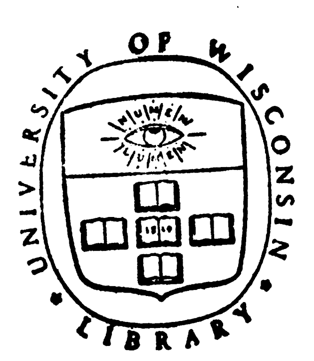
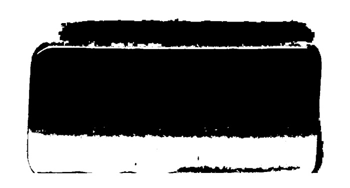

UNIVERSITY OF WISCONSIN
LIBRARY



LE MENSONGE

DU MÊME AUTEUR

L'Instabilité mentale. Essai sur les données de la psycho-pathologie. In-8, 300 p., 1898. Paris, F. Alcan. . . . 5 fr.

Les causes sociales de la folie. Essai de pathologie sociale. In-8, 220 p., 1900. Paris, F. Alcan. . . . . . . 2 fr. 50

Science sociale et démocratie. Essai de philosophie sociale et de socio-pédagogie. In-8, 330 p., 1899. Paris, Giard et Brière.

La Morale. Fondements psycho-sociologiques d'une conduite rationnelle. In-18, 400 p., 1901. Paris, O. Doin.
(Traduit en anglais, 1902.)

L'École et la Démocratie. Essai de pédagogie sociale. In 8, 84 p., 1902. Imprimerie nationale.

Esquisse d'une théorie scientifique de l'activité mentale. (Pour paraître prochainement, in-8, 450 p.)

Traduction de l'ouvrage de Baldwin : **Interprétation morale et sociale des principes du développement mental.** In-8, 600 p.

Brochures in-8° : **L'Éducation physique à l'École ; — La théorie du pneûma chez Aristote ; — Morphologie des faits sociaux ; — Questions politiques d'autrefois et d'aujourd'hui** (3 brochures) ; etc.

LE

MENSONGE

ÉTUDE

DE PSYCHO-SOCIOLOGIE PATHOLOGIQUE

ET NORMALE

PAR

G.-L. DUPRAT

Docteur ès lettres

Professeur de Philosophie au lycée de Rochefort

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1903

LE MENSONGE

INTRODUCTION

La « Société libre pour l'étude psychologique de l'Enfant » a bien voulu me communiquer les réponses faites à son questionnaire sur les altérations volontaires ou involontaires de la vérité chez les élèves, garçons ou filles, de tout âge et fréquentant les écoles situées sur les points les plus divers du territoire français. Ces réponses ont fourni la matière d'une conférence que j'ai faite à la Sorbonne sous la présidence de M. Buisson le 19 octobre 1902. J'ai pensé qu'il y aurait profit pour le grand public, et peut-être aussi pour les psychologues et les sociologues, à prendre connaissance du résultat de nos recherches, celles des maîtres et parents qui ont fourni la plupart des faits, et celles du rapporteur qui a dû coordonner les renseignements apportés pour tirer du chaos

des documents l'indication de quelques caractères constants et de quelques relations simples. C'est avec de telles monographies que l'on fera la psychologie scientifique et que l'on donnera une base solide à la pédagogie, à l'art de l'éducation.

Toutefois l'observation des enfants ne pouvait fournir qu'une partie de l'étude psycho-sociologique du mensonge; car on ne saurait séparer l'étude du mensonge chez l'enfant de celle du mensonge chez les adultes, chez les malades, chez les sauvages, sans s'exposer à avoir une notion incomplète du phénomène chez le jeune être humain lui-même. Aussi trouvera-t-on plus loin appliquée à l'examen d'un seul ordre de faits la méthode que j'ai déjà suivie ailleurs[1] et dont les principaux moments sont : 1° l'analyse psycho-pathologique ; 2° l'explication psycho-physiologique et psycho-sociologique ; 3° la synthèse psycho-génétique ; 4° établissement de conclusions pratiques. Je serais heureux que ce travail servît surtout à ceux-là mêmes qui ont été sans le savoir mes collaborateurs, les maîtres, les parents, les éducateurs. Après avoir observé des faits séparés ils trouveront sans doute dans une étude d'ensemble matière à vérification et à recherche nou-

1. Dans mon *Esquisse d'une théorie scientifique de l'activité mentale.*

velle : si mon interprétation des données n'a pas toujours été exacte, je demande à ces précieux auxiliaires de vouloir bien me continuer leur collaboration en m'adressant leurs critiques.

Ce que je tiens aujourd'hui à constater, c'est ce fait nouveau d'un ouvrage né de l'effort fait en commun par plusieurs centaines de personnes, toutes désireuses de donner un fondement scientifique à la pédagogie de demain et débutant dans leurs recherches par l'étude d'un mal social des plus redoutables : le mensonge. Il semble que tous les correspondants et tous les membres de la « Société libre pour l'étude psychologique de l'Enfant » aient été frappés du rôle trop considérable malheureusement joué par le mensonge dans la Société contemporaine ; qu'ils aient voulu tout d'abord travailler à libérer l'enfant des « puissances de mensonge » qui menacent d'anéantir en lui la loyauté, la franchise, l'amour de la vérité. Et certes, la génération des hommes de demain, née au milieu des discussions sur la « faillite de la Science », sur le « mensonge héroïque » ou la « gloire des faussaires », risquerait fort de ne point avoir pour le Vrai le culte que tout être moral doit vouer à ce qui seul peut faire l'union des intelligences et la paix des cœurs, si nos éducateurs ne portaient leur attention sur les causes

mentales et sociales de l'hypocrisie, de la simulation, de la dissimulation, de tous ces vices ou accidents qui enlèvent à l'homme une partie de sa virilité, rendent la femme plus esclave encore et dégradent déjà l'enfant. Félicitons-nous donc de l'éveil de l'opinion publique sur un point aussi important : quand l'attention d'un peuple se porte sur le mensonge, la Vérité est près de triompher et avec elle le droit moral, l'esprit d'équité, que trop souvent encore nous invoquons en vain.

29 novembre 1902.

G.-L. DUPRAT.

CHAPITRE PREMIER

DESCRIPTION ET CLASSIFICATION DES MENSONGES DÉFINITION

I. — Nécessité de cette étude.

Il n'est guère de fait plus banal que le mensonge. Les enfants mentent, les sauvages mentent, les hystériques mentent, et ainsi font non seulement les êtres qui manquent de moralité, mais encore les gens réputés les plus honorables. Cependant le mensonge a été rarement étudié au point de vue scientifique, en tant que fait d'observation, qui ne paraît ni blâmable, ni excusable *aussi longtemps* qu'on ne se place pas au point de vue moral, et qui peut dès lors faire l'objet d'enquêtes, d'analyses psycho-physiologiques, psycho-pathologiques ou sociologiques. Or, tant qu'on n'aura pas entrepris l'étude scientifique du mensonge, les parents et les maîtres diront en vain aux enfants : « Il ne faut pas mentir » ; en vain les moralistes tenteront de nous persuader de la nécessité morale de ne point altérer la vérité : le

mensonge renaîtra en dépit des meilleures intentions sur les lèvres de la plupart des hommes ; car les gens de bonne volonté ignoreront les moyens efficaces de combattre un penchant qui est quasi-universel et naturel. On ne lutte bien contre un adversaire que lorsqu'on le connaît bien ; les recherches des psychologues font beaucoup plus pour la moralité que les préceptes des moralistes. Nous essayerons donc d'acquérir une connaissance précise des raisons pour lesquelles on ment, afin que les gens de bonne volonté puissent désormais fuir ou combattre les causes individuelles et sociales du mensonge.

Mais qu'est le mensonge ? Qu'on n'attende pas de nous une définition à priori : les faits observés nous permettront seuls de répondre. Pour les observer convenablement, il faudrait les classer ; mais avant de distribuer les faits du genre mensonge selon diverses catégories, il est indispensable de distinguer le genre lui-même des autres genres analogues. Or, il est un fait d'observation courante : l'accusation de mensonge est parfois portée contre des gens qui se disculpent bien vite en établissant leur bonne foi en même temps qu'ils reconnaissent leur erreur ; ces gens excusent ceux qui les ont suspectés, car ils admettent que l'accusation semblait fondée du moment où le dire

incriminé n'exprimait pas une vérité ; il s'ensuit que l'on peut *paraître mentir* en se bornant à affirmer une erreur, mais que l'*on ne ment pas vraiment* quand on ne fait qu'exprimer une opinion fausse en n'ayant pas l'intention de tromper autrui. Toutefois comment faire une étude psychologique du mensonge si l'on est obligé, pour reconnaître qu'il y a vraiment tromperie, de rechercher uniquement l'intention cachée, le mobile si souvent ignoré du sujet lui-même? Les moralistes ont en partie abandonné la théorie de la moralité uniquement fondée sur l'intention, et ils ont recherché avec raison des marques extérieures, des caractères objectifs, de la moralité effective. De même, les psychologues doivent éviter d'adopter comme seul critère de l'existence d'un fait psychologique ou psycho-sociologique l'existence de mobiles qu'il est à peu près impossible de découvrir sûrement. D'ailleurs si l'on se bornait à considérer comme menteurs ceux qui ont l'intention bien nette d'induire autrui en erreur, la plupart des menteurs pourraient appeler à leur secours la doctrine si immorale, si justement stigmatisée par Pascal, de la *direction d'intention*, en vertu de laquelle il suffirait pour ne point mentir d'avoir l'intention d'amener autrui — tôt ou tard — à la Vérité. Nous devons donc chercher une

caractéristique objective du mensonge[1]. Pour qu'il y ait mensonge il faut que l'on emploie des moyens propres à induire autrui en erreur. Tout mensonge devra en conséquence non pas tant différer d'une proposition *vraie*, que se présenter comme toute proposition vraie.

2. — La croyance.

Or, une assertion véridique s'adresse à la croyance d'autrui et se présente comme pouvant supporter une vérification universelle. Mais au point de vue purement psychologique, le critère de la vérité est tout entier dans l'énergie de la *croyance* accordée par le sujet à une proposition en harmonie avec les différents jugements à coordonner au même moment, et à cause des tendances, appétitions, inclinations ou désirs, que la proposition nouvelle vient satisfaire (tendances au premier rang desquelles il faut placer chez certains sujets habitués à la recherche scientifique le désir de trouver dans l'opinion proposée une assertion susceptible d'être acceptée par tous les hommes exempts de préjugés et de passions). Ce qui importe en conséquence dans le mensonge c'est

1. Nous suivons ainsi la méthode préconisée par M. Durkheim pour l'étude des faits sociaux. Cf. *Règles de la méthode sociologique*.

d'entraîner par certains moyens l'adhésion d'autrui, c'est de produire la croyance.

Mais la croyance peut exister à divers degrés : on peut croire en faisant quelques réserves ; on peut admettre simplement sans grande conviction, mais aussi sans aucun doute nettement conscient ; on peut croire avec énergie, au point de se dire certain. Il y a des modes du mensonge correspondant à ces modalités de la croyance : certains mensonges ont pour objet d'entraîner une adhésion sans réserve, d'autres ne visent qu'à une adhésion sans grande conviction, d'autres enfin ne tendent à provoquer qu'une simple inclination à croire.

Les artifices auxquels ont recours les falsificateurs, les faussaires, les fraudeurs, les menteurs de toutes sortes, sont d'ailleurs très variés. Le « Manuel du parfait menteur », s'il existait, serait sans doute un très gros volume. Des enfants, des femmes, se prennent à pleurer quand on doute de leur parole, des hommes jouent alors l'indignation, et les grondements de la colère viennent parfois renforcer des arguments trop faibles par eux-mêmes ; dans les récits, la mimique expressive, l'air de candeur, l'indifférence bien simulée, l'absence d'hésitation, l'empressement et la chaleur, ou bien au contraire l'attitude de la méditation

consciencieuse et de la recherche laborieuse pour ne rien omettre de la vérité ou pour ne rien ajouter à la réalité, tout cela sert au menteur expert, au faussaire habile. Dans les fraudes les mieux préparées on trouve habilement combinés les moyens les plus propres à inspirer la confiance, à détourner l'attention, à « donner le change » ; dans la calomnie, le menteur joue l'indignation ou fait montre d'indulgence afin de mieux éloigner tout soupçon d'indélicatesse. Dans tous les cas, c'est à la croyance que l'on s'adresse, c'est la confiance que l'on veut faire naître, ou la défiance que l'on veut soit détruire, soit endormir ; et rien ne montre mieux les rapports de la vérité ou de l'erreur avec le phénomène psycho-sociologique de la croyance que les procédés employés par les menteurs alors même que ces artisans d'erreur n'ont aucune notion de psychologie. Les divers degrés de croyance correspondent d'une part aux divers degrés d'énergie dans les tendances suscitées, d'autre part aux divers degrés d'assurance ou de confiance dont on a besoin pour agir. Il ne suffit donc pas de considérer les raisons pour lesquelles un homme croit, ces raisons étant toujours liées à des appétitions ou répulsions plus ou moins violentes ; il faut voir comment il a besoin d'une croyance plus ou moins ferme selon

les circonstances : d'une véritable certitude quand il faut prendre une détermination grave, d'une simple confiance quand l'action à accomplir est sans conséquences sérieuses, d'une adhésion bienveillante nuancée de doute quand on ne s'estime engagé à rien par un tel acquiescement. Le mensonge doit avoir des modes correspondant à l'énergie des tendances à susciter pour que le dessein du menteur soit réalisé : un *mensonge de simple politesse* ne sera pas très compliqué et ne sera pas accompagné de grandes démonstrations de sincérité ; un *mensonge d'affaires* pourra au contraire être préparé longuement et comporter tout un système de moyens propres à déterminer la croyance, à faire naître la plus vive confiance.

Parmi les mensonges qui ont pour fin une croyance équivalente à la certitude, il faut placer au premier rang ceux qui s'aident de sophismes. Un *sophisme* peut être un raisonnement trompeur pour celui qui le fait et qui se laisse abuser par une simple apparence de rigueur ou de méthode scientifique ; mais dans la plupart des cas le sophisme vient au secours des trompeurs qui, sans se laisser abuser eux-mêmes, tentent de donner à autrui la plus grande confiance dans leurs conclusions, en faisant étalage d'une sérieuse argumentation : des déductions qui reposent en partie sur des termes

ambigus, sur des prémisses sans valeur, sur des principes qui impliquent contradiction ou qui pour être établis demanderaient que la conclusion soit établie au préalable ; des inductions hâtives reposant sur le dénombrement imparfait des antécédents ou sur une confusion de l'accidentel et du nécessaire, déductions et inductions présentées avec art comme rigoureuses et méthodiques, voilà les armes les plus dangereuses que la logique fournisse aux menteurs.

Toutefois on ne peut guère songer à classer les mensonges d'après ces innombrables modalités : le mensonge du commerçant, celui de l'élève, celui de l'amoureux, celui du domestique, celui de « l'homme du monde », etc., diffèrent sans doute les uns des autres ; mais leurs différences viennent des fins auxquelles ils correspondent. Qu'il nous suffise donc d'indiquer cette adaptation des mensonges à la diversité des fins proposées, ainsi qu'au degré et à la nature des croyances à faire naître.

3. — La suggestion de l'erreur.

La croyance n'est ce qu'il y a d'essentiel qu'au point de vue de la forme, dans le fait psychologique du jugement ou de l'idéation : parce que l'on croit, en effet, on affirme ce que l'on conçoit,

on présente un attribut comme convenant à un sujet, ou bien deux termes comme nécessairement, accidentellement, hypothétiquement, problématiquement liés. Mais si l'on cesse de considérer le fait abstrait de la croyance pour envisager le fait plus complexe de la conception ou du jugement, on voit que le mensonge a pour fin la production chez autrui d'une représentation sans valeur objective et d'un jugement que l'expérience ne saurait confirmer. Cette production correspond à une espèce comprise dans le genre plus étendu des faits de *suggestion*. Une suggestion peut avoir pour fin l'établissement en l'esprit d'autrui d'une vérité ; la pratique de la suggestion a, on le sait[1], un grand rôle dans la thérapeutique et dans l'éducation ; mais toutes les suggestions sont loin d'être moralisatrices, d'être honnêtes, d'être bienfaisantes. Parmi les suggestions bienfaisantes même, il peut s'en trouver de mensongères. Quelles qu'elles soient, les façons d'opérer sont foncièrement les mêmes ; les procédés ne doivent être que plus ou moins habiles selon que l'on a affaire à des gens plus ou moins crédules, chez qui l'esprit critique est plus ou moins développé et la défiance plus ou moins éveillée. On peut donc dire que

1. Cf. *Comptes rendus du IIe Congrès d'hypnotisme expérimental* (1900). Paris, Vigot, 1902.

tout menteur est un suggestionneur, mais il est un suggestionneur d'erreurs[1]. Or, s'il est des suggestions nettement conscientes, et chez celui qui les reçoit et chez celui qui les impose, il est des suggestions faites sans intention bien arrêtée, sans claire conscience : il en est même que l'on fait sans s'en rendre aucun compte, sans le vouloir et sans le savoir. C'est pourquoi il faut admettre au nombre des mensonges ou suggestions d'erreur : 1° aussi bien que les suggestions volontaires celles qui sont involontaires, mais intentionnelles cependant (c'est-à-dire faites dans le dessein, non discuté, non choisi expressément, mais aussi efficace que le serait un dessein volontaire, d'induire autrui en erreur) ; 2° aussi bien que les suggestions ainsi volontaires ou involontaires mais intentionnelles, celles qui sont faites sans claire conscience ou inconsciemment. En effet, qu'une personne par ses actes, ses paroles, ses gestes, son attitude, etc., fasse pénétrer sans le vouloir, sans s'en douter, une croyance fausse dans l'esprit d'autrui, s'il n'y a pas mensonge, il y aura du moins « attitude mensongère » ; et nous n'avons pas à rechercher si cette attitude de la personne est la sienne en

1. Voir plus loin pour la distinction entre ce qui est vraiment l'erreur en soi et ce qui n'est erreur qu'aux yeux du suggestionneur. Il s'agit ici de ce que le menteur croit être l'erreur.

tant que voulue, ou la sienne accidentellement et contrairement à ses désirs intimes : nous n'avons qu'à *constater* que cette attitude qui est la *sienne* est trompeuse, que ces paroles qui sont bien les *siennes* sont trompeuses ou mensongères.

Et cette prétention de qualifier mensonge une façon d'agir inintentionnelle est d'autant plus légitime que nous constatons fréquemment des cas dans lesquels les personnes habituées à la fraude, à la dissimulation, à la politesse, prennent sans effort un air trompeur, tiennent spontanément et sans le savoir même un langage ambigu, un langage qu'elles ne sauraient plus faire servir à exprimer strictement la vérité. D'ailleurs l'étude des variétés du mensonge va rendre encore plus claire la nécessité d'appeler trompeurs même les gens qui ont adopté une telle manière d'être.

4. — Diverses sortes de mensonges.

Il y a des menteurs qui ajoutent à la description vraie de la réalité. Ils embellissent la nature, prêtent aux gens, aux actes ou aux choses des attributs que les êtres ou faits réels ne possèdent pas ; ou bien ils exagèrent l'étendue, la portée, la valeur, etc., d'un fait ou d'une relation ; ou bien ils inventent de toutes pièces des faits nouveaux,

des êtres, des choses, des événements. Bref ils agissent à la façon des artistes qui parfois simplifient, « purifient » la réalité, l'idéalisent en ne laissant plus subsister que l'essentiel ou le schème du réel, mais fréquemment enrichissent au contraire les données de l'expérience, les combinent dans un ordre nouveau pour créer de nouvelles formes. Il y a donc des mensonges : 1° par attribution illégitime, 2° par addition, 3° par exagération, 4° par recombinaison, 5° par pure fiction.

Quand il s'agit des qualités ou des actes attribués à des personnes, le mensonge s'appelle : *calomnie, délation calomnieuse, imputation mensongère, accusation fausse* ou *faux témoignage*. Quand il s'agit des déformations que le mensonge fait subir à la conception de la réalité, on parle de *fausse déclaration* ou *fraude* ou *faux renseignements,* et de *trahison* quand l'engagement de dire la vérité a été pris au préalable par le menteur. Nous passons ainsi du domaine des faits d'expression de la pensée à celui des faits d'activité, mais sans pouvoir tracer une ligne de séparation entre le faux témoignage et la trahison ou la fraude. Nous trouverions plutôt un domaine intermédiaire constitué par l'ensemble des faits de *simulation* dans lesquels l'affirmation mensongère est étayée sur des actes propres à faire accroire à la

valeur de cette affirmation. Une petite fille de 6 ans, Jeanne L...[1], désireuse de ne point aller en classe, prétend éprouver une douleur très vive à la cheville du pied droit. On tente de la faire marcher ; elle boite. Cependant les parents l'envoient à l'école ; elle en revient boitant plus encore, de sorte que les parents s'alarment ; mais très judicieusement ils vont trouver la maîtresse qui leur apprend que leur petite fille a couru et sauté pendant toute la durée des récréations. Voici un exemple entre mille de simulation banale. Très souvent la simulation vient à l'appui du mensonge de telle façon que les douleurs ou indignations simulées doivent être placées dans la classe des moyens employés pour augmenter la confiance, pour déterminer une plus forte croyance (moyens que j'ai signalés un peu plus haut). C'est ainsi que Félix H..., 13 ans[2], simule généralement la colère, l'indignation même quand on n'admet pas ses dires mensongers ; comme il prémédite tous ses mensonges, il les accompagne d'ordinaire de la manifestation de joies ou de douleurs simulées ou

1. Observation fournie par l'enquête sur les altérations de la vérité, faite par la *Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant* (1901-1902).

2. De Lourdes. Observation puisée à la même source que la précédente.

d'autres sentiments également feints. Jules H..., 11 ans[1], pleure pour faire mieux et plus facilement admettre ses assertions mensongères. Un grand nombre de menteurs simulent la plus grande assurance ou la plus ferme conviction. Les gens du monde sont habiles à simuler les sentiments qu'ils n'éprouvent pas ; beaucoup de gens appelés dévots simulent une piété, une ardeur ou une humilité qu'ils ne ressentent pas.

Tous les sentiments peuvent être simulés : l'amour l'est fréquemment par les êtres des deux sexes, la pudeur l'est par nombre de femmes ; le patriotisme est aussi souvent feint par les hommes que le zèle religieux, la générosité, le désintéressement, etc. L'habitude de la simulation permet aux acteurs et aux actrices de nos théâtres de nous donner l'illusion complète de personnages éprouvant vraiment les sentiments ou les émotions que l'auteur leur a imposés ; nous voyons par l'art avec lequel toutes les passions humaines, tous les états psychiques peuvent être feints par les comédiens ou les tragédiens, quel vaste champ est ouvert au mensonge en tant que simulation.

Quelle différence y a-t-il en effet entre la simulation muette et la simulation qui s'accompagne

1. De Bourbriac (Côtes-du-Nord). Même source.

des paroles par lesquelles on exprime souvent, en même temps que les pensées fausses, les sentiments simulés? Elle est assurément trop légère pour que dans le second cas seulement on crie au mensonge : rien n'est plus trompeur qu'un acte simulé, qu'il soit ou non complété par des mouvements de phonation. Nous appellerons donc mensonge même le mouvement ébauché ou esquissé par une personne qui semble se précipiter au secours d'une autre ou qui semble apporter une aide quelconque à autrui alors qu'elle a bien l'intention de ne point porter assistance ou secours : cette personne ne vise-t-elle pas à la suggestion mensongère sans avoir besoin de proférer une seule parole?

5. — Dissimulation, dénégation, falsification.

Aux différentes espèces de mensonges que nous venons d'énumérer s'opposent en un certain sens les faits de dissimulation, de dénégation, faits peut-être encore plus fréquents que ceux qui, comme les précédents, ont un caractère plus positif. Ce sont des mensonges par suppression qui viennent rejoindre les autres, indiqués plus haut, avec pour intermédiaire les mensonges par atténuation. Certains enfants atténuent toujours l'importance non seulement des fautes qu'ils ont

commises, mais encore des leçons à apprendre, des devoirs à faire. Des adultes semblent prendre à tâche de diminuer la valeur des autres hommes, de relater incomplètement les faits à l'honneur ou à l'avantage de leurs semblables. Leur procédé est l'analogue de celui qu'ont adopté de tout temps certains écrivains ou orateurs qui citent incomplètement les auteurs dont ils rapportent des phrases habilement tronquées, mutilées au point de ne pas être reconnaissables. Si nous nous faisions du mensonge une conception trop étroite, nous pourrions estimer que l'on ne ment point lorsqu'on cite, des discours ou des écrits d'une personne, quelques lambeaux habilement recousus après avoir été enlevés de ci de là, ou bien des fragments incomplets dans lesquels certaines affirmations ou négations sont séparées des restrictions ou limitations jugées indispensables par l'auteur cité. Mais lorsqu'on voit dans le mensonge une *suggestion d'erreur,* on ne peut pas se dispenser d'appeler mensonge les citations faites de telle façon que les lecteurs ou auditeurs soient induits en erreur sur la nature et la portée des pensées exprimées par autrui. Le procédé de citation incomplète correspond à celui qu'emploient certaines gens qui rapportent les paroles d'autrui avec des intonations toutes différentes de celles qui

avaient donné son véritable sens à l'assertion rapportée. Dans ce dernier cas, il y a mensonge, car peu importe que les paroles soient les mêmes si on peut leur faire attribuer une portée autre ; et il y a de même mensonge dans le cas où l'on se dispense de joindre à la répétition des sons émis par autrui la reproduction des différents moyens humains de donner à une opinion sa véritable portée. On voit par cette remarque combien il est difficile de ne point mentir en se faisant l'interprète des pensées d'autrui ou en rapportant les paroles prononcées par ses semblables : si traduire, c'est presque toujours trahir et par conséquent mentir ; répéter, c'est bien rarement reproduire intégralement ; citer, c'est souvent faire un faux témoignage.

Nous nous éloignons de plus en plus de la suggestion positive à mesure que nous avançons dans l'étude des dénégations. Le faux témoin nie avoir vu un fait dont on lui demande de faire le récit, le coupable nie avoir commis la faute qu'on lui reproche ; le mauvais historien nie l'existence de personnes ou d'événements qui le gênent dans l'établissement d'une suite de faits favorables à la cause qu'il prétend servir. Ces négations ou dénégations peuvent être de la plus haute importance ; elles peuvent être plus graves quant à leurs con-

séquences sociales que des affirmations mensongères, des imputations calomnieuses, de riches fictions. Elles peuvent comme des mensonges positifs faire partie intégrante d'actes frauduleux : le contrebandier est surtout un « négateur » et un dissimulateur, qui cache une partie de la vérité, essaye de supprimer dans la représentation d'autrui des éléments qui devraient y entrer. La dissimulation est très nettement une *suggestion négative ou inhibitrice* et s'oppose ainsi à la suggestion positive qui constitue la simulation ou l'affirmation mensongère.

Si l'on ne pouvait mentir qu'en proférant des paroles, les faits de dissimulation ne sauraient être classés parmi les faits de mensonge. Mais comment séparer de la simple dénégation, qui consiste à répondre « non » à une question posée, d'abord le silence dans une attitude qui proteste contre l'accusation portée, ensuite le silence dans une attitude propre à faire comprendre que l'accusation laisse l'inculpé indifférent, enfin le calme silencieux qui ne permet même pas aux soupçons de se porter sur le véritable coupable ? Où tracer la ligne de séparation entre la dissimulation qui s'exprime verbalement, par des signes vocaux, et la dissimulation qui s'exprime par des gestes ou des attitudes, par des signes

autres que ceux de la phonation ? Il faudrait que le langage articulé eût un rôle tout spécial à jouer dans la suggestion positive ou négative pour que sa présence ou son absence constituât un caractère vraiment distinctif. Or les suggestions muettes jouent un rôle aussi important dans toutes les expériences de suggestibilité que les suggestions avec l'aide de la parole : le geste, l'intonation, la mimique, l'attitude ont, de l'avis de tous les « magnétiseurs », une influence plus grande encore que la manifestation verbale. Les *dissimulés sont donc des menteurs,* bien qu'ils soient souvent des menteurs muets ou que le mensonge soit précisément dans leur silence. On trouvera d'ailleurs plus loin, au sujet de la psycho-physiologie du mensonge, de nouvelles raisons de ne point séparer les cas de dissimulation des autres cas de tromperie.

Nous sommes parvenus à déterminer les deux modes extrêmes du mensonge : l'un, positif, est celui de la création, de toutes pièces, d'une fiction intercalée par l'imagination dans la réalité ; l'autre, négatif, est celui de la complète dissimulation, ou du néant dans l'expression capable de fournir un indice de la vérité. Entre ces deux extrêmes nous pouvons introduire les autres modes, en les disposant selon leur degré d'éloignement, de l'un ou l'autre des deux termes opposés.

6. — Classification des mensonges (ou modes de suggestion de l'erreur).

A) Suggestions positives	[opposées a]	B) Suggestions négatives
—	—	—
Invention de toutes pièces (Calomnie, accusation fausse, faux, faux témoignage). Fiction, simulation..	—	Dissimulation complète. Dénégation. Suppression de témoignages.
Addition..	—	Omission.
Déformation..	—	Mutilation.
Exagération..	—	Atténuation.

A cette classification des mensonges on peut faire correspondre celle des menteurs. Ceux qui font des suggestions positives se montrent surtout capables d'invention ; ceux qui font des suggestions négatives manquent très souvent d'imagination. On peut donc opposer aux imaginatifs, les négateurs ; aux faussaires, calomniateurs, fraudeurs et simulateurs, les dissimulateurs et les falsificateurs qui sont comme les mutilateurs de la vérité.

Il va sans dire qu'un grand nombre de mensonges sont *mixtes* et par conséquent participent à la fois de la suggestion positive et de la suggestion négative : on ne peut guère déformer l'expression correcte de la vérité sans retrancher ou atténuer d'un côté, ajouter ou exagérer de l'autre.

Tout mensonge d'ailleurs en tant que création d'une forme nouvelle est déformation et par conséquent, en un sens, suggestion positive; tout menteur fait en ce sens œuvre d'imagination; mais il y a toujours opposition relative — au sein du même genre — entre le menteur qui a besoin d'une assez grande activité mentale pour construire, amplifier, et celui qui n'a besoin que de nier, de supprimer, de mutiler, sans avoir à inventer autre chose que ce qui lui est fourni par cette expérience externe ou interne qu'il s'agit précisément pour lui de faire connaître faussement à autrui. Tout menteur est à la fois un négateur et un affirmatif de même que tout jugement, étant nécessairement limitatif[1], est en même temps affirmation et négation, (négation de certains attributs par le fait même qu'il est affirmation d'autres, négation des degrés inférieurs ou supérieurs par le fait même qu'il est détermination d'un certain degré). Cependant l'affirmation est à son minimum quand il s'agit de suggérer à autrui la non-existence d'un fait précis qui s'est vraiment produit, de même qu'elle est à son maximum quand il s'agit de suggérer à autrui l'existence d'un fait précis qui ne s'est pas produit du tout. C'est

1. Voir sur ce point Renouvier, 1er *Essai de logique générale.*

donc dans le mensonge surtout que nous éprouvons le besoin d'opposer les jugements affirmatifs et les jugements négatifs, les modes par lesquels on fait croire à l'existence et ceux par lesquels on fait admettre la non-existence de phénomènes pris isolément.

7. — **Nature du mensonge.**

On voit ainsi — et par la classification des mensonges, et par celle des menteurs, et par la description sommaire qui les accompagne — comment le mensonge se distingue de l'erreur, tout en s'opposant lui aussi à la vérité. On peut être menteur en énonçant un jugement conforme à la réalité objective, mais en ignorant cette réalité, en disant malgré soi une vérité et en s'efforçant de faire admettre par autrui ce que l'on considère comme une erreur : le cas est d'ailleurs fort rare ; mais il suffit qu'il soit possible pour qu'on conçoive comment le mensonge n'est pas toujours la suggestion d'une erreur en soi et parfois simplement la suggestion de ce qui est considéré comme une erreur par l'imposteur même. Le mensonge est cependant d'ordinaire destiné à engendrer une véritable *erreur* (c'est-à-dire une

conception qui, prise pour objective[1], cependant ne correspond point exactement au phénomène qu'elle concerne). Que cette suggestion soit parfois le résultat d'une erreur, d'une illusion, chez celui qui fait pénétrer en autrui la croyance illégitime, c'est ce que nous avons admis plus haut, en faisant remarquer toutefois que dans un tel cas on accuse un homme de mensonge simplement parce que des moyens, particulièrement aptes à amener la croyance, à engendrer la confiance ou endormir la défiance, sont plus ou moins consciemment employés par lui ; de telle sorte qu'il est bien difficile pour un observateur de savoir à quel moment l'entière bonne foi a cessé d'exister. Mais même dans ce cas l'erreur est distinguée du mensonge puisque l'on n'admettrait point qu'il y eût mensonge si l'on pouvait être assuré de l'entière bonne foi du suggestionneur. En général, le menteur ne se trompe pas lui-même, du moins immédiatement, (car une restriction s'impose à cause de certains cas pathologiques dans lesquels le menteur finit par se persuader lui-même de la vérité de ce qu'il avance[2]). L'erreur est essentiellement

1. Est objective toute représentation susceptible de s'imposer universellement, à *tous* les esprits humains, à toute intelligence délivrée du joug des préjugés, des appétits, des passions particulières, etc.

2. L'enquête sur les altérations de la vérité chez les enfants,

un fait psychologique, bien que la vérité scientifique puisse et doive être considérée comme œuvre sociale, comme fait sociologique ; l'erreur en effet introduit une contradiction latente dans la suite des conceptions actuelles et possibles qu'un sujet admet ou admettra comme ayant une valeur objective, comme méritant une adhésion sans réserve. Le mensonge est un fait nettement psycho-sociologique puisqu'il implique non seulement le facteur psychologique de l'intention ou la conception des moyens de produire la croyance, mais aussi l'action sur autrui, la suggestion d'une contre-vérité. Le mensonge est un mode social de relations entre esprits : il relève de ce que M. Tarde appellerait volontiers la psychologie intermentale par opposition à la psychologie intramentale ou intracérébrale[1].

De même que la découverte et l'enseignement de la vérité relèvent d'une fonction sociale, l'art du mensonge ou de la suggestion des contre-vérités se rattache étroitement à l'organisation collective : il est l'opposé à la fois de la logique et de la suggestion normale qui constitue la véritable méthode d'instruction et de saine éducation. Le

citée plus haut, nous révèle une disposition marquée chez les imaginatifs névropathes à être dupes de leurs propres inventions.

1. Voir *Logique sociale*, p. 205. Paris, F. Alcan, 1895.

mensonge a ses institutions sociales : toutes sortes de groupes ou agences voués à l'exploitation de la crédulité humaine, et de telles institutions relèvent de la pathologie collective. La politesse, quand elle n'est pas inspirée par une tolérance indispensable à la vie commune, ne peut guère être que l'art de mentir, d'induire autrui en erreur sur les sentiments qu'éprouve l'homme poli, qui serait plus exactement dénommé dissimulateur ou simulateur. La fraude, qui tient de si près au mensonge qu'elle n'en est en réalité qu'un mode ou un prolonge ment, est indiscutablement un fait social. Les faux témoignages, les délits des faussaires, des calomniateurs, des délateurs mensongers, relèvent de l'étude de la vie collective. En outre, on trouverait aisément des exemples de mensonges collectifs, dus à l'action exercée par quelques meneurs sur des groupes, des sectes, des foules : enfants ou écoliers s'entendant pour la dénégation ou pour l'accusation mensongère ; hommes d'État se concertant pour opposer un obstacle insurmontable aux propagateurs ou défenseurs d'idées vraies ; gens d'église, sectaires, fonctionnaires unis par l'esprit de caste ou par une solidarité excessive, accumulant mensonges sur délations, faux sur accusations malhonnêtes, interprétations volontairement erronées sur imputations calomnieuses ;

membres d'une même famille ou d'une même tribu, unis par l'intérêt ou le désir de vengeance, se livrant en commun à la fraude ; paysans d'un même village se concertant pour apporter contre un malheureux accusé les faux témoignages les plus dangereux, etc. La vie sociale tout entière est, comme on le verra plus loin, tellement pleine de mensonges que des libertaires pessimistes ou des sociologues, pris d'effroi à la constatation de tant de tromperie, ont prétendu que toute activité politique implique mensonges et conventions *immorales*[1].

On peut donc définir le mensonge : *un fait psycho-sociologique de suggestion, orale ou non, par lequel on tend plus ou moins intentionnellement à introduire dans l'esprit d'autrui une croyance, positive ou négative, qui ne soit pas en harmonie avec ce que l'auteur suppose être la vérité.*

1. Voir Lombroso, Max Nordau, Max Stirner (Caspar Schmidt), etc., sur les « *mensonges conventionnels* » *de notre civilisation.*

CHAPITRE II

LE MENSONGE CHEZ LES SUJETS ANORMAUX

8. — Pathologie sociale et mentale.

La faute commise par le menteur ne peut pas, et ne pourra sans doute jamais, quel que soit l'état de la législation dans les pays civilisés, être considérée comme un délit ou comme un crime : c'est seulement lorsque le mensonge devient fraude, faux témoignage, faux en écriture, dénonciation calomnieuse, diffamation, que la sociologie criminelle s'intéresse aux altérations volontaires ou involontaires de la vérité ; c'est seulement pour ces cas spécialement qualifiés de délictueux que l'on peut établir des statistiques et étudier le mensonge selon les procédés scientifiques des sociologues qui recherchent toujours les rapports de variation concomitante présentés par divers ordres de faits sociaux. Des études de *Pathologie sociale* concernant le mensonge sont donc loin de pouvoir être faites rigoureusement, car il est

impossible de considérer comme un mal social la fraude, la calomnie, le faux, sans tenir également pour pernicieux aux collectivités le mensonge vulgaire. Toute altération de la vérité nuit à l'ordre social, nous l'avons vu plus haut, par ce seul fait qu'elle est opposée à la vérité scientifique, laquelle, identique pour tous les hommes dans tous les temps et dans tous les lieux, est le meilleur moyen d'harmonie intellectuelle, le plus puissant facteur de paix sociale en même temps que l'instrument par excellence du progrès collectif. L'altération involontaire, inintentionnelle, peut être non moins néfaste que l'altération sciemment commise, dans l'intention bien nette d'induire en erreur ses semblables, quel que soit d'ailleurs le profit ou le plaisir que l'on en attende ; toutefois le mensonge plus ou moins intentionnel, le seul qui soit vraiment mensonge, relève d'autant plus nettement de la pathologie sociale qu'il a pour mobile une tendance opposée à la science, une tendance qui est antisociale dans la mesure où elle est antiscientifique et dans la mesure même où la science est fait social, facteur d'organisation indispensable à la vie normale d'une société civilisée.

Tout menteur est donc un être sociologiquement anormal. Mais on ne peut pas affirmer pour

autant qu'il soit psychologiquement anormal : l'être considéré au point de vue mental n'a pas d'autre intérêt dans la science que celui de la non-contradiction, de la stabilité intellectuelle, de la coordination et de l'enchaînement convenable des représentations. L'erreur et le mensonge sont sans doute à ce point de vue tous deux nuisibles à la santé mentale ; mais le mensonge l'est beaucoup moins que l'erreur [1]. Le sujet qui tombe dans l'erreur perd provisoirement la parfaite coordination des pensées que la vérité suppose ; il cesse d'avoir une vue convenable de la réalité objective, et tôt ou tard son erreur causera du désordre dans son intelligence ; mais le menteur qui ne tombe pas dans l'oubli du vrai, qui sciemment dénature l'expression correspondant à la réalité sans perdre de vue pour cela la réalité qu'il connaît, qui sciemment induit les autres en erreur sans ignorer les effets qu'aura son intervention, celui-ci du moins ne trouble en rien l'équilibre de son esprit. Ce n'est donc pas parce qu'il est menteur qu'il est mentalement anormal.

Mais n'est-il pas menteur parce qu'il est mentalement anormal ? Pour répondre à cette question il nous faut faire la physiologie du mensonge,

1. Voir plus haut, chap. Ier, § 7.

la psychologie du menteur. Or, si nous le pouvons, c'est grâce à une analyse que favorise précisément l'étude du mensonge chez les sujets les moins complexes ou les plus aisés à étudier, chez les enfants et les malades, les névropathes, les gens ayant subi un arrêt de développement mental ou une dissociation de la synthèse psychique, synthèse trop complexe chez les individus sains pour y être analysée sûrement. Nous devons donc commencer par l'étude du mensonge chez les anormaux ; et nous pourrons observer l'altération de la vérité sous ses diverses formes non seulement chez des individus malades, mais encore dans certaines collectivités, dans certaines sectes, dans certaines foules. Les mensonges collectifs, les falsifications et les fraudes commises par plusieurs personnes, les calomnies ou les erreurs intentionnellement créées et propagées par des gens que livrent d'ailleurs à la contagion morale leurs tendances ou dispositions morbides, ne sont pas en effet moins intéressants que les mensonges individuels de névropathes, d'enfants, de vieillards ou de sauvages.

9. — Criminels, « fous moraux », épileptoïdes, impulsifs.

La *simulation* et la *dissimulation* sont fréquentes

chez les criminels. D'après Lombroso[1], 42 pour 100 des grands criminels s'obstinent à nier, 21 pour 100 des moindres criminels persistent également dans la dénégation. Il est vrai que la proportion des négateurs criminels varie avec le régime qu'ils ont à redouter en cas d'aveu et de condamnation : « alors que les homicides du bagne de Pésaro niaient dans une proportion de 38 pour 100, ceux de la prison de Castelfranco, condamnés à la prison et non au bagne, n'arrivaient dans ce cas qu'à 4 pour 100 » ; mais n'est-il pas digne de remarque que parmi des malfaiteurs condamnés qui n'ont rien à perdre à l'aveu de leur faute, il y en ait toujours un certain nombre qui prolongent indéfiniment leur mensonge ? Et n'est-ce pas déjà un indice de l'erreur dans laquelle on tombe lorsqu'on attribue d'ordinaire la dénégation mensongère à la crainte de la punition ? Certains de ces criminels font-ils plus que rester fidèles au principe qu'ils s'étaient posé tout d'abord ? Y a-t-il chez eux autre chose que de la logique morbide ? Lombroso attribue la plupart des actes immoraux du délinquant à son indifférence à l'égard des biens moraux ou des obligations morales, à cette sorte d'imbécillité qui rend

1. Lombroso. *L'homme criminel*, trad. française d'après la IVe édition. Paris, F. Alcan, 1887, p. 398.

certains aliénés incapables d'éprouver les sentiments nécessaires à la formation d'un honnête homme[1]. L'imbécillité morale semble précisément très propre à favoriser la logique dans le mensonge, comme elle favorise la logique dans le crime, la « folie lucide » ou la « manie raisonnante ».

La folie morale, la folie impulsive, qui font commettre tant de fautes, de délits ou de crimes, doivent être considérées *a priori* comme des états propres à nous fournir des cas d'altération intentionnelle ou inintentionnelle de la vérité. On constate, en effet, que des aliénés, chez lesquels on ne rencontre aucun autre caractère morbide qu'une exacerbation périodique ou constante de certains appétits, avec un défaut congénital des sentiments moraux, ou une faiblesse de ces sentiments telle que l'immoralité s'ensuit inévitablement, mentent impudemment, sans éprouver ni honte ni remords : une jeune femme internée après plusieurs tentatives d'incendie oppose d'incessantes dénégations aux accusations portées à bon droit contre elle ; un vieillard interné après plusieurs tentatives de meurtre ou de violences invente à plaisir toutes sortes de calomnies ou

1. Voir Duprat. *La Morale*. Paris, O. Doin, 1902.

fait à tout propos des récits mensongers ; un jeune déséquilibré, qui n'est pas encore interné, trompe sa famille sur le prix de tout ce qu'il achète, sur l'emploi de son temps et de son argent, sur ses relations, sur le caractère de ses amis, etc.

Lombroso constate que les épileptoïdes et les criminels se ressemblent, entre autres points, sur celui de la simulation. « Il y a des cas où, chez les uns et chez les autres, il est absolument impossible de discerner si l'accès est simulé ou réel... Venturi nous communique le cas d'un épileptique qui, ayant tué son ennemi par esprit de vengeance, simula en prison un accès convulsif[1]. » L'épilepsie peut être, par les impulsions qu'elle comporte et la dissociation mentale qu'elle entraîne, par l'activité mentale désordonnée ou les exagérations qui habituellement caractérisent cet état, la cause de nombreux mensonges. Beaucoup d'épileptiques se complaisent dans les accusations calomnieuses. L'épileptoïde aime le plus souvent combiner, inventer, créer des fictions ; c'est en général un imaginatif, parfois très fourbe, parfois beau parleur et aimant à conter des récits plus ou moins fantaisistes : il ne peut pas, même quand il veut faire un récit véridique, résister aux impul-

1. *Op. cit.*, p. 603.

sions violentes qu'il éprouve d'ordinaire, à la pression d'idées soudaines qui le poussent à intercaler des mensonges dans ce récit. Parce qu'il est surtout imaginatif, il simule aisément ; parce qu'il est « exagéré », il simule avec énergie et peut plus facilement qu'un autre induire en erreur, faire croire à sa sincérité, se placer dans l'attitude de l'homme qui dit la vérité. Mais, comme certains criminels, les épileptiques et les épileptoïdes ne mentent pas toujours par intérêt[1] ou par crainte soit de la punition, soit du danger : les uns mentent par vantardise, les autres par un simple effet de leur imagination ou par une impulsion d'origine subconsciente. Ils mentent comme d'autres délirent, portés à accuser une sorte de fatalité, une force supérieure à leur volonté, de ce qui est en réalité un effet du déterminisme psycho-physiologique. Mais ce déterminisme prend un aspect différent avec chaque caractère, chaque tempérament : les séries de représentations qui conduisent au mensonge peuvent être rattachées à toutes sortes de tendances, de sentiments, d'appétitions ou de

1. L'expression « par intérêt » doit être prise ici dans son sens ordinaire : il n'est question que des intérêts matériels, non de l'intérêt que peut présenter une action morale, ou un fait esthétique, ou une recherche scientifique, etc.

répulsions, ignorées du sujet qui, interrogé, est le plus souvent embarrassé pour dire *dans quel dessein* il ment : il n'a pas de dessein bien net, en général, pas de fin précise qu'il cherche consciemment à réaliser ; il est « une force qui va » et que sa nature, foncière ou accidentelle, mène aveuglément au mensonge.

10. — **Hystérie.**

Les hystériques fournissent matière aux mêmes constatations. On sait que le caractère morbide qualifié hystérique est très difficile à définir. M. le Dr Janet[1] considère l'hystérie comme caractérisée par la tendance au dédoublement, ou mieux aux altérations, de la personnalité. Il consent ainsi à étudier non seulement l'hystérie qui se manifeste nettement par des attaques, des actes subconscients, des faits de somnambulisme, des délires et des idées fixes, mais encore l'hystérie à son début, sous son aspect le plus rudimentaire et le moins inquiétant en apparence. Or l'hystérique, dès les premières atteintes du mal, présente une extraordinaire versatilité, une *instabilité morbide* telle que je l'ai définie ailleurs (dans mon livre « l'Instabilité

1. *État mental des hystériques* (Biblioth. méd. Charcot-Debove, 1894).

mentale »), consistant essentiellement dans une sorte de discontinuité de la vie intellectuelle, un défaut de systématisation des processus psychiques, un manque d'enchaînement des idées directrices ou tendances : il en résulte une trop grande mobilité, une versatilité, un défaut de précision et surtout de réflexion, inquiétants pour le moins perspicace des observateurs. La conséquence habituelle est une grande propension au mensonge. « Toutes les hystériques », dit M. Azam[1], « se distinguent par une finesse, une rouerie et un goût pour le mensonge qui n'ont d'égaux que le désir d'attirer l'attention et de faire parler d'elles. Combien de prétendus miracles sont dus à cette singulière perversion ». Cette dernière opinion naguère fort répandue paraît injustifiée. Les hystériques ne sont pas tous menteurs ; ce serait bien à tort que l'on verrait dans les contractures, les paralysies psychiques, les anesthésies et les amnésies hystériques, des faits de simulation ou de dissimulation : sans doute les contractures, paralysies, anesthésies, amnésies, etc., sont chez ces névropathes des troubles purement fonctionnels, des suppressions de fonction plus apparentes que réelles (puisque, par exemple, un objet que l'hystérique déclare ne

1. Dans son étude sur *Le caractère*. Paris, Alcan, 1887, p. 205.

point percevoir agit sur lui comme s'il le percevait ; puisque les impressions reçues effectivement par lui, et qui sont comme si elles n'existaient pas pour sa claire conscience, n'en existent pas moins pour sa « subconscience » ; puisqu'une suggestion peut rétablir la motricité qui semblait perdue et engendrer des mouvements que le malade se déclarait incapable d'effectuer). Mais les hystériques sont de bonne foi quand ils affirment leur incapacité sensorielle, intellectuelle ou motrice ; les troubles de l'esprit ou du corps qu'ils accusent n'existent peut-être pas tels qu'ils les décrivent, mais certains troubles réels correspondent aux maux imaginés. L'hystérique est un « malade imaginaire » à un certain point de vue seulement, au point de vue de l'anatomiste et du physiologiste qui ne constatent aucune lésion, aucune modification nerveuse ou musculaire susceptible de justifier les dires de ce malade ; mais aux yeux du psychologue l'hystérique présente des caractères pathologiques bien définis, et si rien autre chose ne fait défaut à ce patient, il lui manque du moins certaines représentations clairement conscientes indispensables à la vie normale. Les hystériques ne sont donc pas des fourbes, puisque leurs illusions sont rendues inévitables par le « rétrécissement

du champ de leur conscien ce[1] », par une introspection trop restreinte, anormale. Toutefois, ces malades sont particulièrement portés, par leur suggestibilité morbide, à transformer rapidement leurs fictions en croyances fermes en vertu desquelles ils agissent, de sorte que leur imagination les mène trop souvent à « jouer la comédie », à franchir la distance qui sépare l'imaginaire du réel, à affirmer des contre-vérités sans bien se rendre compte de la part que joue dans leurs jugements l'auto-suggestion. Aussi a-t-on pu reprocher à Charcot de ne s'être point suffisamment méfié des « personnages » en quelque sorte « truqués » que certains hystériques, simulateurs à demi inconscients, substituent à leur véritable personnalité. La plasticité du moi hystérique rend nécessaire en effet beaucoup de défiance dans l'investigation et dans l'expérimentation psycho-pathologique.

Donc si tous les hystériques ne sont pas fourbes, s'ils ne sont jamais menteurs par le fait seul de leurs erreurs ou illusions souvent inévitables, il n'en reste pas moins établi qu'ils sont portés au mensonge. D'eux surtout est vraie cette remarque de M. Paulhan[2] : « Il faut à l'esprit de l'harmonie,

1. Cf. Janet. *L'automatisme psychologique*. Paris, Alcan, 1889.
2. *Les types intellectuels. Esprits logiques et esprits faux*. Paris, Alcan, 1896, p. 305.

mais il se satisfait trop souvent à peu de frais. » Parfois incapables de suivre un raisonnement, toujours « d'esprit naturellement éparpillé », ils sont vite déroutés, et l'attention persistante les fatigue à l'excès. « L'idée se réduit à peu près au mot, accompagné d'une bien vague impression... La formule se réduit à un verbiage sans portée[1]. » L'hystérie se révèle « par les brusque volte-faces de l'esprit, immédiatement oublieux de ses pensées, lancé étourdiment dans des voies brusquement coupées, *peu soucieux de ses contradictions, qu'il n'aperçoit pas*[2] ». Dès lors comment nos malades échapperaient-ils à la tentation du mensonge ? Comment leur imagination n'introduirait-elle pas fatalement, chez eux comme chez les fous moraux et les impulsifs, dans le tissu des vérités de nombreuses erreurs présentées avec le même accent de sincérité, les mêmes moyens de susciter la croyance ?

On a remarqué souvent, depuis Gilles de la Tourette, l'influence parfois considérable que les rêves exercent sur l'état de veille chez les hystériques. Cette influence ne saurait avoir pour effet que le désordre intellectuel ou le mensonge par suite de la nécessité dans laquelle le malade peut se trouver

1. Paulhan. *Op. cit.*, p. 343.
2. Id. *Ibid.*, p. 341.

d'expliquer à autrui ce qu'il ne peut pas s'expliquer convenablement à lui-même. Car le rêve agit à l'insu du sujet sur ses déterminations, sur ses croyances, sur ses affirmations ou ses négations, et les actes ou les paroles ainsi amenés demandent une justification : l'hystérique, persuadé de la vérité de ce qu'il avance, car il y est poussé comme par une force mystérieuse, cherche fatalement dans l'invention mensongère le moyen d'apporter des motifs de sa croyance ou des arguments, des preuves, à l'appui de son dire.

Quand ce ne sont pas les rêves qui jouent le rôle d'agents provocateurs du mensonge, ce sont les *idées fixes*. M. Pierre Janet a observé ou découvert un si grand nombre d'idées fixes subconscientes, causes cachées d'attaques hystériques, de tics, de convulsions, de stigmates divers, que l'on est autorisé à voir dans l'hystérie confirmée, parvenue à son plein développement, une conséquence de la persistance anormale d'un état à la fois intellectuel et affectif, souvent plus affectif qu'intellectuel, persistance généralement ignorée du sujet. Or il résulte de l'idée fixe une tendance constante à la systématisation dans un certain sens, par conséquent à l'exclusion de bien des représentations normales, impropres à entrer dans les combinaisons que détermine l'état subconscient perma-

nent. Les malades, dominés par une idée ou un sentiment, nient l'existence de ce qui les contrarie dans leur systématisation anormale, affirment au contraire avec plus ou moins d'énergie ce qui favorise le travail anormal de leur esprit. Une hystérique, par exemple, affirmera mensongèrement qu'elle est venue accompagner une amie à l'hôpital alors qu'elle y est venue seule, sans savoir pourquoi, mais avec l'idée fixe subconsciente de rencontrer un médecin qui la délivre enfin de ses prétendues souffrances.

Ainsi les motifs ou mobiles du mensonge peuvent être, chez les hystériques comme chez les fous moraux, les impulsifs, les criminels plus ou moins aliénés et les épileptiques ou épileptoïdes, fort variés et souvent fort difficiles à découvrir, profondément ignorés de la personne même qui ment. On voit cependant plus nettement encore par cette étude sommaire du mensonge chez les hystériques que deux états différents, relativement opposés, présentent des conditions particulièrement favorables au mensonge : 1° l'état d'instabilité morbide, de mobilité d'esprit exagérée, d'incohérence, de mobilité d'humeur, d'instabilité du ton émotionnel, d'incoordination des tendances ; 2° l'état de systématisation incomplète, anormale, par prédominance d'une idée fixe, par

suprématie d'une tendance qui exclut certains états, certaines affirmations tout en exigeant impérieusement soit des négations, soit des assertions, que la réalité n'autorise pas toujours. L'*instabilité mentale morbide* et la *stabilité mentale morbide* sont également funestes, chez les névropathes, au respect de la vérité.

II. — Dégénérés.

L'examen des dégénérés, si nombreux, de types si divers, vient confirmer cette vue générale.

Sous la dénomination de dégénérés, dénomination qui ne saurait servir d'explication, les psychiâtres contemporains ont étudié un grand nombre de malades, les uns gravement atteints au point de pouvoir être considérés comme des aliénés incurables, les autres plutôt déséquilibrés et ne présentant parfois que des anomalies sans gravité, une bizarrerie plutôt ridicule que dangereuse [1]. La dégénérescence est décelée soit par des stigmates physiques, soit par des stigmates

1. « La dégénérescence », dit M. Magnan qui après Morel est peut-être le médecin qui l'a le mieux étudiée, « est l'état pathologique de l'être qui comparativement à ses générateurs les plus immédiats est constitutionnellement *amoindri dans sa résistance psycho-physique et ne réalise qu'incomplètement* les *conditions* biologiques de la *lutte pour l'existence* ».

psychiques. M. Möbius[1] estime qu'il faut se résigner à juger de la mentalité morbide des individus d'après les stigmates physiques, qu'il reconnaît d'ailleurs être souvent trompeurs. Mais M. Magnan n'admet pas du tout que les stigmates psychiques correspondent aux stigmates physiques, et il semble d'autant plus avoir raison que Möbius est bien obligé de reconnaître lui-même que la dégénérescence n'est pas toujours héréditaire, qu'elle peut être acquise, surtout lorsqu'elle est mentale. Nous sommes donc en présence d'une maladie fort malaisée à définir, et le meilleur parti à prendre pour le moment semble être celui de ranger parmi les dégénérés tous les individus mentalement malades qui ne sont ni mélancoliques, ni maniaques, ni hypocondriaques, ni délirants systématiques, ni atteints de paralysie générale, ni hystériques ou neurasthéniques, bref, qui ne sont point des névropathes bien caractérisés. Toutefois, pour nous servir d'une métaphore souvent employée dans l'école du D[r] Magnan, la dégénérescence mentale semble pouvoir se déceler au psychologue par l'impression que laissent des aptitudes si peu harmonieuses que le cerveau paraît être « tout en montagnes et vallées », en

1. Möbius. *Ueber Entartung*. Wiesbaden, Bergmann, 1900.

« hauteurs et bas-fonds », certaines qualités intellectuelles ou morales étant très développées tandis que d'autres font à peu près défaut, certains talents pouvant aller jusqu'au génie alors que des talents indispensables à la vie normale ne pourront jamais être acquis. Les dégénérés sont ou bien illogiques ou bien systématiques, mais ils sont ceci ou cela avec excès. En tout ils manquent de pondération. Ils commettent avec la plus grande facilité des fautes graves, des abus de boissons alcooliques, des abus de mots, des abus de gestes, et entre autres délits ceux qui impliquent le mensonge. La systématisation anormale et l'absence morbide de systématisation se présentent également chez eux et toujours par défaut de contrôle, par manque de *self-government*[1]. Les mensonges surgissent dans leurs paroles comme les actes illogiques dans leur conduite, comme les délires dans l'existence de certains d'entre eux, par « bouffées »[2]. Ils sont d'ailleurs capables d'extrême probité intellectuelle ; beaucoup poussent le souci de la véracité jusqu'au scrupule morbide ; mais beaucoup d'autres systématisent dans le sens opposé et deviennent des menteurs incorrigibles, toujours prêts à inventer ou à

1. Cf. Legrain. *Du délire chez les dégénérés*. Paris, 1886.
2. Id. *Ibid*.

simuler. Ceux qui au lieu d'une stabilité maladive de certaines tendances présentent une instabilité portée jusqu'au plus haut degré d'incoordination, d'illogisme ou de frivolité, sont tantôt très véridiques, tantôt dénégateurs impudents, calomniateurs, fraudeurs, imaginatifs plus ou moins dangereux [1].

Parmi les dégénérés, il faut distinguer les dégénérés inférieurs, ou idiots, et les dégénérés supérieurs, dont la hiérarchie comprend à ses plus bas degrés les diverses formes d'imbécillité. L'imbécile est, au dire du Dr Sollier [2], égoïste et souvent méchant, arrogant, paresseux, mauvais, de raisonnement faux et de volonté instable, très suggestible, antisocial. Mais, comme l'indique le Dr Magnan, « certains centres de la région cérébrale antérieure ont été respectés chez lui », de telle sorte qu'il peut « pénétrer dans le domaine du contrôle intellectuel » et s'élever même parfois jusqu'à posséder de curieuses aptitudes, jusqu'à devenir ce que Voisin a appelé un « génie partiel ». Or il devient quelquefois un « génie » malfaisant à cause de ses tendances antisociales et de

1. Thulié. *Le dressage des jeunes dégénérés*. Paris, Alcan, 1900, p. 251-308.

2. Cf. Sollier. *Psychol. de l'idiot et de l'imbécile*. Paris, Alcan, 1891, p. 226.

ses appétits effrénés : le crime, le vol, le mensonge, rien ne lui répugne, car il n'a pas de sentiments moraux. « Précoces dans le vice, les dégénérés de ce genre recherchent des plaisirs hors de leur âge, ont déjà subi toutes les perversions et pour leur donner carrière se livrent à tous les mensonges, à toutes les fraudes, au vol, commençant dans leur famille et continuant dans la rue [1]. » Souvent ils tiennent des discours en opposition flagrante avec les actes indélicats qu'ils commettent ; ils font montre de beaucoup d'aversion pour le mensonge, tout en étant fort menteurs, ce qui porte leur pouvoir de dissimulation au plus haut degré ; faibles d'esprit pour la plupart des opérations intellectuelles, ils sont singulièrement avisés quand il s'agit de soutenir une contre-vérité.

On voit que le mensonge ne requiert pas une grande « capacité intellectuelle », puisque les dégénérés les plus proches des idiots en sont capables ; des appétitions ou répulsions énergiques, non refrénées par des sentiments supérieurs, suffisent à l'engendrer. C'est pourquoi les principaux types psycho-pathologiques nous présentent des cas si nombreux de mensonge, cas qu'il faut répartir en deux grands groupes : 1° les mensonges par

1. Thulié. *Op. cit.*, p. 281.

obsessions, idées fixes, tendances morbides persistantes ; 2° les mensonges par impulsions, « bouffées », incoordination, instabilité mentale.

CHAPITRE III

LE MENSONGE CHEZ LES ENFANTS

12. — Psychologie de l'Enfant.

« La psychologie de l'enfant, on l'a dit bien souvent et avec un assez grand fond de vérité, est celle d'un primitif [1]. » Elle ne relève pas de la psychologie pathologique parce que les enfants ont comme le primitif dans l'esprit « des germes confus, mais vigoureux, qui présagent l'harmonie future », la systématisation plus ample et plus féconde. Cependant, les enfants comme les malades présentent une plus faible coordination mentale, une moindre complexité, que les adultes normaux; c'est pourquoi le travail d'analyse psychologique est d'ordinaire facilité par leur observation comme par celle des sauvages et des animaux ; il l'est surtout quand il s'agit du mensonge. « Chez l'enfant, une certaine incohérence est naturelle.

1. Paulhan. *Esprits logiques et esprits faux*, p. 350.

Elle provient de la nouveauté des impressions, de la gaucherie des réactions, de l'imperfection des idées maîtresses et des sentiments directeurs qui doivent inspirer ces dernières, et, par suite, de la facilité avec laquelle toute impression présente domine l'esprit et l'oriente pour un moment[1]. M. Bernard Pérez[2] constate avec raison que « l'esprit de l'enfant se contente de considérer un seul côté des choses, celui qui le frappe tout d'abord, qui frappe son amour-propre, ses convoitises, ses petites passions, ses habitudes de sentir, de penser et d'agir. » Comment dès lors pourrait-il être de bonne foi dans toutes ses affirmations ? A cause de « l'incohérence par légèreté ou frivolité » que l'on remarque chez tous, M. Paulhan conseille « de se méfier des déclarations de l'enfant, très apte à recevoir d'autrui ou à se donner à lui-même diverses suggestions qui contredisent la vérité sans qu'il y prenne bien garde ou *sans qu'il s'en soucie* (sans parler des cas où il prend plaisir au mensonge)[3] ».

Les enfants sont ainsi rapprochés des hystériques dont nous parlons plus haut : on sait d'ailleurs que ces malades se montrent en général d'un

1. Paulhan. *Esprits logiques et esprits faux*, p. 348.
2. *L'enfant de trois à sept ans*, p. 195-197.
3. *Op. cit.*, p. 350.

« *infantilisme* » très marqué. La *Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant* a recueilli, dans son enquête, environ 250 observations intéressantes de mensonge d'enfants. On y trouve un petit nombre de cas pathologiques : enfants devenus menteurs après une chute, un traumatisme, une fièvre infectieuse ; enfants menteurs fils d'alcooliques, de névropathes ; jeunes dégénérés portés invinciblement à la fraude, à la dénégation, à l'accusation calomnieuse, ou bien illogiques au point de ne pas s'apercevoir de leurs propres contradictions, ou bien systématisant déjà d'une façon morbide et jetés ainsi dans la simulation ou la dissimulation. Ces faits relèvent de troubles examinés plus haut[1]. Le cas pathologique le plus curieux est celui d'un jeune Arabe d'une école de Constantine porté régulièrement par le jeûne rituel du Rhâmadan à la dissimulation et à la dénégation obstinée, alors que d'ordinaire il ne se montrait point enclin au mensonge. Ce cas ferait croire soit à un effet névropathique de l'anémie ou de la surexcitation par irritation organique interne, soit à une intoxication consécutive au défaut de nourriture et à la fatigue cérébrale ; car on sait que la privation

1. Cf. §§ 10 et 11.

prolongée de nourriture peut amener une folie transitoire. C'est à un genre de névrose passagère qu'il faudrait donc rattacher les mensonges de l'écolier arabe. Quoi qu'il en soit, cet exemple montre comment une modification transitoire du caractère, une perversion des tendances, fût-elle de courte durée, suffit à rendre possible et peut-être inévitable l'altération de la vérité. Il semblerait même, d'après certaines observations, que des modifications dans la température ou dans l'état atmosphérique en général aient pour effet chez certains enfants, fils d'alcooliques ou de dégénérés, une tendance plus marquée au mensonge et à la fraude. Mais les exemples sont rares et peu concluants.

13. — Les mensonges des enfants.

On rencontre chez les enfants normaux et chez les adultes à peu près les mêmes genres de mensonge. Sur 250 cas, il en est

42 négatifs.	26 de dénégation. 6 de dissimulation. 10 d'atténuation.
131 positifs.	70 d'invention mensongère. 21 de faux en écriture. 4 de simulation. 18 de déformation. 18 d'exagération.

et environ 75 mensonges mixtes.

Ces chiffres sans doute ne prouvent à peu près rien quant à la fréquence relative des mensonges positifs ou négatifs. Les statistiques fondées sur les vastes enquêtes n'ont en général aucune valeur scientifique, car les faits rapportés ne sont pas même observés au hasard des rencontres ; parmi tous les mensonges connus de lui, un instituteur ou un père de famille relate celui ou ceux qui lui paraissent les plus intéressants pour une raison ou pour une autre, ceux que l'expérience antérieure, les préjugés, les tendances prédominantes contribuent pour beaucoup à faire élire : on ne peut donc pas prétendre que les 250 cas observés présentent la même proportion des différents mensonges que 2 500 ou 25 000 cas observés ailleurs et par d'autres enquêteurs. Cependant l'enquête ayant été faite dans les diverses régions de la France, sans aucun mot d'ordre préalable, sans aucune entente possible entre les observateurs, les chiffres ont peut-être plus d'importance encore que ceux que l'on relève dans les statistiques officielles relatives ou bien aux condamnés et aux délinquants d'une région ou d'un pays, ou bien à la quantité de pain, de viande, de légumes, etc., consommés annuellement dans quelques internats.

Il semble qu'en général, chez les enfants, les

imaginatifs, inventeurs de mensonges ou fourberies, soient plus nombreux que les négateurs et les dissimulés, mais ce qui est surtout digne de remarque, c'est qu'on trouve chez les enfants comme chez les adultes anormaux une quantité déjà notable de menteurs sans imagination vive, sans pouvoir créateur, plutôt dénégateurs systématiques, à opposer à une quantité très notable de menteurs par imagination, par jeu plus ou moins malin, par rupture de l'équilibre mental au profit de l'invention illusoire.

Les faux témoignages ne sont pas rares chez les jeunes écoliers. Dans une école de Paris, deux enfants, l'un de 10, l'autre de 11 ans, viennent déposer mensongèrement contre l'un de leurs camarades accusé d'avoir déchiré un livre ; une petite fille, dans un petit bourg d'Eure-et-Loir, va déposer contre sa maîtresse accusée d'avoir battu l'une des compagnes de cet enfant faux témoin ; un enfant de six ans fait une déposition calomnieuse contre l'une des servantes de la maison. Ces constatations suffiraient pour justifier l'objection souvent faite à l'admission du *témoignage des enfants,* soit au point de vue judiciaire, soit au point de vue historique et scientifique. Pour témoigner convenablement, il faut déjà avoir du « sens critique », et ce sens fait défaut à l'enfant.

14. — Négateurs et imaginatifs.

Beaucoup d'enfants altèrent la vérité en niant simplement l'existence de certains faits, de certaines circonstances, de certaines actions ou dispositions ; or, la plupart d'entre eux, d'après les documents que nous fournit l'enquête, sont des êtres à intelligence peu développée, sans beaucoup de sensibilité et doués d'une rare ténacité. La plupart des maîtres les qualifient d' « inintelligents » et d' « obstinés ». Ce qui les caractérise, c'est la tendance à ne jamais reconnaître comme exactes soit les accusations portées contre eux, soit les assertions qui peuvent tourner tôt ou tard en accusations ou qu'ils croient pouvoir devenir telles. Et quand ils ont refusé de donner une adhésion — même souvent la plus facile — à une proposition formulée par autrui, ou bien ils gardent le silence, ou bien ils persistent avec une sorte de rage, parfois avec colère — et parfois, au contraire, avec placidité — dans leurs dénégations. Tels sont les enfants qui réalisent le type « négateur ». De même que les animaux souvent maltraités, ou dont la race s'éteint et chez lesquels la terreur semble héréditaire, non seulement ont peur de tout ce qui est nouveau pour eux mais encore ajoutent à leur

« misonéisme » une circonspection qui les porte à la dissimulation persistante — de même ces enfants, héréditairement craintifs, débiles ou victimes de la brutalité de leurs proches, ont une frayeur précoce de l'affirmation nette[1]. Je dirai plus loin comment le type négateur semble s'être généralisé dans certains milieux, et être devenu un véritable type social héréditaire, par exemple en Normandie.

Le type opposé semble réalisé dans les régions méridionales, où l'esprit inventif a parfois été confondu avec la tendance de certains enfants et même de certaines grandes personnes à imaginer sans frein et à affirmer comme réel ce qu'ils ont imaginé. Le plus souvent les enfants perdent dans ce jeu toute mesure : ils s'exaltent promptement et si leur conception d'ensemble ne devient pas toujours incohérente, du moins elle tend à « l'énormité », caractéristique de certains rêves. L'altération de la vérité est dès lors de tous les instants ; il est impossible qu'elle ne se produise pas à propos de tout, car l'esprit construit sans relâche,

1. Cette répugnance pour la netteté des affirmations, la mâle précision dans les dires, devient par habitude un trait caractéristique d'administrateurs dont, par une singulière aberration, on vante le talent — celui du chat qui guette la souris — tant qu'ils se gardent de manifester leurs sentiments ou leurs opinions par de franches paroles.

et sans jamais plus s'efforcer de se mettre d'accord avec la réalité.

Chez les *imaginatifs* comme chez les *négateurs,* l'altération de la vérité n'est pas toujours sciemment un mensonge. Si le *négateur* est tellement porté à se détourner de tout ce qui est nouveau, de toute affirmation précise, qu'il nie parfois comme à priori, sans se donner la peine d'examiner, de réfléchir, de discuter, sans aucune intention d'induire autrui en erreur et simplement par habitude ou mieux par l'effet d'une attitude habituelle, a fortiori, l'*imaginatif* est-il aisément dupe de ses fictions ; il peut être de très bonne foi en altérant la vérité de la façon la plus répréhensible.

Un enfant de 5 ans, C... B..., nous est présenté par son maître comme capable de s'exalter au cours d'un récit véridique au point de faire bientôt un récit purement imaginatif. Il a un « vif amour de l'élocution », et quand on lui reproche ses mensonges il fait cette réponse qui pourrait être celle de tous les impulsifs et de la plupart des imaginatifs : « Ce n'est pas ma faute, c'est plus fort que moi. » — Un enfant de 6 ans, de Dinard (Ille-et-Vilaine), raconte fréquemment avec une extraordinaire animation des faits invraisemblables. « Il croit ce qu'il dit, écrit son instituteur,

il voit ce qu'il dépeint; il parle avec chaleur, ne rit jamais. Aussi l'écoutons-nous sans le démentir, sans le détromper. C'est notre petit poète et nous ne voulons pas tuer en lui l'inspiration. » — Une fillette de deux ans et demi, de Paris, raconte avec force détails une promenade aux Buttes-Chaumont qu'elle n'a point faite. — M. Alcan nous cite le cas d'une enfant de quatre ans qui, assistant avec son grand-père au départ du bateau qui fait le service de Royan à Bordeaux, se met à conter avec détail, avec une précision aussi amusante que surprenante, un voyage qu'elle prétend avoir fait en bateau jusque dans le centre de la France. — Un grand nombre de tout jeunes enfants sont, ainsi doués d'une imagination vive, qu'ils laissent se jouer dans des mensonges inoffensifs. Mais pour peu que l'on encourage ce penchant à l'invention fallacieuse, certains esprits prennent l'habitude d'inventer à tout propos et éprouvent dès lors du plaisir à tromper, à mystifier, à troubler autrui par des accusations mensongères ou de faux rapports, à faire des promesses qui ne seront jamais tenues.

Le type négateur et le type imaginatif purs sont deux extrêmes entre lesquels peuvent trouver place, on le sait, de nombreuses combinaisons des deux tendances caractéristiques opposées : la répul-

sion pour l'affirmation nette et l'amour de l'affirmation hasardeuse. De nombreux mobiles peuvent intervenir pour créer à la fois de la répugnance pour certaines assertions bien fondées et du goût pour d'autres assertions mal fondées. C'est ainsi que les *dissimulateurs* sont le plus souvent en même temps des *simulateurs,* tandis que les *fraudeurs* sont presque toujours aussi des *négateurs*. Dissimulateurs et fraudeurs ne s'opposent donc les uns aux autres que dans une certaine mesure et beaucoup moins certes que négateurs et imaginatifs.

15. — Dissimulateurs, fraudeurs, calomniateurs et faussaires.

Les dissimulateurs ne persistent pas tous dans leurs mensonges intentionnels ; il en est sans doute de très obstinés, mais il en est aussi qui évitent d'insister, tant l'attitude mensongère leur est pénible : dans la plupart des observations recueillies par l'enquête, nous voyons les enfants prompts à avouer leur faute, à déclarer qu'ils ont caché la vérité, qu'ils n'ont pas tout dit, qu'ils ont dénaturé tel ou tel propos et n'ont pas rapporté exactement tout ce qu'ils avaient dit ou fait. Cependant plus ils avancent en âge, plus ils sont habiles à dissimuler et à ne se point trahir, moins

ce qu'ils cachent à autrui paraît lourd à leur conscience. D'ailleurs, la plupart des hommes n'apprennent-ils pas fatalement à déguiser la majeure partie de leurs pensées, de leurs sentiments, et à ne faire connaître à autrui que fort peu de ce qu'ils ont pu dire ou faire ?

Les fraudeurs, ajoutant à la qualité plutôt négative de dissimulateur la qualité positive de simulateur plus ou moins inventif, imaginent tantôt avec aisance, tantôt avec peine et sans art, des circonstances qui peuvent servir d'excuse, des propos qui mettent l'agent coupable à l'abri de toute punition ou de toute recherche. Ils deviennent aisément *délateurs et calomniateurs*. On est surpris, à la lecture des documents déjà cités, du nombre relativement considérable de mensonges calomnieux faits par des enfants même très jeunes ; il y en a de diverses sortes ; les uns constituent un simple rejet de la responsabilité encourue par le menteur sur une personne innocente, mais qu'il est aisé d'incriminer, à l'égard de laquelle une accusation est au moins vraisemblable : ce sont les mensonges calomnieux les plus simples au point de vue psychologique, puisqu'ils n'impliquent qu'un *transfert* ; les autres sont des *inventions malicieuses* ; d'autres encore, des *délations mensongères*, dont la complexité est

parfois effrayante pour quiconque envisage l'avenir vraisemblablement réservé à l'enfant qui déjà ment de telle façon.

De la calomnie aux actes qui caractérisent les faussaires, les fourberies avec imitation de l'écriture ou de la signature d'autrui, il n'y a pas plus de distance que de la pensée ou invention pratique à l'acte. Les faussaires sont des simulateurs fraudeurs et calomniateurs qui souvent commencent par être des dissimulateurs, et qui, voyant leurs actes délictueux découverts, se croient obligés de trouver un moyen de détourner d'eux l'accusation pour la faire porter sur autrui.

16. — Mobiles du mensonge.

Les mobiles du mensonge ou de la fraude chez les enfants sont très variés et d'ordinaire aisés à découvrir.

L'enquête nous montre un très grand nombre d'enfants craintifs qui sont soit *négateurs,* soit *imaginatifs* par peur du châtiment. Les brutalités, trop fréquentes, des parents ou des maîtres, la sévérité excessive, — celle qui consiste en un abus des punitions et non en cette inflexibilité douce, en cette constance affectueuse qu'un père ou un instituteur oppose aux caprices de l'en-

fant, — les punitions de tout ordre d'ailleurs, font que le jeune être, ceci ne fût-il que par instinct de la conservation, est porté à supprimer la cause de douleur prochaine. Ne pouvant la supprimer matériellement, il cherche soit à nier le fait (ce qui est le procédé le plus simple, mais aussi le moins efficace en général), soit à en altérer la conception normale, à imprégner de fictions la représentation qu'autrui est appelé à s'en faire. L'imagination d'un enfant effrayé, apeuré par la répétition fréquente des punitions ou des mauvais traitements, peut parfois être comparée à celle des malades atteints de *panophobie*, malades que j'ai décrits ailleurs comme capables d'inventions bizarres, d'instabilité mentale morbide ou incoordination totale des images, idées, tendances et actes. Il n'est donc pas étonnant que très souvent les inventions mensongères dues à la peur soient illogiques, contradictoires ou du moins maladroites.

La simple *appréhension* de la punition peut au contraire susciter dans un esprit déjà très systématique — ce qui n'est pas très rare dans l'enfance — des constructions surprenantes d'astuce. Il est des enfants qui deviennent ainsi de bonne heure fourbes et retors : en général ils manquent de sentiments élevés et surtout d'émotivité ; tandis que les « apeurés » tremblent à la moindre

interrogation, craignent toujours d'être soupçonnés, et parfois, affolés par l'apparence d'un soupçon, s'abandonnent à des divagations ridicules, les apathiques ou les ataraxiques, que rien ne peut émouvoir, se livrent à des combinaisons ingénieuses qui font dire à nos correspondants que ces enfants « ont déjà le mensonge vraiment génial ».

Très fréquents sont les cas de mensonge par orgueil, par vanité, par vantardise ou amour-propre déplacé. En général, l'orgueil, l'amour-propre, entraînent de fréquentes dénégations : l'enfant n'avoue pas avoir commis un méfait, dissimule une faute, parce qu'il pourrait être la risée de ses camarades ou parce qu'il ne veut pas être humilié par ses parents, ses maîtres, ses amis, les gens à l'estime desquels il tient parfois passionnément[1]. C'est une remarque aisée à faire : l'orgueil est généralement inhibiteur, presque prohibitif de mouvements spontanés, d'adhésions franches, d'actes loyaux et généreux que la bonhomie au contraire favorise. Il entraîne presque toujours le mensonge.

A l'orgueil se rattache la pudeur, bien moins

1. Un cas entre autres de mensonge par amour-propre puéril : un petit garçon maltraité par son père et portant la trace des coups qu'il a reçus imagine une chute susceptible d'expliquer les marques trop apparentes de la correction paternelle.

faite d'humilité que d'amour-propre, d'un souci légitime de se concilier l'estime d'autrui. Les mensonges par pudeur, par fausse honte, ne sont peut-être pas très fréquents ; on en trouve cependant et de fort intéressants ; il y a « des choses » dont certains enfants n'aiment pas s'entretenir, de menus faits de la vie courante qui leur répugnent, et ils mentent pour éviter de parler ou d'agir contrairement à leurs tendances, qui souvent d'ailleurs relèvent d'une nature pathologique.

La vantardise excite surtout les imaginatifs à des inventions mensongères plus ou moins compliquées et cohérentes. Beaucoup d'enfants cherchent à se « faire valoir », à se concilier la bienveillance, l'estime, l'affection d'autrui par le récit de prouesses imaginaires, par des fraudes accompagnées de mensonges, notamment de simulations et dissimulations. C'est le côté positif des effets de l'orgueil ou de la vanité. Un garçon de 7 ans, Baptiste B..., colporte des fausses nouvelles pour se rendre intéressant et paraître mieux informé qu'aucun de ses camarades.—Une fillette de 11 ans, Marie G..., va jusqu'à commettre des fraudes et des vols pour « se faire passer pour riche » et pour que ses compagnes aient une excellente opinion d'elle.

Un cas intéressant de mensonge par vanité (on pourrait presque dire par souci exagéré de la di-

gnité personnelle) est celui d'une petite fille qui crée des fictions, qui s'attribue ou attribue à sa famille une brillante situation sociale, comme « pour mieux oublier sa situation inférieure, la gêne plus ou moins pénible de la maison ». Dans ce cas, il y a conflit entre la tendance ambitieuse ou simplement vaniteuse et le sentiment de la réalité ; la tendance s'exacerbe dans la mesure où elle est contrariée et détermine toute une efflorescence de fictions.

Les mensonges par cupidité, ceux que l'on appelle vulgairement des mensonges « par intérêt », sont nombreux chez les enfants, quoique moins nombreux, cela va sans dire, que chez les adultes. La cupidité peut entraîner des dénégations ; ordinairement, elle détermine des inventions plus ou moins complexes. Les enfants cupides, avides de gourmandises, d'argent, de plaisirs divers ou d'avantages matériels, sont encouragés à poursuivre la satisfaction de leurs désirs par le succès de leurs premiers mensonges ; ainsi naît une activité délictueuse de plus en plus nuisible à la vie collective. Une cupidité spéciale est celle des louanges ou des attentions affectueuses. Une enfant de 9 ans, fréquentant l'école de la rue Quinault, imagina la mort d'une petite sœur (qui n'existait pas) pour avoir le plaisir d'être consolée. Une autre, de la même école, narra avec complaisance un acte

de probité qu'elle affirma avoir accompli au cours d'une promenade au Champ-de-Mars.

17. — Logique et illogisme.

La suite logique et psychologique d'une invention mensongère est le plus souvent un nouveau mensonge, ordinairement plus grave que le premier. Un enfant de Châlons-sur-Marne, Georges P..., dérobe un jour une pèlerine à l'un de ses camarades. Il commence par nier le larcin ; puis il semble se décider à être sincère ; il dit avoir vu la pèlerine à terre, sous le préau de l'école, prétend l'avoir ramassée et remise en place, et ensuite l'avoir emportée chez lui, mais parce qu'elle s'était salie en tombant et qu'il désirait la faire laver par sa mère. Pour un peu cet enfant eût souhaité qu'on lui fût reconnaissant de sa mauvaise action transformée. Si ses artifices avaient eu plus de succès, il eût sans doute pris l'habitude d'inventer des actions louables, logiquement combinées, pour les substituer à ses actes délictueux. Ainsi une altération insignifiante de la vérité peut conduire, par l'évolution naturelle des tendances et par la complexité croissante des fonctions mentales, à l'habitude dangereuse d'apporter de la logique dans la tromperie. Mais

il peut arriver aussi que l'illogisme soit cause de mensonge, et l'enquête nous révèle un ou deux cas d'inaptitude au raisonnement et à toute opération logique, ayant pour conséquence des altérations fréquentes de la vérité. Un enfant manquait de loyauté jusque dans les jeux avec ses camarades, et cela manifestement par suite d'un défaut de tendances purement intellectuelles à l'organisation logique de la pensée. Beaucoup d'élèves cependant sont jugés à tort illogiques parce que, très scrupuleux dans leurs jeux, ils mentent en classe ou dans leur famille, quand il s'agit de faits graves. N'en méconnaissent-ils pas l'importance? Le jeu est en effet pour l'enfant, en général, chose très sérieuse, surtout lorsqu'il peut entraîner des gains ou des pertes (de billes, de boutons, ou autres menus objets qui sont la « petite monnaie » de la plupart des élèves), tandis que la vérité pour la vérité lui apparaît plutôt comme un « sport ». Si l'on est parfois obligé de constater que les enfants disent la vérité quand un intérêt matériel est en jeu et mentent quand ils pourraient apporter presque un complet désintéressement dans leurs assertions, ceci n'a rien de surprenant que pour des gens habitués à considérer le mensonge comme dû à la cupidité ou à la crainte.

Les enfants sont en général heureux d'élaborer un plan très complexe et bien ordonné de mensonges et de fraudes : les espiègles, les « taquins », savent à l'avance ce qu'ils feront pour engendrer la confiance, ce qu'ils diront pour expliquer leurs petits méfaits. Le plaisir de combiner, de satisfaire la tendance à la systématisation, qui est au fond la plus puissante des tendances intellectuelles chez l'adulte, fait souvent que l'enfant ment, même lorsqu'il risque beaucoup à un tel jeu. Un élève de 13 ans, Emile M..., est porté aux fugues, aux excursions dans lesquelles il rencontre pour exercer son esprit inventif plus d'occasions que l'école ne peut lui en offrir : un jour, il annonce à ses parents qu'il est envoyé par l'instituteur dans la commune voisine pour y faire une commission : il se fait admettre grâce à un nouveau mensonge dans la voiture d'un marchand, va en réalité faire un tout petit voyage, revient chez lui narrer les péripéties imaginaires de sa course au bourg voisin, accumule mensonges sur mensonges bien liés, avec un talent digne d'un meilleur sort, car sa fourberie est découverte. Ne faut-il pas rapprocher de ce cas les exemples très nombreux d'enfants qui prennent plaisir à jouer des comédies composées par eux-mêmes, et avec le souci prédominant de rester cohérents dans la fiction ?

18. — Tendances esthétiques et sociales.

Le désintéressement relatif de beaucoup d'enfants menteurs leur permet d'altérer la vérité soit pour embellir la nature, soit pour rendre plus attirant ou plus sympathique un objet, un voyage, un camarade, un fait quelconque. Peu d'enfants sans doute ont assez de délicatesse naturelle ou acquise pour être choqués par les laideurs du monde physique ou social et pour chercher à cacher ces laideurs dans leurs descriptions ou leurs récits : il s'en trouve pourtant, et tel petit garçon qui n'est point menteur d'ordinaire poussera fort loin la dissimulation, ou même l'invention mensongère, pour que la bonne réputation d'un de ses jeunes amis ne soit pas compromise. Ceci touche presque au délit par sociabilité, générosité, dévoûment à la cause commune. On voit fréquemment des élèves se concerter pour ne point laisser paraître les traces de la mauvaise action commise par l'un d'eux ; certains mentent obstinément par esprit de solidarité ; plus rarement, mais fréquemment encore, on constate que l'enfant est capable de dissimuler sa souffrance ou ses appétits, d'inventer des excuses, pour éviter de la douleur à ses camarades ou de la peine à ses pa-

rents, pour procurer des avantages à ses semblables, pour servir les intérêts d'autrui.

Inversement, des enfants mal élevés, corrompus par l'adulation, la faiblesse, la complaisance des parents, des maîtres et des domestiques, mentent par égoïsme, par esprit de vengeance, par impulsion colérique, par haine, jalousie ou mépris, par tendances antisociales et par conséquent immorales.

Voici en résumé, sur 136 cas de mensonge observés, et classés selon leurs mobiles les plus apparents, le nombre de cas pour chaque ordre.

Peur, appréhension	75
Orgueil, vanité	6
Amour-propre	5
Pudeur	2
Vantardise	13
Cupidité	6
Tendances intellectuelles	14
Illogisme	6
Tendances esthétiques et sociales	4
Tendances antisociales	5

Si le nombre de mensonges par peur ou appréhension est de beaucoup le plus considérable, il ne faut pas oublier que, comme il a été dit plus haut, les observations ont été prises à peu près toutes par des instituteurs qui ont pu surtout remarquer l'influence exercée sur le manque de véracité chez les enfants par la menace des punitions. Si l'on

s'était adressé à des parents, ordinairement moins redoutés que ne le sont les maîtres, on aurait probablement obtenu des chiffres tout différents et la proportion des mensonges dus à la crainte, par rapport aux mensonges par orgueil et par vantardise, eût été bien autre.

Quoi qu'il en soit, des résultats que nous venons d'enregistrer il ressort une entière confirmation de la conclusion à laquelle nous avait déjà amené l'examen des cas pathologiques : *le mensonge peut être dû — ou bien à toutes sortes de tendances, appétitions ou répulsions, qui agissent soit comme impulsions, soit comme obsessions, soit comme principes de systématisation, dans des esprits imparfaitement organisés au point de vue de la cohérence des représentations et de la continuité psychologique des états de conscience successifs ; — ou bien au défaut de sentiments supérieurs, intellectuels ou sociaux.*

CHAPITRE IV

LE MENSONGE DANS LA VIE COLLECTIVE

19. — Formes sociales du mensonge.

Nous avons été amené dès le début de cette étude à considérer le mensonge comme une *suggestion de l'erreur*. Or la vie sociale est dominée par le fait de la suggestion. M. Durkheim et son « école »[1] n'admettent, il est vrai, que la forme de suggestion qui s'accompagne de *contrainte* ; mais la contrainte sociale s'exerce de tant de façons et souvent de façon si occulte qu'il n'y a peut-être pas entre la conception de M. Durkheim et celle de M. Tarde[2], pour qui l'imitation (spontanée ou volontaire) est à la base de la vie sociale, une différence aussi grande que certains sociologues

1. Voir Durkheim. *La division du travail social* et *Les règles de la méthode sociologique* ; Mauss et Fauconnet. Article « Sociologie » dans la *Grande encyclopédie*.

2. Voir Tarde. *Les lois de l'imitation* ; la *Logique sociale*, etc. Paris, F. Alcan, édit.

l'affirment. Que les croyances se propagent par contagion morale ou par contrainte sociale, par répétition imitative ou par répétition forcée, le résultat est toujours le même : une croyance est d'ordinaire introduite dans les esprits par l'action d'autrui, et c'est ce fait qui caractérise la suggestion. La sociologie ne peut pas se dispenser de considérer, à côté des suggestions de vérités, la très large place prise par les suggestions d'erreurs. Et si, pour qu'il y ait mensonge, il suffit que les suggestionneurs aient faiblement conscience du rôle immoral qu'ils jouent, ou même qu'en introduisant l'erreur dans l'esprit d'autrui ils aient seulement le tort de n'être pas profondément sincères, il existe en effet dans toute société des *meneurs,* des *fraudeurs,* des *falsificateurs,* des *faussaires,* des *faux témoins,* des *calomniateurs,* etc., même des *éducateurs,* dont les suggestions sont plus ou moins volontairement parfois sans intention nette, destinées à produire des croyances sans valeur objective. Une statistique récente[1] accuse en Italie, pour l'année 1899, 11 699 faussaires et 24 170 fraudeurs, soit environ 113 délinquants par 100 000 habitants, dont le délit a pour base ou moyen le mensonge. Sur 370 742 condamnés,

3. *Stat. giudizaria penale.* Roma, Bertero, 1902.

97801 ont fait appel, en niant avoir commis le délit ou en niant la gravité du fait qui leur était imputé ; 48851 ont vu le premier jugement porté contre eux confirmé par les seconds juges. Et ces chiffres ne diffèrent pas très sensiblement de ceux des années précédentes ; ce qui indique bien que les 48851 délinquants deux fois condamnés ne fussent pas tous des « dénégateurs » ou des « atténuateurs » de mauvaise foi, du moins qu'il y a toujours une forte proportion de criminels portés à nier ou atténuer leur faute réelle après comme avant une condamnation, de même qu'il y a toujours dans une société donnée un nombre relativement considérable de fraudeurs et de faussaires.

Les éducateurs qui suggèrent plus ou moins sciemment des erreurs sont non seulement des maîtres d'école, des professeurs, mais encore des parents, des prédicateurs, des conférenciers, des patrons, des chefs d'atelier ou de maison de commerce, des journalistes, des publicistes, etc. L'éducation se fait un peu partout, d'une façon systématique dans des institutions spéciales et parfois dans la famille, d'une façon irrégulière et souvent anormale dans les lieux où les hommes se réunissent pour leur divertissement ou pour leurs affaires, enfin d'une façon périodique, mais

cependant très variable, par les journaux de toute nature.

20. — La presse.

La presse mensongère est assurément beaucoup plus puissante que la presse honnête ; les suggestions d'erreur se font surtout par elle dans les pays civilisés où l'opinion publique, si parfois elle dicte aux journalistes leurs écrits, souvent se laisse guider par les écrivains de la presse à bon marché, obligée qu'est cette opinion souveraine de se déterminer rapidement sur un grand nombre de problèmes dont le moins important demanderait de longues études et beaucoup de réflexion. La presse, au dire de M. Fouillée[1], « ne fait guère que répandre et vulgariser, par ses improvisations au jour le jour, des idées vagues, fausses, destructives, des sentiments encore plus faux que les idées, l'horreur du sérieux et du profond, le goût du superficiel et de l'amusant, de l'individuel et du momentané ». Elle fait pis que répandre des mensonges ; elle donne le goût de la fausseté, de la diffamation, de la délation mensongère, du sophisme retors. Elle pervertit tout : « comme la

1. *La France au point de vue moral.* Paris, F. Alcan, 1900, in-8, p. 81.

conscience des coupables, celle même de leurs juges se déforme sous l'influence des journaux[1] ». Les criminels doivent souvent à leurs journaux l'idée du crime, les menteurs leur doivent souvent la forme et la matière de leurs mensonges. On sait que les « Bureaux de Nouvelles », les « Associations de Presse », les « Agences », en Amérique et ailleurs, « sont de grandes entreprises de reportage qui fabriquent les nouvelles à sensation les plus extravagantes » ; leurs inventions mensongères ont pour effet de rendre de plus en plus obtus notre sens de la vérité et toujours plus hardis les artisans d'erreur. Certaines agences sont allées jusqu'à créer des « répondants », gens soi-disant honorables qui consultés, sur l'existence d'un fait mensonger relaté par les journaux affiliés, donnent l'assurance que la nouvelle est exacte[2]. On voit que la fraude s'unit intimement au mensonge collectif comme au mensonge individuel.

D'autre part, un grand nombre de journaux ne vivent que pour la diffamation ou la calomnie, et par elles. Quand ils ne diffament pas, ils se taisent sur des faits réels, ils dissimulent ; ils atténuent au lieu d'exagérer ; presque toujours ils déforment. Il n'est pas de journal, quelle que soit

1. Fouillée. *Ibid.*, p. 85.
2. Voir Fouillée. *Ibid.*, note de la page 88.

son indépendance affectée, qui ne se taise sur les défauts des hommes de son parti, qui n'exagère leurs mérites, qui ne dénature la plupart des faits. On peut donc assimiler cette collectivité qu'est « un journal » à un individu à la fois inventeur de mensonges, simulateur, dissimulateur, falsificateur, etc. Et cependant les journalistes pris individuellement sont pour la plupart, comme le reconnaît M. Henry Bérenger[1], « de très honnêtes gens... Sans les journalistes, le journalisme serait plus honteux qu'il n'est. Il n'y resterait que des lanceurs de fausses nouvelles et des maîtres chanteurs ». Mais ce résidu malfaisant est anonyme, c'est une foule obscure, ignorée, qui se cache derrière le bon écrivain ou l'ardent polémiste, le journaliste de talent « qu'on met en vedette pour mieux brasser sous sa probité toutes les affaires douteuses ». Ainsi on se tromperait en cherchant dans « le journal » mensonger, calomniateur et presque sans probité aucune, une somme de malhonnêtetés individuelles : le mensonge y est bien collectif et y résulte de la synthèse sociale.

21. — La secte.

Bien des sectes politiques, religieuses ou autres,

1. Enquête de la *Revue Bleue*.

reposent en partie sur le mensonge et donnent une éducation favorable au mensonge. Il en est un grand nombre qui exigent de leurs adeptes soit une complète dissimulation, soit une constante simulation. Elles demandent au moins le silence sur leurs idées directrices, leurs mœurs, leurs pratiques, leurs décisions : il faut que les profanes ignorent ce qui se dit, ce qui se fait et ce qu'on pense, dans les enceintes mystérieuses où se réunissent les initiés. Les nouveau-venus y reçoivent des leçons de dissimulation et prennent l'habitude du mensonge négatif, de celui-ci tout au moins. Les ordres religieux sont, pour la plupart, des écoles de dissimulation profonde. De plus, à cause de « l'esprit de corps » qui se développe dans ces sectes et dans les castes analogues, la vérité est travestie, les faits sont défigurés ou niés, les cas favorables mis en lumière avec excès, avec une exagération trompeuse, toutes les fois que l'intérêt collectif l'exige. On en arrive ainsi à bien des sortes de mensonges, de fraudes, de falsifications, dans l'intérêt de la secte, par respect de la tradition commune, par obéissance passive à des préceptes ou à des ordres dont on ne discute plus la valeur morale. L'obéissance de l'individu, soumis *perinde ac cadaver,* est supposée par tous la condition même de la survivance souhaitée d'une institution à laquelle chacun

finit par se dévouer corps et âme. Chaque membre de la secte, de la communauté, de la confrérie ou de la caste, pris à part, eût pu être un parfait honnête homme incapable de mentir ; mais quand il n'est plus qu'un organe, un rouage de la machine qui l'a saisi tout entier, il ment : le mensonge ne vient pas de lui, il est bien celui de la collectivité.

En dehors de la secte qui supprime ainsi la liberté et la moralité individuelles, on trouve encore chez des individus le mensonge imposé, la simulation, devenue obligatoire, soit de sentiments patriotiques, soit de sentiments religieux, soit de sentiments sociaux. Que de gens pieux en apparence, dans toutes les Églises, qui ne sont que des simulateurs. Combien d'autres qui au nom de la raison d'État commettent des fautes, se livrent au mensonge et à la fraude auxquels ils n'auraient pas recours dans leur propre intérêt ! La vie ecclésiastique, la vie monacale, la vie politique, comportent ainsi presque inévitablement des mensonges plus ou moins graves, allant de la simple dissimulation jusqu'à l'accusation calomnieuse, le faux témoignage, la fraude. L'Église catholique compte dans son sein des ordres religieux qui se sont faits les théoriciens de la casuistique, de la direction d'intention, du mensonge

pieux, des pieuses fraudes. Les *Lettres à un Provincial* abondent en exemples de mensonges considérés comme permis, comme obligatoires même, dans certaines circonstances. La 6e lettre[1], on le sait, expose le principe de la casuistique. « L'affirmative et la négative de la plupart des opinions ont chacune quelque probabilité, et assez pour être suivies avec sûreté de conscience. Ce n'est pas que le pour et le contre soient ensemble véritables dans le même sens, cela est impossible ; mais c'est seulement qu'ils sont *ensemble* probables, et *sûrs* par conséquent. » Il suffit dès lors de présenter une opinion comme sûre avec la restriction mentale qu'elle est seulement probable, pour ne point commettre de faute. C'est mentir cependant, puisqu'on induit sciemment autrui en erreur en l'incitant, par une suggestion verbale, à dépasser par la croyance la portée réelle de l'affirmation. Mais pour les casuistes de l'Église romaine il suffit de « rendre plusieurs opinions probables qui ne l'étaient pas auparavant pour qu'on ne pèche plus en les suivant, au lieu qu'on péchait auparavant[2]. » « La difficulté est de trouver de la probabilité dans le contraire des opinions qui

1. Pascal. *Lettres à un Provincial.* Édition Garnier, p. 76-77.
2. Pascal. 6e *Provinciale*, p. 79.

sont manifestement bonnes » ; mais cette difficulté vaincue le mensonge devient licite, puisque l'on peut ainsi arguer de sa bonne foi.

A côté de la doctrine des probabilités, nous trouvons des maximes qui encouragent la simulation : il suffit de simuler la piété pour être sauvé. « Qu'importe, dit le père, par où nous entrons dans le paradis, pourvu que nous entrions [1]. » La fin justifie les moyens : la simulation, la dissimulation, la fraude sont permises quand l'intention dernière est bonne. C'est sans doute pourquoi l'Église catholique enseigne aux enfants et aux fidèles que la fraude à l'égard de l'État ou de la Société civile, la contrebande et le braconnage, ne sont pas des péchés, pourvu que l'on ait en vue une « bonne œuvre ». — La « doctrine des équivoques, par laquelle il est permis d'user des termes ambigus en les faisant entendre en un autre sens qu'on ne les entend soi-même » [2] est la pierre angulaire de l'édifice immoral bâti par les casuistes. « On peut jurer, dit Sanchez, qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on l'ait faite effectivement, en entendant soi-même qu'on ne l'a pas faite un certain jour ou avant qu'on fût né,... sans que les

1. 9e *Provinciale*, p. 132.

2. Sanchez. *Op. mor.*, p. 2, livre III, chap. VI, n. 13. Cf. la 9e *Provinc.*, p. 140.

paroles dont on se sert aient aucun sens qui le puisse faire connaître ;... et cela est toujours très juste quand c'est nécessaire ou utile pour la santé, l'honneur et le bien. » Voilà la synthèse des doctrines de la direction d'intention et de l'intention morale ou de la justification des moyens par les fins : la direction d'intention rend nuls les engagements fâcheux, licites les faux témoignages ; elle autorise les promesses fallacieuses, par exemple celles qu'un homme fait à une jeune fille[1], etc.

Des doctrines aussi immorales ne sont pas plus l'œuvre d'individus déterminés que les mœurs de la presse mensongère ou les préceptes sectaires ne sont imputables à des hommes isolés. Un congréganiste pris à part pourra ne point apporter dans la vie civile les tendances à la tromperie qui se manifestent dans son ordre : le fidèle d'une Église quelconque peut être honnête homme tandis que son Église dans l'ensemble manque totalement d'honnêteté, de bonne foi. Il s'agit donc bien ici encore de mensonges collectifs, d'éducation sociale tournée vers le mensonge, de tromperie anonyme et sociale. L'histoire montre comment la casuistique est née au sein de l'Église catholique non sous l'influence d'un pape, d'un

1. 9e *Provinc.*, p. 142.

chef, d'un individu de talent, mais sous la lente pression des événements qui ont obligé le christianisme à s'adapter, pour survivre, à un milieu qui demandait à la religion des moyens de domination, des subterfuges, de l'indulgence ou de la complaisance. Du moment où le christianisme est devenu un instrument de domination politique — et il le fut dès Constantin — il a dû se plier aux exigences de la tyrannie, essentiellement fourbe, en même temps qu'avide de respect sincère ou simulé. L'hypocrisie est ainsi devenue une qualité essentielle à certaines gens d'Église, et l'éducation fondée sur la dissimulation ou la simulation s'est imposée à des individus qui n'étaient et ne pouvaient être que les organes par lesquels la contrainte sociale s'exerçait sur les nouvelles générations.

22. — Politesse.

A l'hypocrisie des églises ou des sectes, à la fourberie des hommes politiques et à l'impudence mensongère des journaux, il convient d'ajouter la politesse du « monde ». Bien des gens du monde, si on les prend à part, déplorent — car il en est qui ne sont pas de simples fantoches — l'obligation qui leur est faite par leur milieu d'avoir recours à

des formules ou à des démarches, devenues banales, insignifiantes et susceptibles même de faire obstacle à la manifestation de sentiments sincères. Mais la contrainte sociale s'exerce ici encore sur la grande majorité des individus pour les amener tous à exprimer le contraire soit des sentiments qu'ils éprouvent vraiment, soit des pensées qui leur viennent à l'esprit : la « bonne éducation » a précisément pour objet ce genre de mensonge.

Spencer a voulu voir, non sans raison, l'origine de la politesse dans les cérémonies de propitiation imposées aux sujets d'un chef militaire ou religieux par le souci de leur conservation, ou du succès de leurs entreprises ou de la satisfaction de leurs appétits. Dans toutes les sociétés, en effet, la politesse a pour fin l'estime ou la faveur d'autrui. C'est ce qu'exprime La Bruyère lorsqu'il dit dans ses *Caractères*[1] : « La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences et *fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement*... L'esprit tout seul ne la fait pas deviner ; il fait qu'*on la suit par imitation* et que l'on s'y perfectionne... Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à

1. Chapitre « *De la Société et de la Conversation* ».

faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres *soient contents de nous et d'eux-mêmes.* » On ne saurait mieux dire que dans la plupart des cas la politesse est à la fois simulation et dissimulation, exagération et atténuation, en vue d'une vie sociale qui n'exige tant de mensonges, tant de conventions, que parce que les hommes sont plus prompts à se laisser aller à leurs travers, à leur amour de la louange et des attentions flatteuses, qu'à une juste estime de leurs vertus réelles. Il n'est pas besoin de dire à ses semblables tout le mépris que l'on a pour leurs vices ; un manque de politesse vient souvent de la misanthropie et de l'intolérance ; mais, dans une société d'êtres se laissant guider uniquement par le souci de la vérité, il serait possible de ne pas froisser de légitimes susceptibilités sans avoir recours à la dissimulation ou à la simulation, au mensonge[1]. Si donc la politesse est un mal nécessaire dans toutes les sociétés, aussi bien dans les collectivités dont l'organisation est rudimentaire que dans les nations les plus civilisées, il ne faut pas tant s'en prendre aux individus qu'aux mœurs, aux coutumes, aux modes, qui font d'ailleurs que

1. Il n'en est pas ainsi en France au xxe siècle : la revendication pure et simple de droits incontestables peut y être considérée dans certains milieux comme une impolitesse.

suivant le mot de La Bruyère[1], la politesse est « attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même ni dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions ».

La politesse mensongère, imposée à l'enfant dès le jeune âge, imposée au jeune homme et à l'adulte sous peine de disqualification, est-elle un symptôme de cette dégénérescence qui au dire de Max Nordau[2] caractérise le stade actuel de notre civilisation ? Les « mensonges conventionnels » ne sont-ils pas d'autant plus nombreux et plus fortement imposés à un peuple qu'il compte en son sein un plus grand nombre de névropathes, d'hystériques, de déséquilibrés ou de dégénérés, égotistes, infatués d'eux-mêmes, cherchant dans un vain formalisme un moyen de se mettre en relief alors qu'ils sont impuissants à se faire valoir par l'étude et la découverte, la saine imagination, l'invention féconde, la solidité du raisonnement, etc. ? On serait tenté de le croire à voir avec quelle ardeur certains milieux, dans lesquels la valeur intellectuelle et vraiment morale semble faire surtout défaut[3], s'attachent aux minuties d'une politesse de plus en plus complexe et savante à sa

1. *Loc. cit.*
2. Max Nordau. *Dégénérescence*, 2 vol. in-8. Paris, Alcan, 1894.
3. Plus un homme manque de cette valeur qui lui serait indis-

façon. Être poli pour le médecin à la mode, c'est ne pas même s'inquiéter du véritable mal dont est affecté le client et ordonner les remèdes pour lesquels ce client a une préférence marquée ; par conséquent c'est être dissimulé jusqu'à être criminel. Être poli pour le commerçant avisé, c'est simuler de l'enthousiasme pour un article de vente que l'on sait être inférieur ; c'est être simulateur jusqu'à la fraude. Être poli pour un chef, un supérieur qui devrait rendre justice, c'est promettre tout ce que l'on sait bien ne pas pouvoir donner ; c'est être fourbe jusqu'à l'abus de confiance. Être poli pour un conférencier, c'est quand on a mission d'instruire, soit multiplier les lieux communs que l'on sait être agréables à l'auditoire bien qu'ils soient sans valeur positive, soit même — ce qui est d'une politesse encore plus raffinée — dire des choses incompréhensibles afin que les auditeurs puissent s'enorgueillir d'avoir compris des paroles dont il leur est impossible de saisir la portée. On pourrait multiplier les exemples : mais il est déjà assez bien établi que le mensonge par politesse, comme les mensonges

pensable pour remplir la fonction que souvent la faveur et les relations mondaines seules lui ont procurée, plus il est exigeant en matière de politesse. La vérité lui fait peur, tout appel à l'équité l'indispose ; la politesse est sa sauvegarde.

des journaux, des sectes, des églises, etc., dépend des exigences morbides d'un état social déterminé.

23. — La foule.

Aux gens du monde, aux gens d'église, aux journalistes et aux politiciens, on peut opposer la foule, agrégat social formé d'individus plus ou moins dissemblables, mais dont aucun n'a une personnalité bien accusée, une valeur supérieure à la moyenne, une pensée vraiment indépendante. On a parfois montré les foules criminelles, exaltées, enthousiastes jusqu'à l'héroïsme, cruelles jusqu'au meurtre [1] ; on les a montrées accessibles à l'erreur, à l'illusion, à la croyance absurde, à l'illogisme ; jamais peut-être on n'a trouvé une multitude vraiment mensongère. La simulation, la dissimulation, la fraude ne sont pas le fait de la grande foule. Ce qu'une multitude croit être la vérité, elle le proclame bien haut, ou, si elle est en présence d'un pouvoir tyrannique, de la force brutale prête à lui imposer silence et à la décimer, elle n'en témoigne pas moins ses sentiments, son opinion par une attitude souvent

1. Voir Scipio Sighele. *La foule criminelle*, 2e édit. Paris, Alcan, 1901 ; Dott. Pasquale Rossi. *Psicologia collettiva morbosa*. Turin, Bocca, 1901.

plus éloquente que les cris, les menaces ou les protestations. La foule religieuse croit avec ardeur à la valeur objective des pensées qu'on lui a suggérées : elle n'est pas intentionnellement simulatrice ; la foule dans les émeutes, dans les révolutions, dans les manifestations, ne hait rien tant que les fourbes, les traîtres, les hypocrites, les gens « à double face », les gens retors ou prudents à l'excès. Que l'on relise le passage de *Germinal* dans lequel Zola dépeint l'ardeur avec laquelle la foule des grévistes persécute Chaval, lâche incapable de prendre une détermination durable, d'adopter une attitude nette à la façon du brave père Quandieu ; et l'on aura une idée exacte de la brutale affection que la foule manifeste pour la franchise et la vérité.

Mais les foules ont des *meneurs* que l'on ne peut pas séparer de la masse confuse, car ce sont les aspirations de la masse qui rendent les meneurs puissants, car c'est la foule qui se donne ses chefs. Or, fréquemment les meneurs sont des fourbes qui profitent de la facilité avec laquelle se propagent dans la multitude — par une effrayante « contagion morale », par une imitation plutôt bestiale qu'humaine — les appétitions les plus cruelles, les sentiments les plus vils, les idées les plus fausses. La foule est éminemment suggestible :

on l'a comparée avec raison à l'hystérique ; ses suggestionneurs sont parfois des criminels épileptoïdes, des fous moraux, des passionnés, le plus souvent des dégénérés ; car les faveurs de la masse vont volontiers au beau parleur déséquilibré, instable, impulsif ou délirant systématique, qui sait fort bien se plier aux exigences du moment, qui reflète par la mobilité de son esprit et de ses tendances la mobilité des appétitions ou répulsions populaires. Nous l'avons vu plus haut : le dégénéré est aisément menteur, simulateur, calomniateur ; mais il l'est d'autant plus qu'il subit la pression d'une foule avide d'explications rapides, de conceptions brillantes, de mouvements passionnés. Le dégénéré ou l'épileptoïde devenu meneur joue un rôle, il est comme l'acteur sur un théâtre où tous les gestes, tous les jeux de physionomie sont observés et où il faut se surveiller sans cesse : il est ainsi conduit à la dissimulation. De plus il est chef d'une troupe qui entend qu'on la mène d'une certaine façon et qu'on n'hésite point, qu'on ne faiblisse jamais ; aussi devient-il simulateur. L'homme le plus indécis, le plus aboulique, placé à la tête d'une foule devra parfois sous peine de mort simuler le plus grand enthousiasme, le plus complet dévoûment ; et il sera amené par là même à montrer son zèle extrême par des pro-

messes qu'il saura bien ne pouvoir pas tenir, par des accusations calomnieuses contre des personnes qu'il saura être innocentes, par des falsifications dont il ne se serait jamais cru capable, mais que les circonstances lui imposent.

Les foules, comme le remarque M. Sighele[1], sont en général portées à la « péjoration morale ». Dans toute collectivité les sentiments généreux s'atténuent ; « les instincts les plus bas se réveillent ». Pour plaire à la foule il faut plutôt lui créer des objets de haine que des objets d'amour. « Découvrir ou inventer un nouvel et grand objet de haine à l'usage du public, a dit M. Tarde, est encore un des moyens les plus sûrs pour passer roi dans la monarchie des journalistes. » Le meneur qui peut formuler avec quelque vraisemblance une accusation formidable contre un homme politique, un administrateur, un passant même[2], est à peu près assuré du succès ; c'est pourquoi les accusations mensongères abondent dans les moments où la démagogie semble triompher. A de tels moments il ne faut plus demander au peuple un examen attentif des faits, pas même un rapide recours au bon sens ; l'esprit critique, qui

1. *Op. cit.*, p. 244.

2. En 1870 on a pu en France ameuter les foules contre des passants inoffensifs accusés soudain d'espionnage.

n'est jamais très développé dans la multitude, a complètement disparu : les calomnies se propagent avec aisance, les faux témoins inconscients abondent ; il n'y a plus de place pour la distinction entre la vérité et le mensonge, les données les plus contradictoires sont admises successivement et la foule exige que tous les esprits les admettent avec la même aisance qu'elle.

Les grands calomniateurs, les grands faussaires ou falsificateurs sont d'ordinaire soutenus par la faveur populaire, excités par une portion de la foule ou bien encouragés à commettre leurs odieux mensonges par l'assurance du succès auprès de la multitude. Il n'est pas jusqu'à la fraude qui ne se développe surtout dans les pays, dans les milieux, où les préjugés communément admis, les passions populaires, tout au moins la complaisance ou l'indulgence de la grande majorité des gens, lui constituent comme un « bouillon de culture ». Le mensonge accompagnant un délit quelconque, la contrebande surtout, est encouragé dans certaines régions de la France, telles que la Normandie où beaucoup de paysans considèrent comme une véritable prouesse l'acte frauduleux accompli avec une ingénieuse dissimulation. Les fraudeurs sont donc comme les calomniateurs très fréquemment des produits d'un état social

anormal. C'est par conséquent dans les tendances des collectivités qu'il faut aller chercher les mobiles des divers mensonges que nous venons d'examiner.

24. — Tendances collectives.

Les tendances de la presse malsaine sont le plus souvent celles de collectivités dépourvues des ressources matérielles qu'exigent les besoins naturels ou les appétits, quelquefois celles de collectivités asservies à un parti politique, quelquefois aussi celles d'agrégats formés temporairement en vue de l'acquisition d'une puissance sociale, d'une notoriété toujours plus grande. Les conditions économiques et politiques de la vie d'un peuple ont ainsi une influence prépondérante sur la formation, le développement ou la ruine, des habitudes de mensonge dans la presse en général. Dans les milieux pauvres, la presse devient plus hargneuse, plus prompte à la calomnie, à la diffamation, à l'invention fallacieuse ; mais dans les milieux où l'or abonde, comme dans les États-Unis d'Amérique, par exemple, la presse devient aisément mensongère par esprit mercantile. Dans une nation soumise à un pouvoir central très fort, la presse serait facilement dissimulée, hypocri-

tement soumise, sournoisement agressive, usant volontiers des procédés de Basile; sous un régime démagogique la presse est portée par l'ardeur des discussions aux inventions mensongères, aux violences simulant l'enthousiasme ou la haine profonde ; de plus, les journaux devenant les principaux facteurs de l'opinion publique, recherchent une puissance croissante dans l'accroissement d'une clientèle que l'on attire d'ordinaire par l'appât des calomnies, des diffamations ou des inventions mensongères.

Les tendances des groupes politiques, des sectes religieuses ou autres, dépendent en général d'une passion toujours violente : l'ambition, la soif du pouvoir, des honneurs, de la domination universelle. Il est aisé d'observer en toute réunion d'hommes le désir permanent de surpasser les autres collectivités. Tous les moyens sont bons, car, nous l'avons vu plus haut, il ne faut pas attendre d'un groupe la manifestation des qualités morales ordinairement exigées d'un individu[1]. Parmi les moyens les plus efficaces, de tout temps on a

1. Ceci est vrai même des groupes de gens instruits : dans la marine, dans l'armée, dans l'enseignement, on a vu des sectes ou coteries qui exerçaient une véritable tyrannie par l'intermédiaire de leurs membres et en faveur d'affiliés qui devaient triompher en dépit du droit, le mensonge aidant.

placé au premier rang la calomnie, la ruse, la fourberie, l'invention mensongère, la dissimulation. Il n'y a vraisemblablement nulle part de groupe politique qui n'ait jamais recours au mensonge; et ceci est vrai des sectes religieuses ou autres dans la mesure où elles se rattachent à la vie politique.

La politesse mensongère a pour mobile un sentiment complexe. La collectivité puissante que l'on nomme « le monde » et qui se forme par imitation ou répétition d'innovations, de modes, — cherche, nous l'avons dit, à exercer un pouvoir tyrannique sur tous les individus, à les soumettre à toutes sortes de prescriptions qui engendrent un « formalisme » parfois ridicule, mais cela par une sorte de tendance de l'être à persévérer dans l'être. Sans la politesse, cette collectivité se désagrégerait, et elle le sent bien au moindre heurt, de sorte que les exigences de la politesse deviennent de plus en plus grandes à mesure qu'il apparaît plus de risques de conflit. Les « mensonges conventionnels » sont comme les expédients de la diplomatie, des moyens provisoires d'écarter les difficultés que l'on ne pourrait guère faire disparaître autrement sans déchirement, sans scission violente. La politesse pourrait donc être considérée

comme une réaction du groupe à l'égard de l'individu toujours plus ou moins porté à oublier l'un des nombreux liens sociaux qui entravent son expansion personnelle. Et comme il n'est guère possible d'amener tous les individus au respect moral de la synthèse sociale, le meilleur moyen de conserver l'unité collective semble encore de leur imposer des mensonges qui sont comme autant d'hommages rendus par l'appétit individuel à l'appétition collective.

25. — Sentiments collectifs inférieurs.

Les tendances qui, dans les foules, portent les meneurs aux différentes sortes de mensonges dont ils sont coutumiers, ressemblent à celles qui mènent les névropathes, les dégénérés, les aliénés, les imbéciles, à l'altération de la vérité. Ce sont ou bien des tendances ignorées, latentes, qui émanent du plus profond de l'être social, ou bien des appétitions persistantes et qui constituent comme le centre de ce qu'on appelle « l'âme des foules ». Ces tendances ou appétitions s'exacerbent dans les moments de crise politique ; elles dominent l'intelligence et la sensibilité des meneurs : rien ne leur résiste, pas même le souci de la justice et de la vérité. Précisément

parce que ce sont des affections d'ordre inférieur et qu'aucun sentiment esthétique, scientifique, intellectuel ou moral, ne vient en atténuer l'énergie farouche, parce que ce sont la peur, l'orgueil, la vanité, la cupidité, la jalousie, la haine, le désir de vengeance, etc., le respect du vrai ne peut que s'évanouir lorsqu'elles prennent possession de l'âme du meneur. Ces mêmes tendances dans les circonstances ordinaires exercent une influence analogue sur l'esprit du calomniateur, du fraudeur, du contrebandier : elles annihilent le sentiment moral et rendent ridicules les scrupules aux yeux même de celui qui éprouve encore des hésitations favorables à la vérité et à la justice.

La solidarité impose parfois des mensonges comme elle impose des vices ou des crimes. La solidarité familiale est le principe de nombreuses dissimulations ou inventions mensongères, jusque chez les enfants. Les tendances à la solidarité sont extraordinairement énergiques chez certains malfaiteurs, chez des gens considérés comme incapables de vivre en société avec leurs compatriotes honnêtes. Les souteneurs, qui dans les quartiers excentriques ou auprès des fortifications mènent la vie la plus abjecte et jouent du couteau avec une aisance qu'égale le cynisme de leur attitude, sont susceptibles de se dévouer

les uns aux autres, de tenir la parole donnée à un « poteau », de garder le silence sur les méfaits des « mômes », de se laisser condamner en simulant l'ignorance la plus complète sur les crimes commis par quelqu'un des leurs.

Le mensonge dans le banditisme, dans la « maffia » et la « camorra » est, comme la « vendetta » corse, l'effet d'un sentiment anormal de solidarité, sentiment exacerbé par la lutte contre les puissances sociales de répression ou de coercition. Chez les êtres qui semblent avoir perdu tout respect d'eux-mêmes, toute générosité, tout sentiment de justice et de sociabilité, on ne saurait être surpris de trouver le mensonge employé comme un moyen de lutte contre la société normale; mais il peut paraître surprenant que ce soit un sentiment de solidarité qui détermine les dénégations les plus obstinées, les inventions mensongères les plus habiles, les fraudes les plus déconcertantes pour de vieux policiers. Il est vrai que ce sentiment se retrouve chez les animaux et que, s'il peut devenir un facteur de haute moralité, il peut aussi exister dans la plus grande abjection morale sans y faire pénétrer le plus fragile germe de vertu.

Notre analyse du mensonge dans les collectivités nous oblige à reconnaître l'existence de cau-

ses sociales du mensonge qui viennent s'ajouter aux causes mentales déjà décelées par notre analyse psycho-pathologique.

Ne faut-il pas ajouter à ces facteurs déjà énumérés un autre facteur mal défini : la *race* ?

CHAPITRE V

LE MENSONGE ET LA PSYCHO-SOCIOLOGIE COMPARATIVE

26. — Du sauvage au civilisé.

On admet généralement que le mensonge est fatal dans certaines contrées, dans certaines races : le Gascon a la réputation d'un imaginatif porté par vantardise au mensonge d'ailleurs sans gravité, le Normand est considéré comme un dissimulateur de grand talent ; on trouve, hors de France, l'Italien fourbe, l'Anglais hypocrite, le Grec sans bonne foi, le Turc incapable de tenir parole, l'Asiatique indigne de confiance ; enfin, la plupart des races considérées comme inférieures sont souvent déclarées incapables de véracité.

Le capitaine Binger[1] attribue aux nègres de l'Afrique centrale et australe entre autres défauts celui d'être vaniteux et menteurs dès l'âge de la puberté, par suite d'un arrêt de développement

1. *Du Niger au golfe de Guinée*. Paris, 1892, t. II, p. 246.

intellectuel souvent signalé d'ailleurs[1] comme caractéristique de la *race* nègre. Mais le mensonge n'est-il pas ici la conséquence des relations souvent forcées établies entre des êtres d'intelligence peu développée et des êtres plus civilisés, plus forts, plus habiles, contre lesquels les premiers ont à lutter par les armes des faibles, par la ruse, l'hypocrisie, la dissimulation ? On a constaté chez les sauvages des cas de fourberie surtout à l'égard des Européens. Les Asiatiques, les Japonais, les Chinois, les Siamois, se montrent de mauvaise foi, tout disposés à faire des promesses fallacieuses, quand ils ont à lutter contre des Anglais, des Allemands, des Russes ou des Français prêts à s'emparer par la violence de leurs biens, de leurs richesses, de leurs territoires : il faut admettre cependant qu'ils peuvent être de bonne foi quand ils ne se sentent plus menacés ou qu'ils s'estiment assez forts pour traiter d'égal à égal avec l'Européen ; sinon, comment expliquer la conclusion du traité anglo-japonais en 1901, traité d'alliance qui, le premier, a fait entrer une des puissances asiatiques dans le « concert » des États civilisés ?

Les ruses devenues légendaires des Apaches,

1. Cf. J.-A. Tillinghast. *The Negro in Africa and America.* New-York, Macmillan, 1902.

des Sioux, des membres de tribus indiennes, ont-elles pour principe une mauvaise foi innée, un penchant naturel à la dissimulation, à la fourberie, ou bien l'esprit de ruse et de mensonge s'est-il développé dans un état de guerre incessante, dans la lutte que de faibles contingents d'hommes avaient à soutenir contre des adversaires souvent plus nombreux et mieux armés ? — Les Arabes pillards, faussaires, menteurs, simulateurs et dissimulateurs, doivent-ils à leur nature, au caractère foncier de leur race, ou bien aux conditions dans lesquelles ils se trouvent placés, aux circonstances difficiles dans lesquelles les jette leur vie errante, à leurs besoins, à leurs luttes contre les agresseurs ou les envahisseurs ou les « ennemis d'Allah », leurs défauts si accentués, leur mauvaise foi indéniable ? N'apportent-ils pas entre eux, dans leurs relations intimes, une vraie bonne foi, un sincère respect de la vérité ?

On a constaté assez souvent la naïve confiance des sauvages à l'égard des étrangers, lors du premier contact de leurs tribus avec les Européens conquérants, pour affirmer que le penchant au mensonge, loin d'être « inné » dans les races inférieures, ne s'est développé, jusqu'à devenir caractéristique de ces races, que sous l'influence et par la faute des civilisés. Il ne faut pas iden-

tifier la plupart des peuplades sauvages actuelles, déprimées, incapables d'effort parce qu'elles n'ont plus que le sentiment de leur infériorité et de leur impuissance, tombées à un très bas degré d'abjection morale et d'inertie intellectuelle, et les peuplades primitives, telles qu'eussent pu les décrire les premiers explorateurs s'ils avaient pu les étudier sans précipitation et sans passion. « Lorsqu'on parle de sauvages on se représente toujours, dit M. Topinard[1], les Boshimans du désert de Kalahari, les Fuégiens acculés à la mer, les Australiens souffreteux des côtes. Ce sont des cas particuliers, des faibles que de plus puissants ont rejetés dans les endroits déshérités. La majorité des sauvages, avec la place immense dont ils disposaient, avec des ressources naturelles de tous genres, étaient heureux ». On pourrait ajouter qu'ils n'étaient pas plus fourbes que les civilisés d'aujourd'hui. Mais la concurrence a développé l'égoïsme, les vices et la tendance au mensonge. Les progrès de la civilisation ont ainsi pour rançon la décrépitude morale d'une partie de l'humanité. Les ruptures d'équilibre qui, pour certains groupes sociaux, sont

1. *L'anthropologie et la science sociale*. Paris, Masson, 1900. p. 36.

le point de départ du progrès matériel et intellectuel, sont pour d'autres le commencement de la décadence, de la perversité.

27. — Les animaux.

Il en est d'ailleurs des races humaines inférieures comme de nombreuses espèces animales qui ne sont devenues rusées, astucieuses, que par nécessité vitale en présence de l'espèce humaine ou des autres espèces animales conquérantes, exterminatrices. On ne saurait oublier, dit Lacassagne, « qu'il y a des cas authentiques de simulation et de tromperie, à laquelle certains animaux recourent pour éviter une fatigue ou pour se procurer un avantage. Mais, fait remarquer Lombroso[1], de même que l'association de malfaiteurs, l'escroquerie ne se manifeste qu'au milieu de grandes agglomérations d'animaux domestiques ». Les chevaux de troupe, les singes et les chiens apprivoisés, sont d'habiles simulateurs et ne le cèdent point en hypocrisie au chat, peut-être calomnié quand on le représente comme l'un des animaux les plus dissimulés et les plus fourbes : la domestication a sur les animaux le même effet

1. Lombroso. *L'homme criminel*, p. 19.

que l'asservissement sur les hommes ; les êtres faibles luttent contre les forts avec les armes qui leur restent. Quant aux espèces qui, comme celle du renard, se transmettent héréditairement des instincts de ruse et de tromperie, ce sont des espèces faibles, que leurs appétits condamneraient à une prompte destruction si elles n'avaient pas eu recours à de nombreux artifices.

Un grand nombre d'animaux sont capables de simulation, mais par une conséquence naturelle de l'instinct de conservation : la forme ordinaire de la simulation est en effet chez eux la production d'une apparence de complète immobilité dans le repos ou la mort. Romanes[1] croit avec Couch que l'attitude des insectes qui, presque tous, simulent la mort quand ils sont en danger, est due à la terreur. Mais le Dr Ballion[2] qui a « souvent provoqué la manœuvre en question chez beaucoup d'entre eux », dit à ce propos : « Dès que je les abandonnais, ils cessaient de feindre, ils cherchaient à fuir ou à s'envoler ; touchés de nouveau, ils redevenaient immobiles pour reprendre instantanément leur course ou leur vol. Cela évidemment n'eût pas eu lieu, si ces animaux avaient été

1. *L'évolution mentale chez les animaux*. Paris, F. Alcan, p. 314.
2. Dr Ballion. *La mort chez les animaux*. Bazas, Constant, 1900, p. 35.

sous l'influence paralysante de la peur. » De même chez de nombreux vertébrés, chez le renard, l'opossum et quelques rongeurs, la simulation est intentionnelle, bien que favorisée par une préadaptation spécifique. Plusieurs oiseaux, tels que l'oie sauvage, le râle de terre et l'alouette des champs, « simulent leur mort en se couchant tout de leur long et en se cachant la tête », régulièrement pendant la mue : il s'agit ici encore d'un mode de simulation commun à toute l'espèce. Or, il est impossible de ne pas rapporter cette aptitude générale, spécifique, à l'acquisition ancestrale d'un moyen d'éloigner l'ennemi désireux de chair vivante. L'activité instinctive apparaît ici nettement comme autrefois acquise et héréditairement transmise à un grand nombre d'êtres constituant la descendance de quelques couples qui se sont imités les uns les autres et ont ainsi propagé un mode de réaction utile.

Nous voyons chaque jour des individus appartenant aux espèces animales les plus diverses commettre des fraudes, se livrer à la simulation ou à la dissimulation. Le chien de garde simule la colère par de sourds grondements, par des attitudes qui ont uniquement pour fin l'éloignement du passant : ces faits de simulation peuvent se généraliser chez les chiens de garde et devenir carac-

téristiques de toute une variété. M. Couteaux après Romanes a signalé des cas de vols accomplis par des chiens et accompagnés de dissimulation très habile, de manœuvres destinées à faire rejeter l'accusation sur d'autres animaux ou sur des bêtes sauvages : il y a dans ces cas comme un rudiment de dénégation suivie d'accusation calomnieuse ; ce genre de tromperie peut être adopté par un assez grand nombre d'individus de la même espèce sans que l'on soit autorisé à prétendre que cette espèce est naturellement fourbe.

28. — La race.

De même pour les races humaines la dissimulation, la simulation, l'invention mensongère, peuvent devenir le trait le plus saillant d'un caractère ethnique sans qu'il soit permis pour autant de rejeter l'accusation sur la *race*. M. Robertson[1] a fort bien montré que les défauts si amèrement reprochés aux prétendus représentants de la race celtique par les prétendus représentants de la race germanique sont des défauts passagers et dus bien plutôt à l'action néfaste exercée par les vainqueurs

1. *The Saxon and the Celt.* Londres, University Press, 1897.

sur les vaincus qu'à une sorte de « péché originel » affectant toute une espèce.

Il faut se méfier des entités sociologiques : nous l'avons déjà montré dans notre étude sur les *Causes sociales de la Folie* ; et c'est pourquoi le « réalisme » de M. Durkheim nous paraît parfois dangereux. La race est une des « choses » auxquelles certains sociologues aiment s'arrêter dans leurs explications ; il y a, en effet, des traits de caractère communs à la majorité des Irlandais, des Germains, des Latins, des Nègres, des Chinois, et ces traits de caractère, on les nomme ethniques pour les distinguer de ceux du caractère national ou régional ou local ; mais ce n'est pas une raison pour affirmer l'existence d'une race correspondante, pas plus que ce n'était une raison au temps de Platon pour affirmer l'existence de l'homme en soi que d'avoir constaté la similitude foncière de tous les hommes. Pourquoi ne pas appeler race de préférence l'agrégat social qui présente des traits de caractère communs aux gens d'une même région, par exemple aux Normands, aux Bretons, aux Gascons, etc. ? Ne serait-on pas bien plus sûr de la parenté physiologique des individus compris sous une dénomination de ce genre que de la parenté physiologique des prétendus Celtes ou Germains ou Latins ? Dans le monde

civilisé les Israélites seuls peuvent avoir quelque prétention à se rattacher tous à un tronc primitif, à réaliser par conséquent une race. Or, les juifs portugais diffèrent des juifs hollandais ; le type juif varie de pays à pays. Et cela prouve que la « race » ne résiste pas à l'influence de facteurs sociaux d'une bien plus haute importance, à la contrainte brutale ou insidieuse, la mode, la coutume, l'imitation, bref à l'influence du milieu.

C'est le milieu physique, économique, politique qui fait qu'une collectivité devient mensongère ; les races trompeuses, hypocrites, menteuses, sont des produits, des effets de l'action exercée sur une collectivité étendue par une autre collectivité dont l'influence est devenue prépondérante. Derrière la race il faut donc toujours rechercher les facteurs sociologiques ou psychologiques du caractère ethnique, et sur ce point nous sommes convaincu de nous trouver d'accord avec M. Tarde. Or, les facteurs d'un caractère ethnique sont d'abord les conditions géographiques, atmosphériques, « telluriques »[1], qui déterminent le mode fondamental d'adaptation au milieu ; ce sont ensuite les rapports avec les peuples voisins, les scissions et les amalgames ou fusions de peupla-

1. Cf. Ratzel. *Le tellurisme social.*

des, autrement dit les rapports sociaux internes et externes en harmonie avec les rapports économiques, militaires, intellectuels, etc. Le penchant collectif au mensonge est ainsi un effet de causes multiples et parfois très éloignées, mais qu'en général l'hérédité et l'imitation rendent extrêmement efficaces.

L'hérédité et l'éducation font le Normand dès son jeune âge retors, défiant, sournois, porté à la dissimulation et à la fraude ; mais l'hérédité et l'éducation n'ont fait que transmettre des dispositions nées sans doute au temps où la noblesse et le clergé, la royauté et les brigands, pressuraient le peuple en possession de riches pâturages et de récoltes abondantes. Le Gascon est au contraire porté à une franchise souvent plus apparente que réelle, à une exubérance qui n'exclut pas la malice et le désir d'induire en erreur. Il est tel par la puissance même de l'imagination et de l'affirmation ; mais l'hérédité et l'éducation ont dû transmettre des penchants dont l'origine lointaine doit au moins être rattachée à la fertilité du sol et à l'aisance de la vie au bon soleil sous un ciel rarement sombre. L'histoire et l'étude de la nature, de la « route suivie » (comme le veut M. Demolins), permettent d'expliquer un type social donné mieux que ne le permet le mot *race*. Le pen-

chant général au mensonge, en un pays ou en une tribu, ne saurait en conséquence être rattaché sans danger à l'existence d'une abstraction.

29. — Le sexe.

Si la race est une entité dont l'intervention ne peut fournir matière qu'à des explications verbales, n'en est-il pas de même du sexe ? Le mensonge ne diffère-t-il pas selon le sexe et l'un des deux sexes n'est-il pas plus porté que l'autre au mensonge en général ? La croyance vulgaire est sur ce point défavorable au sexe féminin : l'homme est considéré comme plus porté à la loyauté, à la véracité, à la franchise poussée parfois jusqu'à la brutalité ; la femme est suspectée d'un penchant aux mensonges de toutes sortes, notamment à la dissimulation, à la simulation, à l'invention mensongère. On prétend que la femme du monde calomnie volontiers ses semblables dans les salons où elle ne paraît apporter que grâce et insouciance, que la femme du peuple aime la diffamation ; que le goût de la toilette, du brillant ou du clinquant, qui caractérise la femme, s'accorde mal avec le souci de la vérité ; que l'instabilité mentale est poussée chez les femmes jusqu'au manque complet d'esprit de suite, de sens cri-

tique, de précision et par conséquent de véracité: que la femme élude volontiers les questions précises, évite les réponses nettes, conserve des arrière-pensées. Bref « l'éternel féminin » serait fait de fourberie plus ou moins impudente.

Il est à craindre qu'en portant ces jugements si pessimistes sur la femme on n'ait été victime de nombreux sophismes d'induction, de généralisations hâtives. Incontestablement, certaines femmes poussent le mensonge plus loin que ne le font en général les hommes quand ils ne sont ni trop efféminés, ni trop dégénérés. La femme astucieuse et fourbe se rencontre dans l'histoire, dans la vie de tous les jours, dans tous les rangs de la société, d'autant plus remarquée qu'elle peut plus impudemment et plus impunément berner les imbéciles et mystifier les esprits forts. Une escroquerie de cent millions est possible rien qu'avec les ressources de l'astuce et de la simulation féminines. Mais la femme est surtout dangereuse quand, à la puissance de dissimulation ou d'invention mensongère, elle joint le crédit qu'elle tient de l'amour. Ce n'est pas seulement parce qu'elle est faible, d'une complexion plus délicate que l'homme, que, pour éviter les dangers, sauvegarder son honneur, ses biens ou sa vie, parvenir à ses fins, elle est obligée souvent d'avoir recours

aux armes que lui fournit le mensonge ; c'est aussi parce qu'elle peut aisément entraîner la croyance en suscitant les passions liées à l'appétit sexuel, en profitant du trouble dans lequel cet appétit peut jeter l'homme, qu'elle est portée à avoir recours à un moyen de triomphe aussi aisé à employer que l'est pour elle la simulation de l'amour.

On constate que les petites filles sont plus imaginatives que les garçons, qu'elles sont plus portées en conséquence à l'invention mensongère ; que les jeunes filles sont de bonne heure plus dissimulées que les jeunes gens ; mais le type féminin que nous connaissons ne saurait être considéré comme un type normal ; il a subi des déformations imposées par la coutume, les mœurs, l'éducation, et transmises par l'hérédité. La femme civilisée est actuellement un produit social bien plus qu'un être sur lequel le sexe, les caractères physiologiques, exercent leur influence[1]. La femme n'éprouve si vif le désir de recourir au mensonge, dans lequel elle se sait supérieure à l'homme, que parce qu'elle en a besoin pour parer à la brutalité, à l'insolence, aux injustes rigueurs, aux exigences immorales. La « loi de l'homme »,

1. Voir Lourbet. *Le problème des sexes*. Paris, Giard et Brière, 1900. — Duprat. *L'instabilité mentale*. Paris, Alcan, 1899, p. 238.

faite presque tout entière en faveur de l'homme, au détriment des libertés féminines, au mépris de la justice et de la charité strictement morale, a conduit la femme, aussi bien celle qui vit en esclave que celle qui vit en maîtresse au foyer domestique, à éluder les prescriptions insolentes, à chercher un remède aux rigueurs inutiles ou excessives, en abusant de la crédulité de l'homme. La femme est devenue menteuse, comme les êtres appartenant aux espèces ou races déchues parce qu'elles ont été longtemps opprimées, par suite des conditions sociales dans lesquelles le sexe féminin a été obligé, en général, d'évoluer.

Le mensonge, souvent si empreint de perversité et d'impudeur, de la femme adultère, rusée, insidieuse, qui dissimule ou simule, invente ou nie, vit la plus grande partie de son existence en pleine tromperie et duperie, est un produit social : c'est une conséquence du régime conjugal ou extra-conjugal auquel elle est soumise. La femme mariée sans amour à un homme qui ne l'aime pas et qui la considère comme un moyen de satisfaire ses appétits, tandis qu'elle le considère de son côté comme un introducteur à la vie mondaine et à la pleine liberté, la femme déjà adultère en esprit avant de l'être en fait, ne peut, dans son désœuvrement, qu'appliquer son esprit (qui d'ail-

leurs n'a jamais été accoutumé à la recherche et au respect de la vérité), à des conceptions plus ou moins romanesques, à des inventions plus ou moins astucieuses. Rien n'occupe son intelligence, ni vie domestique, ni vie artistique, ni vie scientifique ; seule la frivolité l'attire ; et les lectures à la mode, l'atmosphère des théâtres et des soirées mondaines, achèvent de pervertir son cœur vide de sentiments sérieux, d'inclinations profondes. Ainsi se développe l'être sans jugement, sans défense contre les caprices, pour qui le mensonge devient un jeu, la rouerie une vertu, la dissimulation une habitude, la simulation une occupation de tous les instants.

Ce n'est donc pas le sexe féminin qu'il faut incriminer, pas plus lui que la race : la femme de nos jours et de nos pays n'est menteuse ou trompeuse que dans la mesure où elle est frivole, et elle n'est frivole que par défaut d'éducation convenable. L'émancipation intellectuelle de la femme ferait son émancipation morale : elle l'affranchirait, la « viriliserait » dans la mesure où il convient à une femme d'avoir comme l'homme honnête l'amour de la vérité, la haine de l'hypocrisie et du mensonge. L' « éternel féminin » serait vite un type social disparu si les causes sociales de fourberie et de dissimulation venaient à dispa-

raître des sociétés modernes. Il en serait de même, — est-il besoin de l'ajouter ? — de toutes les formes de mensonges dues aux différentes causes sociales énumérées plus haut.

CHAPITRE VI

PSYCHO-PHYSIOLOGIE DU MENSONGE

30. **Phénomènes neuro-musculaires.**

L'état d'esprit du menteur se manifeste-t-il à nous par des modifications biologiques ? S'il s'agit de grandes personnes habiles dans l'art de mentir jusqu'à dissimuler le sentiment qu'elles éprouvent dans la dissimulation même, il est assurément difficile de découvrir chez elles des indices de mensonge. Mais les enfants se trahissent d'ordinaire assez promptement et l'enquête faite par la Société pour l'étude psychologique de l'enfant va nous fournir encore de précieuses indications. Quelques enfants sont signalés comme mentant « avec candeur » ; ce sont des mensonges à peine conscients qu'ils commettent, car de jeunes êtres dissimulés au point de présenter toutes les apparences de la sincérité dans le mensonge sont très rares. Beaucoup ont une attitude embarrassée ; ils paraissent gênés par les regards que l'on porte sur

eux ; leurs yeux fuient les yeux trop investigateurs et ils montrent leur hâte d'en finir avec une observation attentive en faisant des mouvements involontaires comme pour se retirer, pour se mettre à l'écart ou pour passer à une occupation nouvelle. Quelques-uns ne peuvent pas s'empêcher, malgré leur froideur apparente, de contracter leurs muscles, de frapper le sol du pied selon un certain rythme, de froisser avec leurs doigts une étoffe ou d'enfoncer les mains dans leurs poches pour les en retirer et les y replacer alternativement. Certains trahissent leur inquiétude par de l'agitation, par une hardiesse exagérée jusqu'à devenir de l'insolence[1] ; ils s'excitent et perdent toute mesure dans l'ardeur des convictions exprimées, dans la volubilité du langage, dans la promptitude des réponses ou dans l'audace avec laquelle ils questionnent : il semble qu'un déclanchement soudain a fait livrer passage à un flux de paroles qui menaçent de devenir incohérentes, tout comme chez les aliénés atteints de manie aiguë.

Chez certains enfants, la parole est abondante,

1. « Si vous ne me croyez pas, me dit une fille de 14 ans qui venait de faire soudain un gros mensonge, eh bien ! vous n'avez qu'à le dire. Je sais bien ce que j'aurai à faire ensuite. » Et elle prenait une attitude de provocation en même temps qu'une grande agitation la gagnait.

mais à voix basse pour les uns, pour d'autres à voix très haute avec des éclats qui ressemblent à des spasmes. L'agitation peut n'amener que des modifications vaso-motrices, de la rougeur ou de la pâleur, ou l'une et l'autre alternativement. Quelquefois, le seul indice perceptible est le tremblement de la main, ou le clignotement des paupières ou le battement précipité des ailes du nez, ou un léger plissement du cuir chevelu ou un sourire bizarre, soit fugitif, soit durable et alors presque énigmatique. La protrusion des lèvres ou leur contraction avec décoloration de la muqueuse peut remplacer le sourire. Dans quelques cas, le menteur hoche la tête, ou bien il attend, il recherche un signe d'acquiescement, ou bien il présente des alternatives d'assurance et de confusion.

La diversité des manifestations physiologiques de l'état de mensonge montre bien qu'il s'agit d'un état émotif. Comme l'a montré William James, les phénomènes affectifs sont essentiellement constitués au point de vue physiologique par un plus ou moins grand nombre de réflexes musculaires et vaso-moteurs, pouvant entrer dans des combinaisons si variées que toute classification des émotions en devient impossible[1]. Il y a

1. William James. *Principles of psychology.*

dans l'état de mensonge des faits soit d'excitation, soit de dépression, soit d'excitation alternant avec la dépression. Toutefois, il ne faudrait pas confondre les phénomènes affectifs proprement dits avec les faits de mimique expressive dus à la simulation et destinés à faire naître ou accroître la confiance de l'auditeur qui est en même temps spectateur. Chez les sujets adultes surtout se rencontre une grande variété de contractions ou expansions musculaires dont l'étude relève de la psychologie des gestes et de la mimique[1]. On simule l'enthousiasme en inclinant la tête en arrière, le regard dirigé en avant, les narines dilatées, les épaules maintenues élevées pendant quelques instants, les mains fortement ouvertes et les doigts fort écartés les uns des autres, les membres inférieurs tendus, le corps soulevé sur la pointe des pieds[2]. On simule la fermeté, l'assurance et par conséquent la sincérité, en tenant la tête droite, le regard dirigé en avant, le tronc redressé et porté un peu en arrière, les épaules élevées et portées elles aussi en arrière[3]. Pour mieux marquer la confiance en soi, dans la démarche, « le talon entame fortement le pas »;

1. Cf. Cuyer. *La mimique*. Paris, O. Doin, 1902.
2. *Ibid.*, p. 325
3. *Ibid.*, p. 329.

dans la station assise, les membres inférieurs sont allongés ou bien les mains sont appuyées sur les genoux, les coudes tournés en dehors et les doigts dirigés en dedans[1]. Souvent les menteurs simulent le rire ; parfois ils y réussissent mal et ils ont un « rire forcé » dans lequel « les déplacements faciaux » seuls se produisent sans les « déplacements expressifs de la bienveillance » : les lèvres sont simplement écartées, « le sillon naso-labial recourbé à convexité interne dans la plus grande partie de son étendue, la peau creusée de rides rayonnant de l'angle externe de l'œil et des parties avoisinantes vers la tempe ».

Cette réserve faite sur les modifications physiologiques qui peuvent accompagner le mensonge sans être les indices du fait lui-même, nous pouvons admettre encore qu'il n'y a pas d'altération intentionnelle de la vérité sans tendance à des contractions ou expansions musculaires, à des phénomènes d'inhibition ou d'excitation. La raison de ces phénomènes ne peut se trouver que dans la physiologie cérébrale qui est à la base de l'explication psychologique du mensonge.

1. Cuyer. *Op. cit.*, p. 337.

31. — Psychologie de l'invention mensongère.

L'analyse psycho-pathologique et psycho-sociologique nous a montré le mensonge dû à des tendances soit systématisantes, soit obsédantes (et « explosives » pour ainsi dire, puisqu'elles déterminent à un moment quelconque une affirmation inattendue ou une dénégation qui s'introduit soudain dans le cours des propositions véridiques). Mais comment ces tendances agissent-elles sur notre activité mentale ?

Nous l'avons vu, deux cas se présentent : le mensonge est ou bien une invention plus ou moins complexe, positive, ou bien une invention négative; mais toujours le mensonge a entre autres caractères celui d'un fait d'imagination. Nous devons donc étudier l'invention mensongère. M. Ribot l'a un peu négligée dans son beau livre, si documenté et si clair, sur l'imagination créatrice[1] ; mais il a fourni les bases d'une explication scientifique complète, explication à laquelle d'ailleurs notre analyse vient apporter une entière confirmation.

L'imagination mensongère participe des diverses sortes d'imagination étudiées par M. Ribot :

1. Th. Ribot. *Essai sur l'imagination créatrice*. Paris, F. Alcan, 1900.

l'*imagination plastique*, « qui a pour caractères propres la netteté et la précision des formes », qui a pour matériaux « des images nettes (quelle qu'en soit la nature) se rapprochant de la perception », « l'imagination qui matérialise »[1] et qui fournit aux mythes, par exemple, leurs conceptions les plus séduisantes, est celle des menteurs qui après avoir tenté de suggestionner les autres se suggestionnent souvent eux-mêmes. L'*imagination diffluente*[2] que M. Ribot oppose à la précédente, qui est celle des esprits romanesques, rêveurs et chimériques, est aussi celle des gens qui mentent en proposant des conceptions vagues, peut-être d'ailleurs parce qu'ils ont des idées vagues. L'*imagination mystique*, qui « transforme les images concrètes en images symboliques et les emploie comme telles[3], semble n'avoir rien de commun avec l'imagination mensongère ; cependant cette imagination est celle des gens qui « suggèrent, laissent transparaître au lieu de réaliser et de fixer », des gens qui « n'usent pas de signes à valeur fixe et universellement admise », qui abusent de l'analogie et qui fournissent de prétendues explications aux esprits simples et naïfs : on voit qu'elle est indispensable à

1. Ribot. *Op. cit.*, p. 153 sqq.
2. *Ibid.*, p. 163 sqq.
3. *Ibid.*, p. 187.

la production du mensonge savant, à la simulation intentionnelle d'un savoir que l'on ne possède pas, à la suggestion d'idées que l'on ne pourrait pas exprimer sans risquer de laisser voir la fourberie ou la contradiction ; elle est indispensable à beaucoup de gens d'église, de prophétisants, de chefs de sectes, d'orateurs même populaires. L'*imagination scientifique* « fournit à discrétion des exemples de ce qui a été nommé à bon droit la mythologie scientifique. Il y a, dans les sciences, les hypothèses auxquelles on ne croit pas, que l'on conserve pour leur utilité didactique, parce qu'elles sont un procédé simple et commode d'exposition. (Ainsi, les « propriétés de la matière » chaleur, électricité, magnétisme, etc... l'affinité, la cohésion... [1]). Se servir de ces hypothèses comme d'incontestables vérités pour abuser celui qui apprend, c'est mentir ; faire prendre une hypothèse quelconque, que l'on n'a point vérifiée ou dont on a constaté l'insuffisance pour une donnée scientifique, c'est même le plus sûr moyen d'induire en erreur la majorité des gens, confiants dans la science. Toute invention scientifique a risqué d'être d'abord une erreur, et si elle est exposée sans réserves, elle peut donner matière à des mensonges,

1. Ribot. *Op. cit.*, p. 202.

d'autant plus aisément que l'imagination dans ce cas « vise à l'objectivité, y prétend reproduire l'ordre et la connexion des choses ». L'*imagination pratique* indispensable aux grands et petits inventeurs de modifications utiles, est aussi celle des « chevaliers d'industrie, des coureurs d'aventures, des inventeurs souvent originaux d'expédients suspects, gens affamés de changements, imaginant toujours ce qu'ils n'ont pas »[1]. C'est par conséquent celle de tous les menteurs obligés ou désireux d'inventer pour eux ou pour les autres de nouveaux modes de vie et d'activité, d'acquérir des moyens d'inspirer confiance d'abord, puis de réaliser les fins proposées en ayant recours à des intermédiaires fictifs. A l'inventeur qui doit combiner les diverses pièces d'une machine ressemble plus qu'on ne le croit d'ordinaire le menteur qui doit coordonner les différents éléments de toute une machination. L'*imagination commerciale* qui « ne dépend pas du degré de culture », qui suscite le plus souvent la cupidité et qui a la plus grande ressemblance avec l'imagination du tacticien, car le commerce est souvent « une forme de la guerre », qui est faite surtout de calculs et de combinaisons schématiques[2], a trop de

1. Ribot. *Op. cit.*, p. 215.
2. *Ibid.*, p. 245.

parenté dans bien des cas avec l'invention mensongère pour qu'on insiste sur les rapports du trafiquant avec le menteur. L'*imagination utopique* enfin se manifeste très nettement dans certaines inventions mensongères d'enfants : les adultes n'osent pas en général conter l'invraisemblable et repousser les limites de la mystification au delà du domaine de la crédibilité vulgaire; mais les enfants n'éprouvent parfois aucune honte à proposer comme véritable ce qu'une imagination effrénée peut concevoir à peine comme un idéal.

Qu'est-ce à dire sinon — ce qui est presque un truisme, mais ce qu'il fallait pourtant établir — que tous les modes d'imagination peuvent servir, encore plus qu'à la découverte des vérités, à l'invention mensongère ? Mais ce qui semble le propre de l'invention mensongère, c'est de pouvoir aller jusqu'à la complète négation de l'existence d'un objet déterminé. Sans doute l'imagination esthétique peut aller jusqu'à la suppression d'une ou plusieurs qualités d'un objet, d'un ou plusieurs éléments d'un tout ; jamais elle ne tend au néant complet. Les autres genres d'imagination sont des modes de création ou de production mentale; l'imagination dans le mensonge peut seule, comme nous l'avons dit plus haut, être simplement

négative. Dans certains cas il y a donc plutôt *inhibition* que production.

32. — L'inhibition.

Nous avons constaté souvent parmi les phénomènes neuro-musculaires, caractéristiques de l'état psycho-physiologique du menteur, des faits de contraction, de répression de mouvements ébauchés, des faits d'inhibition. Le menteur doit se retenir d'exprimer tout haut sa pensée. Il n'est pas un simple imaginatif, mais un être qui conçoit à la fois ce qu'il devrait exprimer et ce qu'il suggère effectivement, ceci n'étant pas identique à cela. Il s'ensuit un processus psycho-physiologique beaucoup plus complexe que dans le cas de la pure imagination créatrice. En effet s'il est une loi bien établie par de nombreuses expériences ou observations de psycho-pathologie[1], c'est que *toute idée nette et vivace engendre le mouvement correspondant*. Comme conséquence de cette loi, on doit admettre que la représentation très nette de ce que l'on devrait dire — et elle est très claire en beaucoup de cas d'altération de la vérité, d'autant plus nette que le sentiment d'obligation

1. Cf. P. Janet. *L'automatisme psychologique*.

morale peut venir la renforcer — engendre une forte propension à prononcer effectivement les mots et à faire les gestes ou prendre les attitudes par lesquels s'exprimeraient des pensées vraies. Il y a dès lors antagonisme souvent violent entre cette propension naturelle, et la tendance, accidentelle ou habituelle, à déguiser la vérité en affirmant autre chose que ce que l'on croit ou sait être la vérité. Pour que cet antagonisme soit atténué au point que la dissimulation de la pensée devienne aisée, l'habitude doit déjà être grande de dire le contraire de ce que l'on devrait dire : c'est pourquoi la distinction entre le menteur par accident et le menteur par habitude, le menteur prompt à se confondre lui-même et le menteur tenace, persistant dans le mensonge, s'impose à nous maintenant.

Le menteur par accident peut être un individu à l'imagination ardente ou un être sous le coup d'une émotion vive, qui affirme ou nie impulsivement sans se rendre un compte exact de la faute qu'il commet et de la distance qui sépare son assertion de la vérité : ce n'est « qu'après coup » qu'il conçoit nettement le vrai. Alors, il peut ou bien persister dans son dire — par vanité, orgueil, amour-propre, pudeur, — ou bien se hâter de passer à un autre sujet de conversation, ou bien

se dédire. S'il se dédit, c'est à peine si on peut l'accuser d'un léger manque de franchise ; s'il se hâte de fuir le sujet du mensonge, ordinairement il se trahit par sa précipitation, son trouble ; s'il persiste, il tend à devenir un menteur habituel et il lui faut déjà une grande puissance d'inhibition. Chez le menteur tenace, le mensonge est en général habituel ; la fatigue, le trouble, le malaise viennent d'autant moins vite que l'inhibition a été plus fréquente ; les signes physiologiques du mensonge sont moins apparents, les contractions musculaires moins énergiques et surtout moins spasmodiques : le menteur est plus à l'aise pour simuler, pour appuyer ses dires d'une mimique plus convaincante, de jeux de physionomie analogues à ceux de la franchise, de sourires moins faux, d'intonations d'une voix moins altérée, etc. L'invention mensongère tend, dans ce dernier cas à s'affranchir de presque toutes les entraves que lui apporte d'habitude la conception du vrai.

33. — Psycho-physiologie de l'invention.

Cette invention mensongère repose sur un processus physiologique bien connu. Nous n'avons pas à invoquer ici les prétendues lois de l'association mentale, telles que les ont établies les

psychologues anglais depuis Locke et Hume jusqu'à Stuart Mill, Bain et Spencer. Dire que les synthèses représentatives se font par contiguïté, ressemblance ou contraste, c'est décrire certains faits, ce n'est point les expliquer. Toute synthèse imaginative doit être précédée d'une dissociation des éléments qui composaient déjà d'autres synthèses empiriques, car l'imagination ne crée pas ses matériaux, elle ne fait que donner une nouvelle forme, établir de nouvelles relations entre des éléments fournis par l'expérience et dont l'analyse n'est pas poussée fort loin en général[1]. La dissociation n'est presque jamais intentionnelle ; elle est due à des interférences de synthèses diverses, qui ont des éléments communs, mais de telle sorte que ces éléments communs sont associés tantôt à certaines données, tantôt à certaines autres, ce qui rend les associations moins énergiques. Une synthèse est en effet d'autant plus difficile à dissoudre que ses composants ont « moins d'affinité » avec d'autres éléments que ceux avec lesquels ils sont unis ; et

1. Si l'analyse de ces éléments était poussée aussi loin que possible, il pourrait se faire qu'ils soient réduits à des relations très simples ; aussi en disant que l'imagination, créatrice de nouvelles relations n'est pas créatrice de matériaux nouveaux, ne prétendons-nous point affirmer qu'il y ait opposition radicale entre la forme créée et la matière employée.

« l'affinité » des représentations ou parties de représentations les unes pour les autres vient de l'habitude qu'a le sujet de les associer ou de ne point les associer. Donc une première condition de l'invention mensongère est une expérience suffisante pour que des interférences d'associations se soient déjà produites et aient favorisé la dissociation. C'est pourquoi la dénégation pure et simple, dans laquelle l'invention mensongère est à son minimum, est bien plus à la portée des plus jeunes êtres, des gens les moins expérimentés et les moins bien doués intellectuellement, que l'affirmation fallacieuse, fruit d'une imagination déjà très féconde.

La dissociation mentale a pour fondement la ruine d'habitudes nerveuses, de celles que M. Ribot a appelées jadis[1] des *associations dynamiques* de cellules nerveuses. Mais une fois ces habitudes détruites, comment expliquer l'établissement de nouvelles relations entre les divers éléments nerveux, neurones ou fibres, et entre les régions corticales distinctes ? Sans doute les habitudes les plus anciennes peuvent être promptement restaurées, et cela suffit parfois pour donner naissance à des synthèses mentales différentes de

1. Dans son étude sur les *Maladies de la mémoire*.

celles que comporterait une notion exacte de la réalité ; mais encore faut-il indiquer sous l'influence de quel stimulus autre que l'expérience actuelle — qui est ici bannie puisqu'il s'agit d'une conception différente de la représentation objective — peut s'effectuer, ou bien le retour à une ancienne habitude nerveuse, ou bien le processus qui aboutit à la création d'une nouvelle habitude.

On ne saurait invoquer les affinités dont parle Bain[1] : nous venons de dire que les éléments de nos représentations n'ont pas d'autres « affinités » que celles qui résultent de nos habitudes. On ne peut pas davantage avoir recours aux « explosions nerveuses » dans le sens de la moindre résistance, dont parle William James[2] : ces explosions risqueraient fort de ne pas produire la construction mentale exigée par les intérêts que le mensonge doit servir. La loi d'association systématique et celle d'inhibition systématique établie par M. Paulhan[3], nous indiquent fort bien que les éléments psychiques s'associent quand ils peuvent former un tout systématique, quand ils peuvent coexister dans une même synthèse, hors de laquelle sont rejetés les éléments incompatibles avec ceux qui

1. *Senses and Intellect.*
2. *Principles of psychology.*
3. *L'activité mentale et les éléments de l'esprit.*

sont ainsi admis. Ces éléments incompatibles se trouvent inhibés, c'est-à-dire privés pour plus ou moins longtemps du maximum de clarté consciente. Mais la loi ainsi établie ne constitue pas une explication satisfaisante : un système suppose en général un principe de systématisation, une fin ; sans doute deux mouvements contraires s'annihilent et deux contractions ou expansions musculaires au lieu d'être annihilées l'une par l'autre seront de préférence coordonnées alors même qu'aucune fin ne serait proposée à cette double activité ; mais il n'y a pas là systématisation proprement dite, et la plupart de nos constructions mentales ont une fin. C'est un fait bien établi que dans un objet nous ne percevons bien que ce qui nous intéresse, c'est-à-dire ce qui répond à une tendance prédominante ; de même nous ne concevons que ce qui nous intéresse et nos synthèses mentales, nos inventions sont déterminées par nos appétitions ou nos répulsions.

Or, nous venons rejoindre ainsi un principe mis en lumière par notre analyse : *Toute invention mensongère est déterminée par une tendance*. Ce principe, M. Ribot l'a également mis en lumière à propos de l'imagination créatrice ; et puisque nous avons montré que l'imagination du menteur pouvait embrasser tous les modes de l'imagination

créatrice, ce qui est vrai de celle-ci est vrai de celle-là. « *Toutes les formes de l'imagination créatrice,* dit M. Ribot[1], *impliquent des éléments affectifs.* » Une appétition ou une répulsion est, on le sait[2], ou bien un mouvement ébauché ou bien une image de mouvement très vive, jointe à la représentation plus ou moins nette de la fin vers laquelle tend le mouvement : toute tendance intéresse donc les régions motrices du cerveau, et tout ce qui est ou mouvement ou préparation au mouvement étant prépondérant dans notre vie psycho-physiologique[3], il est vraisemblable sinon certain que les phénomènes corticaux liés à l'éveil d'une tendance sont la vraie cause de l'association nouvelle de régions cérébrales ou éléments nerveux propres à engendrer par leur synergie une nouvelle synthèse mentale.

Le rapport des régions cérébrales correspondant à la vie affective — ou mieux à l'appétition — avec les régions cérébrales correspondant à l'idéation et à l'imagination, voilà donc la relation physiologique fondamentale qui doit servir de point de départ à une explication de l'invention

1. *Op. cit.*, p. 27.
2. Cf. Ribot. *Psychologie des sentiments.*
3. Voir notre *Esquisse d'une théorie scientifique de l'activité mentale.*

mensongère. Cette relation correspond au rapport que nous devons établir entre la production des images qui permettent le mensonge et les tendances caractéristiques d'un individu. Une personne d'un certain caractère ou tempérament sera d'autant plus portée à certains mensonges que ce caractère et ce tempérament seront plus favorables à l'excitation ou à la dépression. La dénégation mensongère est aisée aux gens calmes, apathiques et mélancoliques, enclins aux mouvements lents. L'invention mensongère est au contraire aisée aux personnes portées aux mouvements rapides, à l'activité, sinon désordonnée, du moins multiple et variée. La littérature a souvent mis en parallèle ces deux sortes de tempéraments opposés : le tempérament calme et froid, le tempérament vif et ardent; et c'est presque toujours ce dernier qui a été pris pour celui du menteur, parce que le menteur est d'ordinaire considéré comme un imaginatif, plus prompt à l'invention et à l'affirmation qu'à la dénégation. On sait qu'Alphonse Daudet a excellé dans la peinture du tempérament « méridional », de ce tempérament qui fait les Numa Roumestan, hommes sans scrupules bien qu'ils soient sans méchanceté, trompeurs et menteurs bien qu'ils soient sans malignité. Mais on pourrait opposer au caractère

dit « méridional » une nature qui fait partout à des degrés différents les hypocrites, les personnages doucereux et mielleux, profondément ennemis de la vérité. La diversité des natures humaines, celle des tendances caractéristiques, entraîne la diversité des menteurs; en outre, le mensonge est d'autant plus grave au point de vue psychologique qu'il décèle plus nettement le fond même du moi; car alors l'altération de la vérité n'est plus un simple accident dans la vie d'un imaginatif instable, mais une conséquence directe de la malignité foncière de l'individu.

34. — Psychogenèse.

Dès que l'enfant éprouve des tendances qui s'opposent à la systématisation mentale requise par la réalité, il invente. « L'imagination créatrice émerge peu à peu de la pure reproduction; elle en sort par évolution, non par éruption », dit M. Ribot, pour qui « le pas décisif se produit dans l'illusion[1] ». Il peut se faire en effet que l'expérience des illusions, qui font connaître à l'enfant son pouvoir imaginatif spontané, en dehors de tout effort et de toute intention, lui

1. *Op. cit.*, p. 89.

suggère l'usage à faire de ce pouvoir constructeur ; mais l'enfant ne serait pas porté à abuser de cette faculté s'il n'y était pas poussé par des appétits. Or le jeune être est souvent contrarié : la vie déjà n'est pas toujours à son gré, n'est pas toujours souriante pour lui ; ses désirs, il ne peut pas toujours les satisfaire sans encourir la réprobation paternelle, parfois même la punition. Les enfants grondés trop jeunes sont plus tôt que les autres des dissimulés, des négateurs. Pour éviter la souffrance ou la peine, l'enfant se cachera d'abord, puis niera. L'animal domestique une fois maltraité ne cherche-t-il pas déjà à se cacher à la moindre marque de mécontentement chez son maître, n'apprend-il pas très vite à dissimuler ? Pour se procurer un plaisir, une caresse, l'enfant simulera, il inventera : le chien, le chat ne savent-ils pas simuler l'attachement, inventer des attitudes qu'ils supposent être agréables à leur maître [1], pour obtenir un morceau de viande ou quelques gouttes de lait ? Et faut-il s'étonner que dès l'âge de deux ans certains enfants débutent dans le mensonge, qu'ils mentent dès qu'ils savent parler, alors que,

1. Certains chats savent être « polis » de la même façon que certaines « gens du monde » : ils feignent de goûter avec satisfaction les mets qu'on leur offre, bien qu'ils ne les aiment pas, espérant obtenir par leur simulation un meilleur traitement.

dès les premiers mois, l'enfant qui s'est aperçu que ses pleurs lui procurent la nourriture désirée et les caresses presque instinctivement recherchées, redouble ses cris et simule la souffrance? Il y a, dans le tout jeune être humain, une sorte d'imagination avant l'imagination nettement consciente ou connue comme telle, une invention avant que le pouvoir d'inventer soit conçu, et une façon de faire concevoir ce qui n'est pas, avant que l'invention réellement mensongère n'apparaisse.

Bientôt d'ailleurs, le plaisir du jeu vient renforcer la tendance à remplacer la réalité par des choses imaginaires, la vérité par des fictions. Le jeu, comme la simulation et la dissimulation, existe chez l'animal[1]. Il y a jusqu'ici similitude foncière du développement mental chez les brutes et de l'évolution psychique chez l'homme : l'animal invente, simule, dissimule, comme pour s'exercer, dans la libération joyeuse d'une énergie superflue, à l'action efficace dans des circonstances plus graves ; l'enfant joue de même comme pour s'exercer à la vie réelle et tous ses jeux sont d'abord à l'instar des occupations ou des modes d'activité réservés aux adultes ; il imite les grandes personnes, et son imitation l'habitue à la simula-

1. Cf. Groos. *Les jeux chez les animaux*. Paris, F. Alcan.

tion ; il se laisse prendre en partie à son propre jeu et il conçoit ainsi par sa propre expérience jusqu'où peut s'étendre le pouvoir de tromperie acquis par l'être qui simule. Aussi dès que son intérêt exigera qu'il ruse, qu'il trompe, qu'il mente, il n'y manquera pas, et il le ferait même ne serait-ce que pour éprouver le plaisir d'induire autrui en erreur, comme dans le jeu il s'induit parfois en erreur lui-même.

Les enfants que l'on veut faire jouer ne trouvent point amusantes les inventions les plus ingénieuses des grandes personnes[1]. C'est qu'ils n'éprouvent pas dans ce cas le plaisir recherché surtout par eux, le plaisir de l'invention personnelle, qui est très souvent aussi le plaisir de déformer la réalité. Ma petite fille, âgée de quatre ans, ne s'intéresse jamais autant aux historiettes que je puis lui conter, que lorsqu'elle se sent capable de les reprendre en les modifiant à sa guise : elle recommence alors le récit et m'observe aux moments où elle introduit ou supprime de nouveaux éléments ; si je me récrie, elle m'affirme que c'est bien ainsi que j'ai dit et rit bien haut de mon apparente déconvenue ; elle cherche donc à m'induire en erreur pour le plaisir d'altérer la

1. Voir B. Pérez. *Les trois premières années de l'enfant*, p. 323.

vérité, par jeu, rien que pour exercer son imagination à la tromperie. D'où vient cet attrait du mensonge sinon de l'attrait même du jeu, de l'intérêt que présente à toute jeune intelligence la fiction, cette poésie par excellence? Et l'attrait qu'exerce le jeu sur tout jeune animal, humain ou non, ne vient-il pas de ce que sous sa forme la plus rudimentaire, il est satisfaction des impulsions successives, des caprices, des tendances diverses, hors de la surveillance exercée par les autres ou par soi-même. Le jeu, c'est dans le domaine intellectuel, le libre exercice de la fonction d'association mentale, sous la direction de tendances passagères coordonnées selon l'humeur du moment; et le mensonge désintéressé, le mensonge par jeu, n'échappe pas plus que les autres genres d'altération de la vérité, à la loi qui fait dépendre toute invention de l'existence de tendances ou principes affectifs de synthèse mentale.

L'enfant exercé par le jeu au mensonge sous ses principales formes s'aperçoit vite des avantages que lui procure son habileté dans la simulation, la dissimulation ou l'invention : cette habileté croît à mesure que l'expérience fournit un plus grand nombre de matériaux et que les tendances directrices deviennent plus complexes. « *La tendance à la variation spontanée (invention)*

est toujours en raison inverse de la simplicité du milieu[1]. » Plus le milieu devient complexe, plus l'enfant devient menteur. Alors même que le développement intellectuel d'un être ne serait pas très considérable, ses inventions mensongères deviennent plus riches, plus variées, plus compliquées et mieux enchaînées, à mesure qu'il se trouve aux prises avec des difficultés plus grandes, et cela parce que ses tendances, ses appétitions et ses répulsions deviennent plus nombreuses, ses besoins plus pressants, déterminant plus impérieusement les synthèses imaginatives qui correspondent le mieux aux fins proposées.

35. — **Le conflit.**

L'invention mensongère naît donc, se développe et se fortifie dans l'esprit, sous l'influence et avec le concours des désirs, des passions, des besoins, des appétits. Il n'est pas étonnant de la voir s'imposer et lutter avec avantage contre l'idée vraie ou la perception objective, quand il s'agit d'expression verbale ou même de mimique expressive. Tout mode d'expression est en effet une coordination de mouvements déterminée par la

1. Ribot. *Op. cit.*, p. 126.

coordination des images ; or les images les plus motrices, les plus aptes à engendrer des mouvements et surtout des mouvements bien liés, ce sont celles qui déjà correspondent à des processus cérébraux intéressant les zones motrices, par conséquent celles qui sont associées à des tendances prépondérantes et se sont associées sous l'influence de fortes appétitions. Il est donc naturel qu'un homme passionné soit presque fatalement porté au mensonge quand sa passion exigera que la vérité ne soit point dévoilée.

S'il s'agit de dénégation, la passion est également puissante pour empêcher la manifestation de la vérité en engendrant des contractions musculaires inhibitrices. Le conflit entre l'expression possible de la vérité et l'expression possible de l'invention mensongère est en définitive un conflit de tendances. Pour que la vérité triomphe, il faut qu'elle présente un intérêt quelconque, intérêt esthétique, moral, social ou autre encore, qui soit plus grand pour un être donné que l'intérêt présenté par le mensonge.

Il y a, heureusement, des tendances favorables à la manifestation de la vérité, et il est aisé d'éveiller ces tendances chez la plupart des êtres humains. Il est sans doute impossible d'empêcher un chat ou un chien maltraités de n'être point

dissimulés ou simulateurs; mais l'homme est capable de sentiments supérieurs à ceux qui peuvent se développer chez les brutes. L'homme éprouve des sentiments sociaux, esthétiques et moraux, qui lui rendent la vérité plus chère que l'erreur même la plus avantageuse. Il suffit de réfléchir sur la valeur sociale de la véracité et de la science pour considérer comme une faute grave le mensonge quel qu'il soit, pour se dire : « Sans véracité, point de foi réciproque, point de confiance entre les hommes ; aucune société ne peut se constituer normalement en dehors du respect dû à la vérité. Si le mensonge se généralise, la science devient impossible, et la science est en même temps que le meilleur moyen, comme nous l'avons déjà vu, de mettre les hommes d'accord, le seul moyen de constituer une réalité objective identique pour tous afin que parlant le même langage tous puissent se comprendre. » Un être raisonnable ne peut rester insensible à de tels arguments. D'ailleurs la sympathie que les animaux eux-mêmes ont naturellement les uns pour les autres et qui dans l'espèce humaine doit devenir la charité, principe de la plus haute solidarité possible, empêcherait à elle seule les hommes de chercher sans cesse à se tromper réciproquement : on souffre de voir autrui confiant à l'excès, berné, joué, livré

sans défense à la ruse ou à la mauvaise foi ; on souffre quand on est soi-même le menteur et le trompeur. C'est un jeu trop cruel que celui qui consiste en une perpétuelle duperie d'autrui.

Enfin notre étude psycho-physiologique nous a révélé dans le mensonge même un facteur favorable à la véracité : c'est la fatigue qu'entraîne l'inhibition neuro-musculaire, c'est la lassitude que ne peut manquer d'amener le travail prolongé de combinaison, d'invention et de dissimulation. Sans doute, il est des natures portées à la dissimulation par la lenteur même des réactions nerveuses, par une tendance marquée à une sorte d'inertie mentale ; mais ce sont des natures pathologiques pour lesquelles l'immobilité, le repos, l'indifférence, ne sont pas plus pénibles que l'apathie complète ne l'est aux mélancoliques, aux stupéfiés. Pour les êtres normaux, toute forme de mensonge, affirmation ou dénégation, est une fatigue, alors même que l'altération de la vérité serait un exercice accoutumé. Le conflit entre les tendances favorables et les tendances contraires à l'expression de la vérité doit donc chez un être sain d'esprit, et de volonté raisonnable, se résoudre au profit de la véracité.

36. — Le mensonge et la douleur.

On a parfois considéré les émotions douloureuses comme défavorables au mensonge. Dans les grandes souffrances physiques ou morales on perd tout pouvoir de simulation ou de dissimulation, à moins de s'être déjà singulièrement exercé aux diverses formes du mensonge. Notre législation avant 1789 admettait comme incontestablement véridique le témoignage apporté au milieu de douleurs extrêmes : la torture avait essentiellement pour fin de mettre le patient dans l'impossibilité de simuler ou de dissimuler, tant la souffrance physique devait lui enlever les moyens psychiques de commettre un mensonge; malheureusement la torture avait pour effet le prompt aveu de fautes que le patient n'avait point commises et que la crainte des tourments lui faisait seule confesser selon le désir des bourreaux. Quand le torturé persévère dans un témoignage, alors qu'on veut lui arracher un témoignage contraire, on peut en général être assuré de sa véracité. « J'en crois des témoins qu'on martyrise ». Un adage ancien veut que l'on s'en rapporte au dire d'une jeune femme qui accouche pour la première fois et qui dans les douleurs de l'enfantement est considérée

comme incapable de duplicité. *Virgini parturienti creditur*[1]. Les gens en proie au désespoir, à la mélancolie, au pessimisme sincère (non point à ce pessimisme plutôt théorique qui participe du snobisme et n'empêche pas de goûter les plaisirs de la vie) sont peu portés au mensonge : à quoi bon mentir quand on ne trouve plus rien d'intéressant à entreprendre, plus rien qui sourie, rien à aimer, rien à craindre ou à désirer ?

Tandis que dans la joie, dans l'exubérance et l'optimisme, on est souvent enclin à l'exagération, à l'invention mensongère, on serait plutôt porté par la tristesse, à la dénégation, mais on a en général, dans la douleur, une tendance à fuir tout ce qui sonne faux, tout ce qui ne paraît point sincère. Les vêtements de deuil sont comme une protestation contre le mensonge permanent que symbolisent les riches habits, les étoffes claires et étincelantes, signes de la richesse qui le plus souvent n'existe pas et artifices destinés à faire croire à une beauté absente. Les gens à l'humeur triste, comme ceux qui ont des goûts simples et comme les personnes vraiment modestes, ne recherchent les étoffes sombres, ne négligent les parures étincelantes, n'évitent les manières bruyantes de la

1. Cf. Gourd. *Revue philosoph.*, 1891.

joie exubérante, le plus souvent que par horreur du luxe mensonger et de ce qui n'est que l'apparence du bonheur.

Sans doute, on ne peut pas demander à la douleur, à la souffrance physique surtout, un secours très efficace dans la lutte pour la vérité contre le mensonge; mais les occasions de souffrir sont si nombreuses, les causes de tristesse viennent si fréquemment nous obliger au recueillement, que nous pouvons attendre de l'expérience douloureuse, que tant de personnes font de la vie, une haine du mensonge plus généralisée qu'on ne le supposerait tout d'abord. Les amertumes de l'existence humaine contribuent assurément pour une part appréciable à rendre les gens de cœur favorables à la véracité.

CHAPITRE VII

LE MENSONGE AU POINT DE VUE MORAL

37. — La théorie platonicienne.

Dans le troisième livre de sa République, Platon déclare bannir les poètes de la cité idéale, car « les récits qui ne sont pas vrais ne sont pas propres à faire naître des vertus » : plus les fictions sont belles, « plus il est dangereux qu'elles soient entendues par des enfants et des hommes destinés à être libres ». Les mensonges les plus poétiques sont incapables d'avoir une heureuse influence sur les caractères en voie de formation ; la simulation, dont les acteurs donnent l'exemple, vient de l'imitation, et « lorsqu'on en contracte l'habitude dans la jeunesse, elle passe dans les mœurs, devient une seconde nature, change l'extérieur et le ton, mais aussi bien le caractère » : aussi ne souffrira-t-on point que ceux qui ont la prétention de diriger l'éducation offrent en spectacle des personnages destinés à simuler les douleurs ou les joies d'autrui.

Cependant Platon estime que, la règle suprême étant « de faire tout ce que l'on regarde comme le plus avantageux pour l'État [1] », les magistrats ont le droit de mentir pour tromper l'ennemi ou les citoyens dans l'intérêt de tous, comme les médecins ont le droit de mentir dans l'intérêt de leurs malades. Il réserve donc pour ces deux classes d'individus, les médecins et les magistrats, la liberté d'altérer la vérité.

La solution platonicienne, il ne faut pas l'oublier, est en définitive celle-ci : Empêchons tous les hommes d'imiter les mauvaises actions que des fables malsaines attribuent aux dieux ou héros ; mais encourageons-les à imiter les actions vertueuses, à simuler la vertu dans l'espoir que, de la simulation, ils passeront à la réalité même ; en moins de mots, ne préconisons le recours au mensonge que toutes les fois qu'il sera utile à la réalisation des fins morales. La rigueur de Platon à l'égard des poètes et des auteurs de pièces dramatiques participe donc bien moins de la haine du mensonge que de l'appréhension d'un danger : l'imitation des vices attribués trop souvent à leurs héros par les Homère ou les Sophocle ou les Aristophane. Cette doctrine est à tout prendre

1. Platon. *République*, livre III.

favorable au mensonge que la fin justifie; et on peut faire valoir de nos jours en sa faveur : 1° au point de vue politique et moral, la nécessité humaine de la lutte pour le triomphe de l'Idéal conçu; 2° au point de vue pédagogique, la possibilité de procéder, pour l'éducation vertueuse, du dehors au dedans, de l'apparence et de l'attitude au fond et au sentiment.

Et ainsi se pose le problème du mensonge à la fois au point de vue pédagogique et au point de vue sociologique : Le droit de créer des fictions peut-il être dénié aux poètes, aux auteurs dramatiques, ou tout au moins, peut-il être réduit au droit de ne feindre que de nobles sentiments; parce qu'on doit se méfier de l'imagination et de l'imitation spontanée ou réfléchie ; doit-on éviter toutes les occasions de suggérer l'idée du mensonge? Et peut-on d'un autre côté autoriser certaines gens à mentir dans l'intérêt de l'État, de la religion, de la famille, de la santé collective ou individuelle ? Est-il jamais licite de mentir ?

38. — Point de vue sociologique.

Au point de vue sociologique, l'école naturaliste en morale peut nous demander de considérer les nombreux cas dans lesquels le mensonge a été la condition du progrès, de la survivance

des plus aptes, du haut développement intellectuel, individuel et collectif. Nietzsche peut nous présenter le triomphe du plus fort, du mieux armé, de celui qui est prêt à avoir recours à toutes les armes, — quoique la loyauté, la mâle franchise semblent par moments caractéristiser le héros nietzschéen —, comme le bien suprême pour la multitude des hommes, vil troupeau d'esclaves. « Le surhomme est la raison d'être de la terre[1]. » Or le surhomme « crée en toute liberté, en toute indépendance, *insoucieux du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur*; il crée sa vérité, il crée sa morale ». Il ne saurait donc se laisser arrêter par la crainte du mensonge; autrement dit, il n'y a pas de faute que les plus forts, les plus aptes ne puissent pas commettre en assurant leur triomphe. Ainsi la morale naturaliste est portée à absoudre le mensonge, à le considérer comme un mal nécessaire. Sans le recours au mensonge, à la ruse, à la dissimulation ou à la simulation, l'unité française, l'unité allemande, n'auraient peut-être jamais été réalisées ; sans le recours au mensonge, les foules, affolées par la crainte des épidémies, par l'horreur des accidents des chemins de fer, par la perspective d'une agression

1. Nietzsche. *Zarathustra.*

subite, jetteraient les pays civilisés dans un trouble perpétuel. Sans le mensonge il n'y aurait pas de diplomatie, et l'on sait quel rôle prétendent jouer dans la conservation de la paix entre puissances favorables à la pensée de la guerre, par une action souvent astucieuse et prudente jusqu'à la dissimulation, les ambassadeurs ou les diplomates qui ont la charge de représenter notre pays auprès des gouvernements étrangers, toujours portés eux-mêmes à une « salutaire » hypocrisie. Si la politesse est nécessaire entre individus, le mensonge est imposé aux États dans leurs rapports de tous les instants.

On pourrait multiplier les exemples de services sociaux rendus par le mensonge. La politique fondée sur la fourberie a eu ses théoriciens et ses partisans plus nombreux encore. Mais est-elle pour autant justifiée ? Sans doute il est interdit dans le présent à tout État, et surtout aux petits États qui se sentent impuissants à entrer en lutte ouverte avec leurs redoutables voisins, d'inaugurer une politique de complète franchise, de parfaite loyauté ; et ce serait faire de la morale utopique, par conséquent inefficace, que de proposer comme précepte immédiatement applicable le renoncement à toute dissimulation, à toute simulation et par conséquent à tout mensonge.

Mais de ce que, dans « l'état de guerre et de barbarie » dans lequel nous vivons, nous en sommes réduits à reconnaître les bienfaits du mensonge, il ne s'ensuit pas que l'altération de la vérité puisse devenir la règle perpétuelle des États et des individus.

S'il est superflu d'énumérer les bienfaits du mensonge, il est de même superflu d'énumérer les maux qu'il a causés, les guerres entreprises à la suite de déclarations volontairement erronées, les troubles sociaux dus aux erreurs intentionnellement introduites dans l'esprit des individus ou dans « l'âme » des collectivités, les souffrances imposées à des innocents par des faux témoins, des accusateurs impudents, des faussaires, des calomniateurs malheureusement trop puissants. Si des individus faibles de corps et sans ressources ont pu triompher par la dissimulation et la ruse d'adversaires plus puissants et opposer ainsi à la force brutale l'ingéniosité qui fait la force intellectuelle, il ne faut pas oublier que dans la plupart des cas les faibles qui triomphent grâce à leur fourberie, sont foncièrement incapables d'inventions vraiment fécondes ; que, comme les sauvages, les femmes, les dégénérés, ils ne peuvent avoir du génie que dans la « rouerie » et pour la destruction, non pour la

création durable et pour l'action morale. Si la diplomatie rend des services à la cause de la paix universelle, elle empêche peut-être le prompt établissement d'un équilibre stable et contribue ainsi au maintien de la paix armée plus dangereuse pour la civilisation, plus ruineuse pour les nations, plus funeste au progrès social, que les disputes franches, loyalement terminées par des explications nettes.

Nous avons vu que le mensonge est contraire à la tendance rationnelle, car il empêche la systématisation des idées, la coordination des croyances, l'accord des intelligences. Le mensonge est par conséquent en opposition avec la morale sociale, fondée uniquement sur l'étude scientifique de l'homme et des sociétés, tendant uniquement à la réalisation lointaine d'un idéal psychologique et d'un idéal social[1]. Suggérer plus ou moins intentionnellement l'erreur c'est introduire dans la vie privée et dans la vie collective des germes dangereux d'instabilité intellectuelle et d'instabilité sociale ; c'est compromettre la paix de l'âme et la paix des cités. La moindre altération de la vérité a des conséquences qui se répercutent, par l'imitation, par la suggestion

1. Voir notre étude sur *La morale et les fondements psycho-sociologiques d'une conduite rationnelle*. Paris, O. Doin, 1901.

inconsciente, sous des milliers de formes diverses : de grands mouvements politiques peuvent naître d'une légère erreur ainsi répandue. Le prophète imposteur, qui se présente aux yeux des hommes crédules comme l'interprète ou le représentant de la divinité, non seulement engendre, avec une foi nouvelle une forme nouvelle de l'intolérance, mais encore prépare à l'humanité des conflits peut-être sanglants, des dissensions peut-être cruelles. Rien n'est plus dangereux que le mensonge accepté par des gens de bonne foi : ces gens, aveuglés par leur croyance, ne voient plus la vérité et poursuivent comme ennemis du vrai ceux qui ont l'audace de résister à leur ardeur dans le prosélytisme : l'histoire des religions, et notamment celle du christianisme, abonde en impostures qui ont eu pour conséquence des crimes commis avec une conscience sereine, parfois dans l'inflexible résolution de faire le bonheur ou le salut d'autrui.

39. — Science et mensonge.

A une époque où la science tend à devenir le principe non seulement de toute activité industrielle, mais encore de toute activité politique et morale, la suggestion de l'erreur scientifique

peut être plus que toute autre la cause d'un retard considérable dans la voie du progrès. Les savants, surtout ceux qui se vouent à la découverte des lois de la nature par l'induction méthodique et par ce que Claude Bernard appelle le raisonnement expérimental, savent fort bien quel danger présente l'exposé mensonger d'une observation fictive ou simplement mal faite, effectuée avec précipitation. Du moment où le raisonnement expérimental tire de l'hypothèse une conséquence à vérifier par l'observation, le mensonge qui consiste dans l'affirmation fausse que cette vérification est faite a pour conséquence l'admission de l'hypothèse ; et une hypothèse ainsi confirmée devenant loi scientifique, du moins pour quelque temps ou pour quelques esprits, peut entraîner des erreurs d'appréciation, des fautes dans la conduite, des mesures néfastes, par exemple dans le traitement des malades ou dans l'établissement d'un service sanitaire duquel dépend le salut d'une ville ou d'un pays. Pour un savant être menteur ce n'est pas seulement affirmer une contre-vérité, c'est aussi affirmer que l'on possède la vérité quand on n'a fait encore que concevoir une hypothèse : c'est par exemple dire que l'on est sûr d'une prochaine éruption lorsqu'on ne peut que soupçonner la catastrophe, ou bien rassurer des populations « au

nom de la science » en leur présentant comme imaginaire un danger dont on ne peut pas connaître l'imminence ou l'éloignement ; c'est, toujours « au nom de la science », affirmer comme certaine une expertise douteuse, etc. On sait quelles peuvent être les conséquences de tels mensonges faits d'un cœur léger par de prétendus savants trop confiants en leur puissance d'investigation : multitudes fuyant épouvantées, populations soudain ensevelies sous une pluie de feu, innocents condamnés et sévèrement traités par l'opinion publique si aisément égarée. Dès lors comment ne pas considérer le plus léger mensonge comme bien plus dangereux qu'on ne le supposerait à voir le mobile si souvent purement vaniteux qui détermine l'affirmation trompeuse ?

La science rendant étrangement redoutable le mensonge le plus insignifiant en apparence, a par conséquent affaibli encore les arguments de ceux qui soutiennent que la fin justifie les moyens employés et que l'on peut mentir pour le succès d'une bonne cause. Si l'on ne sait pas quelles conséquences pourra avoir une altération quelconque de la vérité, quelle imprudence de s'en servir avec pour excuse « bonne intention » ! Les conséquences imprévues peuvent confondre l'homme qui aura mesuré

la valeur morale des moyens à celles des fins au lieu de la mesurer d'après celle des effets en général prévisibles ; or les effets prévisibles du mensonge sont, nous venons de le voir, un trouble social considérable, même quand la tromperie n'entraîne d'abord qu'une erreur sans gravité chez une seule personne. Qui donc oserait mentir pour assurer le succès d'une politique, bien qu'il la croie bonne pour son pays, alors que son mensonge peut être le point de départ d'une violente crise sociale ? Qui donc oserait mentir pour plaire aux dirigeants de sa secte s'il considérait que la secte à laquelle il se dévoue, à laquelle il sacrifie sa loyauté, sa virilité, son honneur, est quelque chose de transitoire, sans existence assurée pour le lendemain, alors que le mensonge imposé par elle peut atteindre profondément la nation et l'humanité entière ?

40. — Le mensonge licite.

Un être désireux de moralité ne doit jamais consentir à commettre le moindre mensonge. A peine peut-on excuser la dissimulation par l'art médical, et exigée, dans l'état actuel des sociétés civilisées, par le souci de sa propre conservation ou de son développement mental et social (dans la mesure où il est légitime), par la politesse la plus simple, la plus compatible avec une fran-

chise que doit tempérer une scrupuleuse tolérance.

Personne n'a le droit de chercher une excuse à ses mensonges dans « l'intérêt supérieur » de sa patrie, de sa religion, de son idéal moral, car personne ne sait si ce qu'il conçoit ainsi comme fin de son activité vaut mieux que la Vérité qu'il sacrifie. Une patrie, une religion, une fin quelconque qui exige des mensonges, n'est qu'imparfaitement morale, et il faut, loin de chercher à réaliser cette fin telle qu'elle se présente à l'esprit, chercher à réaliser quelque chose de moralement supérieur, jusqu'à ce qu'on rencontre un Idéal qui se passe du concours du mensonge.

A fortiori ne peut-on pas se faire un mérite d'avoir menti pour servir une cause, aussi noble qu'elle paraisse. Si la cause est bonne pour des hommes d'un temps et d'un milieu déterminé, elle peut être mauvaise pour d'autres hommes dans un autre temps ou dans un autre lieu. Ce que vous appelez un mensonge sacré, une fraude pieuse, je puis le considérer, moi qui n'ai pas les mêmes intérêts que vous ou les mêmes passions que vous, comme un acte de tous points condamnable. L'intérêt que présente la vérité est de tous les temps et de tous les lieux ; il est celui que l'humanité entière peut servir sans crainte de nuire à aucun autre intérêt moral.

L'homme qui ne ment sous aucun prétexte, qui ne feint jamais les sentiments qu'il n'éprouve pas et qui ne dissimule jamais une partie de sa pensée quand il doit l'exprimer tout entière, est une force sociale des plus relevées : il respecte les autres hommes au point de ne jamais vouloir que, s'il est en possession de la vérité, ses semblables ne la possèdent pas aussi, et son respect est déjà de la charité, de l'amour sincère et élevé du genre humain. L'homme véridique a une incontestable dignité morale, car il lui faut du courage, de la sagesse, des vertus de toutes sortes, pour se soustraire comme il le fait aux passions, aux tendances que nous avons vues en si grand nombre favorables au mensonge. Parce qu'il considère la tromperie comme indigne de lui, il hait l'erreur qui pourrait le conduire à la suggestion involontaire et inintentionnelle de contre-vérités ; il contribue ainsi à répandre en même temps que le respect de la vérité et de la personne humaine l'amour sincère de la science, source pure de progrès intellectuel. Le menteur, au contraire, se prive lui-même de dignité, de valeur morale et sociale, il se diminue aux yeux des autres et à ses propres yeux, il rabaisse l'humanité au rang des espèces animales amenées à la ruse et à la dissimulation par les plus vils sentiments.

CHAPITRE VIII

MENSONGE ET ÉDUCATION

41. — Le mensonge utile.

De même qu'on peut voir dans le mensonge un facteur de prospérité sociale, on peut y voir un moyen de progrès intellectuel et moral. L'être qui simule la vertu ou la possession du vrai rend malgré lui hommage à la vertu et à la vérité ; il n'a encore que l'apparence de l'être moral ; mais, comme certains névropathes hypnotisables qui en état de catalepsie se laissent peu à peu gagner par le sentiment qu'exprime l'attitude dans laquelle on les a placés, le simulateur pourra sans doute désirer faire plus que simuler la vertu et la possession de la vérité, vouloir mettre en harmonie son état intime et son état apparent.

D'autre part, le menteur par accident apprend par sa propre expérience à mépriser les menteurs en général ; il est amené à se mépriser par conséquent lui-même, et à désirer sortir de l'état d'infé-

riorité morale dans lequel il s'est placé. Voilà donc deux raisons pour lesquelles le mensonge pourrait être moins odieux aux éducateurs qu'il ne paraît tout d'abord devoir l'être. Mais l'expérience montre que le menteur, en tant que simulateur, est de plus en plus éloigné de désirer mettre en harmonie son attitude et son état d'âme ; il prend plaisir, au contraire, à opposer le dedans au dehors, et à mesure que l'habitude de dissimuler rend le mensonge plus aisé, le plaisir qu'on trouve dans cette opposition, étant plus grand, incite à persévérer dans le vice. Quant au sentiment de mépris que le menteur peut éprouver pour les autres et pour lui-même, il est beaucoup moins vif que le sentiment de vanité ou d'orgueil qu'éprouve cet être déjà perverti à la pensée de sa puissance sans cesse accrue par des inventions mensongères. Quelque séduisant que soit le paradoxe de l'éducation par le mensonge, il n'en est pas moins un paradoxe dangereux, à abandonner à la sophistique.

Mais une autre question se pose : l'éducateur ne doit-il pas mentir parfois ; ne peut-il pas mentir dans certaines circonstances, et cela dans l'intérêt même de celui dont il fait l'éducation ? Un exemple, que j'emprunte à l'enquête faite sur le mensonge par la Société pour l'étude psychologique de l'enfant, va servir à préciser la question.

Un père s'étonne que son fils, qui n'a jamais entendu personne mentir dans sa famille, se soit livré au mensonge ; ce qui n'a cependant rien de surprenant, car le mensonge n'est pas seulement un effet de l'imitation ; mais il est digne de remarque que cet enfant montre la plus vive aversion pour les personnes qui se livrent, en guise de plaisanteries, à des inventions mensongères : les gens qui cherchent à l'induire en erreur, par jeu, lui deviennent odieux. Voilà donc un enfant qui hait les menteurs parce qu'il n'a jamais été induit en erreur par les personnes qu'il fréquente habituellement. Lui a-t-on vraiment rendu service en le préservant ainsi du mensonge ambiant ? N'eût-il pas mieux valu que son père ou sa mère l'eussent familiarisé avec un innocent « badinage », avec la fiction, afin de développer en lui l'esprit d'examen, le sens critique, la tendance à douter avant de donner son acquiescement aux propositions formulées par autrui ?

On peut objecter que l'enfant prend le goût et l'habitude du mensonge en voyant ses parents et ses maîtres dénaturer les faits, altérer la vérité ; que l'enfant trompé devient aisément trompeur à son tour et même se hâte de montrer son talent dans l'art du mensonge. Mais ne le fait-il pas alors même qu'il n'est pas en mesure d'imiter des men-

teurs ? Et le cas de cet enfant qui se livre à des exercices d'invention mensongère, bien qu'il ait « horreur des gens » qui affirment pour plaisanter des choses invraisemblables, n'est-il pas très propre à confirmer la conclusion de notre étude psycho-physiologique : que l'enfant ment spontanément et en conséquence du développement normal de sa nature ; de sorte qu'en vain on essayera de le détourner du mensonge en ne lui laissant voir aucun exemple de tromperie ? Quel bien attendre d'une expérience pour ainsi dire expurgée ? L'enfant ne doit-il pas vivre plus tard dans un monde où le mensonge est de tous les instants, et l'éducation n'a-t-elle pas pour fin la préparation des êtres à la vie normale par adaptation à leur milieu, aussi bien au milieu social qu'au milieu physique dans lequel il leur faut vivre ?

L'enfant apprendra de bonne heure avec ses camarades, dans les jeux et en classe, et combien on ment et comment on ment. S'il est livré sans défense, naïf, inexpérimenté, aux influences d'un milieu dans lequel la véracité est chose plus rare que l'altération de la vérité, quelle sera son attitude ? Il ne saurait réprouver ce qu'il ne connaît pas assez bien pour avoir de sérieux motifs de blâme. Tout au plus un moment de misonéisme le rejettera-t-il quelques instants vers la vérité ; mais,

ce moment passé, les attraits du mensonge l'emporteront sur une répulsion que ne soutiennent ni des raisons nettement conscientes, ni des sentiments profondément enracinés.

42. — Fictions et Éducation classique.

Il semble qu'il y ait beaucoup plus d'avantages à familiariser de bonne heure l'enfant avec les jeux d'imagination, les fictions, les inventions, qui ne sont susceptibles de devenir mensongères que si l'on a le désir de les faire admettre par autrui comme ayant une valeur objective. Sans doute, les parents et les maîtres n'ont pas besoin d'aller jusqu'au mensonge; il suffit qu'ils présentent à l'esprit de l'enfant, en regard des façons exactes d'exprimer la réalité, des expressions manquant de rigueur et susceptibles d'amener soit une exagération, soit une atténuation, bref une déformation de la notion juste; qu'alors ils avertissent l'enfant, lui montrent le danger, lui demandent de l'éviter, tant celui qui vient d'une croyance naïve que celui qui vient d'une imagination mal refrénée ou d'une négation trop prompte. Assurément, il faut que parents et maîtres donnent à l'enfant l'exemple de la véracité, car de tels modèles ne sauraient être proposés en

vain à son imitation ; mais pour que la véracité soit appréciée comme il convient, il faut que l'enfant connaisse le mensonge aussi bien que le permet déjà son aptitude à l'analyse et à la réflexion.

Développer le sens critique, ce n'est pas seulement combattre la naïveté, dangereuse pour tout être, c'est encore prémunir l'enfant contre lui-même, contre les écarts de son imagination et contre les sophismes dont il pourrait être dupe. Quel est l'homme qui ne cherche jamais à atténuer à ses propres yeux par un sophisme la laideur morale de la faute qu'il vient de commettre, et quel est l'homme — normal du moins, car chez l'être anormal, le criminel-né ou le dégénéré, le contraire se produirait plutôt — qui ne tende à considérer le mensonge qu'il commet comme nécessaire ou excusable, comme étant à peine un mensonge, « du moment où, après tout, ce qu'il affirme *pourrait bien* être la vérité ? » Un menteur se dira : « J'induis autrui en erreur, mais ne l'eût-il pas fait lui-même ? Ne vaut-il pas mieux être trompeur que dupe ? D'ailleurs si l'on adopte mon dire, c'est qu'il est vraisemblable, c'est que la réalité aurait bien pu être ceci plutôt que ce qu'elle a été, et si elle avait été ce que j'affirme, il eût bien fallu que ceux qui pâtissent de mon mensonge pâtissent de

la vérité...[1] » Des sophismes de ce genre ne sauraient manquer de se produire en grand nombre, bien propres à diminuer l'aversion pour le mensonge et à détruire le remords, par conséquent à augmenter les chances de récidive. C'est avec de tels arguments captieux que les Jésuites, au dire de Pascal, ont entrepris de calmer les inquiétudes des consciences honnêtes. Il va sans dire qu'une saine morale ne saurait admettre que le menteur soit lui-même victime de sa propre indulgence. Mais comment n'en serait-il pas victime si la notion du mensonge n'a pas été établie fortement au préalable dans son esprit par une éducation convenable? Il faut donc reconnaître que l'étude critique du mensonge doit commencer le plus tôt possible dans l'éducation des enfants et se poursuivre sans cesse dans l'éducation des adultes.

Si cette étude critique n'était point entreprise par les personnes les plus autorisées à parler de bonne foi et de véracité, il y aurait un grand danger pour la formation morale dans l'instruction littéraire, dans la lecture des poésies, des drames, des romans. Avec quelle promptitude l'enfant abandonne l'histoire pour passer à la

1. Il est superflu de signaler l'analogie de cet argument sophistique et de la théorie casuistique exposée plus haut.

fiction, c'est ce que personne n'ignore et ce qui n'a rien de surprenant du moment où le roman, la fiction, le conte, séduisent en s'adressant davantage à l'imagination. Aussi faut-il que les chefs-d'œuvre de la littérature poétique — (en prenant le mot poétique dans le sens le plus général afin de qualifier ainsi tout ce qui est production imaginative) — soient présentés uniquement comme d'admirables jeux de l'esprit humain, désireux d'ajouter à la réalité, ou de supprimer dans le réel ce qui nuit à l'harmonie, ou bien encore de transformer la nature, de la métamorphoser, pour offrir à notre intelligence une conception qui lui convienne mieux. Mais on est ainsi conduit à opposer sans cesse la vérité à la fiction et à ramener sans cesse de l'idéal au réel l'intelligence de l'enfant ou de l'adolescent trop prompt à s'enthousiasmer. La culture classique telle qu'on l'a entendue jusqu'à nos jours dans l'enseignement secondaire en France et dans la plupart des pays civilisés, peut, selon la direction donnée aux études littéraires, présenter à ce point de vue un grand avantage ou un grave inconvénient. Si les fictions de l'antiquité et des temps modernes sont simplement données en libre pâture à l'esprit juvénile, on risque fort de voir les jeunes gens sortir du collège complètement dépourvus de sens pra-

tique et même de sens critique, mal armés pour la lutte pour l'existence, et surtout pour l'adaptation au milieu, à la réalité, — faute d'avoir été ramenés constamment des belles envolées de l'imagination aux platitudes de l'existence vulgaire : alors, les jeunes écervelés reconnaissent que leur vision de la nature a été mensongère jusqu'au jour où ils ont abandonné l'étude des poètes et des auteurs dramatiques ; et c'est ce qui permet à tant de personnes d'incriminer la culture classique, trop désintéressée sans doute, mais surtout trop peu soucieuse de vérité scientifique, ne prémunissant pas assez contre le mensonge et contre les dangers de la fiction. Si, au contraire, les belles inventions des grands écrivains sont présentées aux enfants et aux jeunes gens sous leur véritable jour, comme de nobles jeux, l'esprit formé à leur étude acquiert de la pondération, par la réflexion et l'observation sans cesse suscitées : il aspire à la connaissance scientifique tout en restant sous le charme des mythes et des images les plus propres à constituer un délassement d'hommes de goût et de cœur. Grâce à une telle direction d'esprit, le mensonge vulgaire est considéré avec mépris, car il apparaît trop éloigné même des fictions dont on se méfie tout en les admirant.

43. — Réalité et Science.

Ceci montre comment on peut diriger l'éducation contre le mensonge en ayant recours à ce qu'il y a de plus proche du mensonge, à la fiction, à l'invention poétique, et pas seulement à cause du désintéressement auquel peuvent habituer ces créations imaginatives. Platon avait donc tort de bannir les poètes de la Cité idéale : il eût dû se borner à demander que la jeunesse suivît au moins autant que ces séduisants artistes les historiens et les savants. Et nous demanderions en outre que la femme, comme l'homme adulte, ne soit jamais livrée uniquement à l'influence du roman qui ne lui donne pas assez le sens de la réalité tout en ayant souvent la prétention d'être réaliste ; la femme désœuvrée surtout, celle qui ne s'occupe ni du ménage, ni des enfants, ni de la vie politique, ni de quoi que ce soit de sérieux, a besoin d'une éducation incessante qui la préserve de la frivolité et du mensonge en l'amenant à l'étude de la vérité scientifique. Comme l'enfant, la femme doit se méfier de l'imagination et du défaut de sens critique : elle ne peut avoir l'amour de la vérité et l'horreur du mensonge que si la fiction poétique ou romanesque éveille sans cesse en elle, par contraste, la conception du réel.

Il ne suffit pas en effet de faire aux enfants et aux adultes des leçons de morale sur ce thème : « Il ne faut pas mentir. » Les plus belles leçons restent sans effet quand les exhortations qu'elles contiennent viennent se heurter à des tendances ou à des sentiments aussi énergiques que le sont ceux qui mènent à l'altération de la vérité.

Combattre le mensonge en inspirant la frayeur, la peur du châtiment, n'est guère possible qu'à des prêtres qui s'adressent à des croyants, déjà assurés de la récompense des bons et de la punition des méchants dans une vie future : on ne peut pas édicter légalement des peines, des châtiments ou punitions, pour les menteurs, car tous éluderaient la sanction en affirmant qu'ils sont de bonne foi, affirmation qu'il serait difficile très souvent de réfuter convenablement. D'ailleurs ce n'est guère à la peur du châtiment qu'il convient de faire appel, alors que dans bien des cas c'est précisément la crainte d'une punition qui est le mobile du mensonge, ainsi que nous l'avons vu plus haut : la peur déprime, elle porte à l'hypocrisie, à la dénégation ; il est permis de mener par la peur les brutes, et les enfants ou les adultes en tant qu'ils agissent et sentent comme des brutes, mais non point les êtres raisonnables

capables d'éprouver des sentiments proprement humains[1].

C'est à ces sentiments qu'il faut faire appel et nous avons indiqué à la fin d'un chapitre antérieur comment peuvent être efficaces les tendances esthétiques et sociales, tendances généreuses ou « désintéressées ». Il faut que l'être raisonnable apprenne, en réfléchissant sur sa propre activité mentale, à aimer tout ce qui est rationnel, et à haïr tout ce qui est contraire à la raison, c'est-à-dire opposé à une coordination aussi complète que possible de tous les éléments psychiques et sociaux, à une systématisation objective de tout ce qui dépend de la volonté humaine. La haine du mensonge doit venir de la considération de l'injure faite par toute altération de la vérité à la dignité de la personne humaine, et elle doit naître et grandir en même temps que naît et grandit l'amour rationnel de la vérité positive.

44. — Répression du mensonge.

Il est des causes sociales du mensonge contre lesquelles la volonté collective doit entrer en lutte

1. C'est pourquoi l'éducation religieuse qui suppose une sanction future est beaucoup moins morale que l'éducation laïque.

en venant en aide au bon vouloir individuel. Nous avons vu que les passions politiques, celles de la presse, des églises, des sectes, des milieux dans lesquels s'exercent la fraude et la contrebande, enfin celles de la foule, sont au nombre des causes sociales de mensonge. Que peut-on contre elles ? Peut-on songer à les réprimer en faisant appel à la loi ou plus exactement aux dispositions pénales incluses dans les lois ?

Nous venons de dire précisément que la crainte n'a guère d'autre effet que celui d'augmenter la dissimulation et de multiplier avec les dénégations les inventions mensongères d'excuses, d'alibis, etc. Par la violence on ne vient pas plus à bout des passions collectives que des tendances individuelles : toute prohibition, toute coercition, exacerbe les appétitions ou les répulsions qui modifient leurs modes d'expression, mais n'en subsistent que plus fortes. Les lois, décrets et mesures de police contre la fraude et la contrebande, n'ont fait que rendre fraudeurs et contrebandiers parfois plus hypocrites et prudents, parfois plus audacieux, l'audace ou la simulation de l'indifférence étant souvent le meilleur moyen de tromper gendarmes et agents. Du moment où le mensonge sous toutes ses formes se développe surtout chez les faibles ou les opprimés,



obligés de se servir d'armes toutes différentes de celles que la force brutale met entre les mains de leurs adversaires, il serait absurde de chercher à combattre le mensonge par l'usage du pouvoir et par la coercition violente.

Les sectes, les églises, les coteries politiques, les cercles de journalistes, les agences et autres institutions favorables à l'éclosion et à la propagation du mensonge, sont des produits de la répétition, de l'imitation, de la solidarité grégaire. Ce sont des forces sociales constituées selon certaines lois sociologiques.

A ces forces sociales il faut en opposer d'autres constituées selon les mêmes lois, grandissant de la même façon, par l'imitation, la propagation des types et des idées, la contagion morale, la sympathie, etc., et qui constitueront autant de causes sociales de la recherche de la vérité. Il en existe déjà quelques-unes : toute institution scientifique, toute société savante, toute collectivité formée en vue de l'étude méthodique et impartiale des faits et des lois de la nature, est une force sociale qui lutte contre le mensonge. Il s'agit uniquement d'accroître la portée de ces forces en augmentant sans cesse le nombre des individus qui adhèrent au vaste mouvement scientifique. L'idéal serait que tous les hommes, enfants, adolescents, adultes et

vieillards des deux sexes, communient dans une même ardeur pour la recherche des notions scientifiques, aient tous également soif d'instruction, de connaissance objective. Si tous les citoyens d'un pays avaient ainsi le souci de posséder le vrai, les mensonges des coteries politiques, les inventions calomnieuses que l'ambition entraîne, ne rencontreraient plus aucun crédit et leurs auteurs deviendraient de moins en moins nombreux. Si tous les croyants d'une religion exigeaient des preuves à l'appui des affirmations de leurs prêtres, s'ils étaient avant tout préoccupés rationnellement de mettre d'accord les dogmes et la science positive, sans admettre de faux-fuyants ou des accommodements dénués de valeur objective, les impostures des prêtres ou des prétendus prophètes n'ayant plus aucune chance de succès, cesseraient de jeter dans tous les peuples des germes de guerre civile.

Si les membres de toutes les sectes, religieuses ou autres, puisaient l'indépendance intellectuelle dans la connaissance scientifique, ils seraient très près de l'indépendance morale et ne se croiraient plus obligés à des mensonges pour servir les intérêts de la secte, assurés que si une collectivité a besoin d'avoir recours au mensonge pour subsister elle a des fins immorales et des fondements sans valeur objective au point de vue éthique.

45. — L'Éducation populaire.

Mais la diffusion de la lumière scientifique serait surtout nécessaire dans le peuple qui ne constitue encore qu'une foule, qu'une multitude au sein de laquelle naissent et se propagent les mensonges de meneurs, contraints à l'altération de la vérité par les passions de la masse populaire elle-même. Il sera toujours difficile d'empêcher la fraude, la contrebande, la dissimulation due à la solidarité criminelle ou anormale, car le culte de la vérité ne sera jamais assez grand dans tous les milieux pour que les appétits des fraudeurs et contrebandiers soient complètement refrénés, pour que la lutte, engagée en commun par des bandits ou des délinquants contre la société normale, cesse avec ses conséquences notamment au point de vue du mensonge. Mais on peut espérer la réalisation d'un état supérieur d'intelligence et de moralité populaires, l'apparition d'une mentalité collective exempte des défauts qui caractérisent actuellement la mentalité des foules.

Le peuple n'est pas irrémédiablement incapable de sentiments élevés, de sens critique et d'aversion pour les gens qui cherchent à abuser de sa crédulité. Chaque jour nous voyons s'effec-

tuer, grâce à l'instruction populaire, un progrès marqué qui mènera le peuple du stade grégaire dans lequel il se trouve encore au stade plus relevé dans lequel divers «*publics*» s'opposeront les uns aux autres, se feront équilibre de façon à éviter les mouvements irréfléchis de violence ou de foi naïve. Au point de vue de la vérité, un public est, comme l'ont montré divers auteurs [1], plus difficile à satisfaire qu'une foule plus ou moins agitée ; il y a déjà dans tous les pays civilisés des publics qui sont de fort bons juges et dont l'opinion est généralement juste en diverses matières : les meneurs, imposteurs, hypocrites, trompeurs, n'y jouent qu'exceptionnellement un rôle sans grande importance. Voilà ce que peut réaliser une édution convenable du peuple : la disparition des meneurs populaires en même temps que celles des foules; la disparition de nombreux mensonges, et des plus dangereux, en même temps que celle de leur cause sociale.

1. Notamment M. Tarde et M. Scipio Sighele dans *La foule criminelle*.

CONCLUSION

L'étude qui précède a montré que le mensonge est un fait aisé à constater dans toutes les civilisations, dans toutes les classes de la société, à tous les âges et quel que soit le sexe. Malgré la diversité de ses formes, il peut être défini en général : un moyen de suggérer l'erreur, ce que l'on sait ou croit être l'erreur. C'est un fait psycho-physiologique, comme le montrent les modifications neuro-musculaires constatées notamment chez les enfants menteurs, et aussi un fait psycho-sociologique, comme le montrent les mensonges dus à des causes sociales. Il se rattache surtout à la fonction d'imagination; mais comme cette fonction mentale est toujours sous la dépendance de tendances conscientes ou d'appétitions et répulsions ignorées du sujet, le mensonge doit être surtout étudié dans ses rapports avec les phénomènes affectifs : or ces phénomènes peuvent entraîner une activité mentale anormale, et c'est

pourquoi le mensonge peut être parfois un fait pathologique autrement qu'au point de vue social, car à ce dernier point de vue il est presque toujours l'effet d'un état collectif morbide. Le mensonge est par conséquent toujours immoral et l'on ne saurait admettre que des menteurs se glorifient d'une fourberie alors même qu'elle serait due au désir de sauver leur religion ou leur patrie.

Le mensonge nous a paru naître spontanément en dehors de toute imitation, de toute éducation vicieuse, par le seul jeu de l'imagination et des tendances, mal satisfaites par le cours naturel des événements. Toutefois l'éducation, l'imitation, la mode, les mœurs, fortifient la tendance au mensonge ; la faiblesse, la maladie, l'incapacité physiologique et mentale, l'absence de sentiments supérieurs, défaut correspondant parfois à l'arrêt de développement intellectuel, la dégénérescence, favorisent l'éclosion du mensonge : enfin des causes sociales telles que la guerre, la persécution, l'enthousiasme populaire, l'égarement de la foule, la répression violente ou la coercition, etc. rendent le mensonge presque inévitable.

Nous avons fui autant que possible les explications verbales telles que la race, l'innéité, la faculté inventive, et autres entités d'une métaphysique encore trop souvent unie à la psychologie

et à la sociologie. Des lois telles que celles-ci : « *Le mensonge tend à se développer dans un milieu social à mesure que ce milieu devient plus complexe. — Les individus sont d'autant plus portés au mensonge qu'ils sont plus dépourvus de sentiments généreux, esthétiques ou sociaux. — L'invention mensongère est d'autant plus aisée et plus prompte que des synthèses empiriques plus nombreuses ont été plus profondément dissociées par des associations en interférence. — L'habitude rend le mensonge plus aisé en rendant de moins en moins pénible l'inhibition neuro-musculaire, indispensable à la dissimulation de la vérité que l'on conçoit en même temps que l'on invente le mensonge,* » etc., nous ont paru présenter plus d'importance que des deseriptions dominées par l'évocation des pâles spectres de la psychologie traditionnelle.

En montrant que le mensonge dépend des tendances qui elles-mêmes sont étroitement liées au caractère, au tempérament, à la constitution physiologique et à l'activité neuro-musculaire, on a montré aussi la vanité des prétentions inconsciemment affichées par les moralistes et les pédagogues pour qui la lutte contre le mensonge se ramène à l'énonciation d'un précepte inscrit en lettres d'or depuis bien des siècles sur les murs de tous les temples et de toutes les écoles. Puisqu'il

s'agit de lutter contre des appétitions ou répulsions souvent cachées et d'autant plus difficiles à vaincre qu'elles sont plus difficiles à découvrir, il faut avoir recours à l'éveil des tendances, non point de tendances artificielles, mais de ces appétitions que la nature humaine comporte normalement et qui entrent dans la constitution des sentiments les plus élevés dont puisse s'honorer l'humanité.

La lutte contre le mensonge est une partie de la lutte pour la moralité. Or, on forme des êtres moraux non point en formulant des impératifs, mais en favorisant le développement des sentiments supérieurs. Il est des puissances sociales qui poussent au mensonge comme il est des forces psychologiques qui le suscitent : aux forces sociales et mentales nous opposerons, par une éducation convenable, d'autres forces sociales et mentales plus lentes peut-être à grandir, se développant plus tardivement dans les individus et dans les collectivités, mais à l'apparition et à l'évolution desquelles doivent aider les meilleurs des hommes, les vrais éducateurs.

Faire l'éducation morale du peuple en développant l'instruction scientifique, et en faisant naître le sens critique en même temps que les sentiments généreux, voilà le seul moyen de lutter

efficacement contre les « puissances de mensonge ». Et il est curieux de constater que pour vaincre ce mal social qu'est l'imposture, dissimulation ou simulation ou hypocrisie ou invention mensongère, nous soyons amené à préconiser ce que nous avons indiqué comme un remède sûr au mal politique[1], comme l'un des remèdes à ce mal qu'est la folie ou l'instabilité mentale[2] : la saine éducation. Le pouvoir de l'éducation est-il donc si grand que le maître, ou le père, ou l'ami, d'un mot le « suggestionneur », tienne entre ses mains les destinées des peuples et des individus ? Sans doute, l'éducateur qui prétend former les esprits et les cœurs en apportant dogmatiquement de froids préceptes et des enseignements inertes est bien loin de pouvoir jouer un rôle aussi important que celui que nous assignons au « prophète laïque » chargé de révéler à l'enfance, à l'adolescence et à la foule, l'amour latent que tous ont de la vérité. Mais l'éducateur qui se fait suggestionneur d'idées vraies et de sentiments généreux, qui reprend cette tâche de maïeutique, d'accouchement des âmes, entreprise jadis par Socrate, qui fait passer de la puissance

1. Dans *Science sociale et démocratie*.
2. Dans les *Causes sociales de la folie* et l'*Instabilité mentale*.

à l'acte les nobles appétitions encore inconnues de la grande majorité des humains, cet être rend à ses semblables le plus grand des services et l'on ne saurait trop attendre de son intervention. Le culte de la vérité ne demande plus de martyrs: il lui suffit d'avoir un nombre croissant de fidèles. Les peuples, après avoir été amenés par la science à la possession du bien-être et de la paix, seront gagnés par elle à l'amour du vrai : l'extirpation pacifique du mensonge, plus bienfaisante que l'extirpation sanguinaire des prétendues hérésies, sera l'effet de l'éducation scientifique donnée à tous sans exception, sans restriction aucune[1].

1. Sur cette question de l'éducation, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre étude : *L'Ecole et la Démocratie* (Imp. nation., 1902).

INDEX

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

